

Biblioteka Inst. Filozofii
Uniw. Jagiell.

WIE WYPOCZ
2483/1545



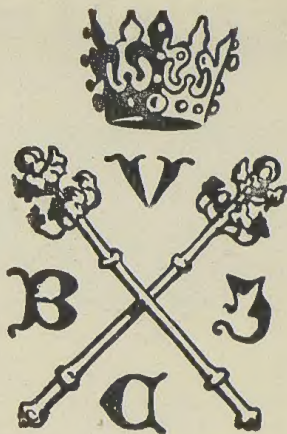
BIBLIOTHECA
UNIV. JAGELL.
CRACOVENSIS

1

588636

Mag. St. Dr.

kal.komp.
I

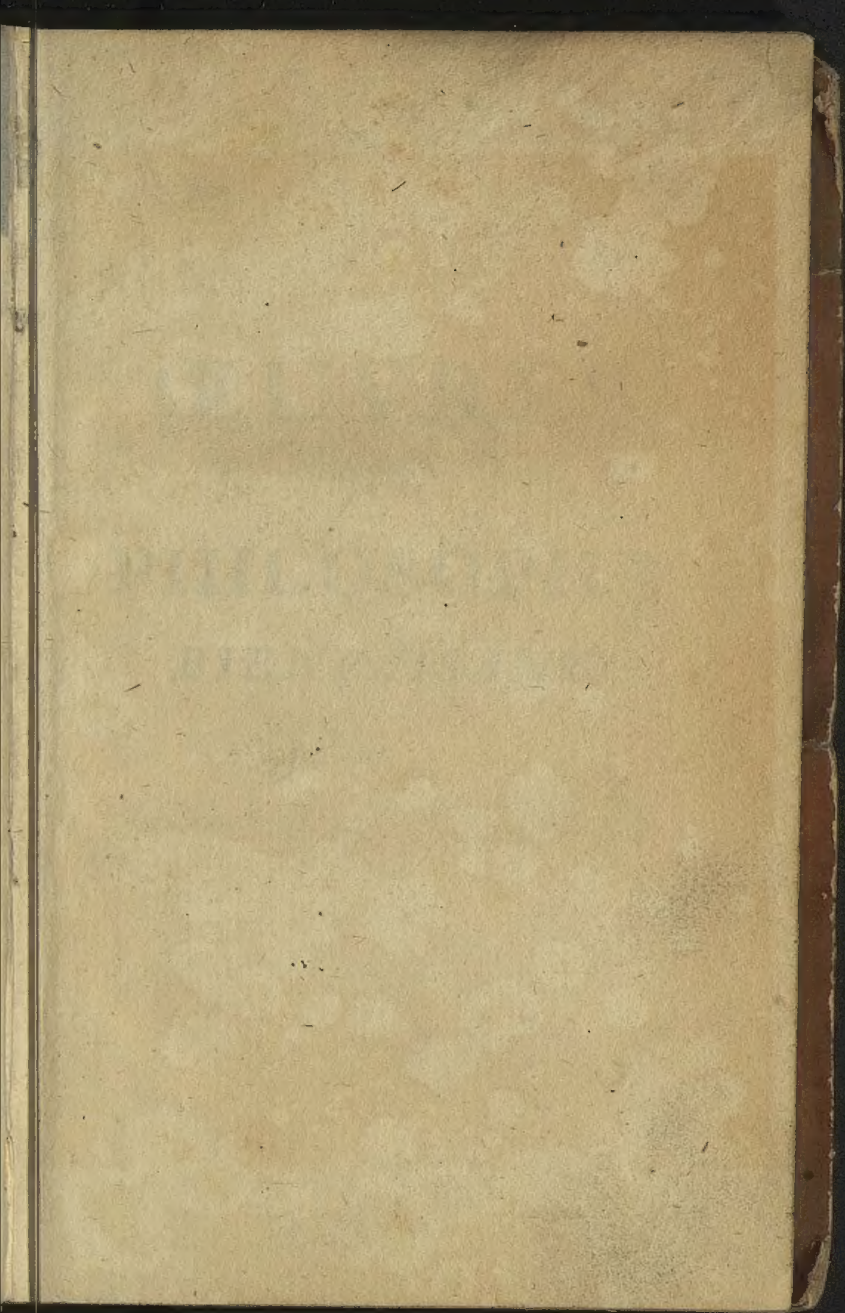


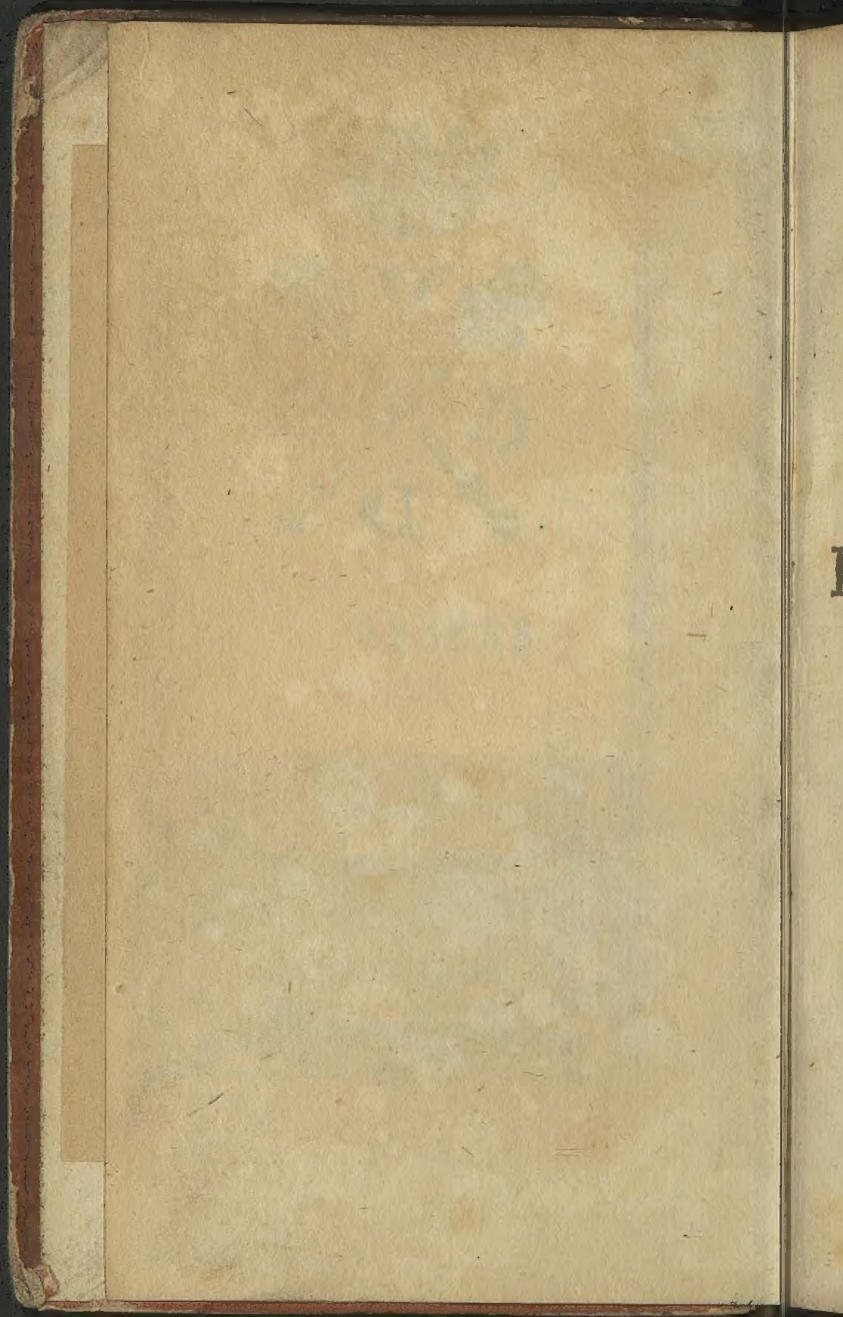
588636 I

Mag. St. Dr.

COL. 2. 10. 7. 1.
INV. 2748.

A.D. MCMXXVIII.





ŒUVRES
D U
PHILOSOPHE
BIENFAISANT.



*Son nom vivra dans tous les âges:
Il fut grand dans la gloire et grand dans le revers.
Ses vertus, ses bienfaits ont charmé l'univers:
Il l'éclaire par ses ouvrages.*

ŒUVRES
DU
PHILOSOPHE
BIENFAISANT.

TOME PREMIER.

Coll. 2483/1
Inv. 2748



DITAT & DOCT

de Boubert, sc.

A PARIS.

M. DCC. LXIV.



1215 0
8112

LIBRARY
UNIVERSITY OF
CHICAGO

588636

I

Pub. Jap

ST. Dr. 2612. D. 246/10
(AG)



PRÉFACE DE L'ÉDITEUR.

JE me suis proposé de donner au Public tout ce que j'ai pu recueillir des Ouvrages du Roi Stanislas ; j'ose les mettre au jour sans son aveu , mais avec d'autant plus de confiance , qu'il n'en est aucun qui ne puisse contribuer à sa gloire , & , à ce qu'il aime sûrement plus que sa gloire , au progrès de la Religion & des bonnes mœurs. Je regarde tout ce qui est sorti de sa plume comme un bien qui appartient à tous les hommes capables de le goûter ; & si je ne me trompe , il en doit être des richesses de son cœur & de son esprit , comme de celles qu'il ne cesse de répandre sur tous les malheureux dont il peut seulement soupçonner l'indigence. Ces Ouvrages sont d'autant plus précieux qu'ils ne viennent point de l'effort obstiné d'un Littérateur , qui pour se faire un nom , ou pour donner un soupçon de son existence , s'agite pé-

Tome I.

A

10
)

niblement dans le tourbillon étroit de sa sphere, confond le travail avec le génie, veut penser au-delà de ses lumieres, & ne peut d'ordinaire autre chose, que remplacer la Nature par l'Art, embellir des riens, & mettre des mots au-lieu de choses. Ceux que je donne ici n'ont aucun air de travail; ce sont des plantes qui ont crû d'elles-mêmes, & qui ne doivent leurs fleurs & leurs fruits qu'à la vigueur du terrain où elles se sont trouvé déposées. Ces productions, si je puis parler ainsi, sont venues toutes faites; elles sont tombées sans effort du génie qui, sans le vouloir, les a fait éclore. Aussi n'y voit-on ni apprêt, ni fard, ni enluminure, ni prétention. Avec de l'élévation & de la force, de l'ordre & du choix, on n'y apperçoit qu'une prééminence de bon sens & de raison, qui fait oublier celui qui écrit, pour ne s'occuper que de la vérité des objets qu'il expose.

Quelque grande que soit la réputation de ce Prince, je ne puis résister au plaisir de le faire mieux connoître. Ce que j'en vais dire, m'a été communiqué par Mr. le Chevalier de Solignac, Auteur des cinq premiers volumes de l'Histoire générale de Pologne, & qui nous promet

DE L'ÉDITEUR. iij

celle de ce Monarque , que toute l'Europe attend avec empressement.

(*Naissance de Stanislas.*) “ Stanislas
„ Leszczyński vint au monde à Léo-
„ pold, Capitale du Palatinat de Russie,
„ le 20 Octobre de l'an 1677.

„ J'avoue qu'il n'est pas aisé de re-
„ monter jusqu'à la source de sa Maison ;
„ mais cette difficulté ne vient point de
„ l'embarras que causent ces brillants
„ mensonges , dont la vanité a coutume
„ d'embrouiller la plupart des Généalo-
„ gies , pour leur donner un plus grand
„ air d'illustration. La seule ancienneté
„ de celle-ci nous dérobe sa première
„ origine ; & notre ignorance , à cet
„ égard , lui fait honneur.

(*Origine de sa Maison.*) “ Ce qui est
„ certain , c'est que la Maison de Leszc-
„ zynski vient de Bohême , & que (*a*)

(*a*) La tige de la Maison de Perſztyn étoit
celle de Wieniawa , en Moravie , dont les armes
ſe ſont conſervées , & dans la famille des Perſz-
tyn , & dans celle des Leszczyński , qui eſt ſor-
tie de celle-ci , ou qui , pour mieux dire , n'a
fait que la perpétuer en Pologne. Les change-

iv P R E F A C E

„ Philippe de Persztyn fut le premier
 „ qui l'établit en Pologne. Il y vint
 „ à l'occasion du Mariage de la Prin-
 „ cesse Dambrowcka avec Miecislaw I,

ments de nom sont très-ordinaires dans ce Royaume. Il en est de même que parmi les anciens Romains, où chaque famille prenoit un surnom différent, & sembloit par-là ne plus tenir à la race d'où elle étoit sortie. Ainsi, dans la Maison *Cornelia*, étoient les Familles des *Scipion*, des *Lentulus*, des *Dolabella*, des *Cinna*, & de beaucoup d'autres. Il n'y avoit que ceux d'entre les Romains qui s'en étoient fait une étude, qui ne fussent point capables de s'y tromper, & qui fussent précisément à quelle source on devoit rapporter chacun de ces ruisseaux séparés, qui étoient devenus eux-mêmes la source de beaucoup d'autres. Je pourrois, à ce sujet, citer autant d'exemples qu'il y a de grandes Maisons en Pologne: je me contente de dire que ce qui est du moins dans ce Pays plus commode que chez les Romains, c'est que, quelque différentes que les Familles paroissent, les Armes qu'elles ont, & qu'ils font remonter extrêmement haut, sont une marque toujours subsistante de la Race d'où elles ont tiré leur origine. Ainsi, lorsqu'un Polonois veut faire connoître sa vraie Maison, & ce que les Romains appelloient proprement *Gentilitium*, il dit que sa Famille est aux Armes d'une telle. Par cela même, dans le cas présent, j'aurois dû dire: La Maison de Leszczynsky, aux Armes de Wieniawa; mais j'ai craint de n'être pas entendu de la plupart de mes Lecteurs qui ne savent point quels sont, à cet égard, les usages de la Pologne.

„ en 965. S'il n'étoit son neveu, fils de
 „ sa sœur, ainsi que l'assure (a) un Au-
 „ teur de notre temps, il étoit du moins,
 „ dès son entrée dans le Royaume, un
 „ Personnage très-distingué par sa nais-
 „ sance, par ses biens, par ses emplois.
 „ Il possédoit des Terres en Boheme,
 „ dans lesquelles il étoit Souverain; &
 „ l'on a vu, de nos jours, entre les
 „ mains de la Princesse, Mere du Roi,
 „ des pieces de monnoye frappées au
 „ nom & aux Armes de ce Seigneur. (b)
 „ L'attachement qu'il avoit pour l'é-
 „ pouse de Miecislav, que le Roi de
 „ Boheme lui avoit confiée, & qu'il de-
 „ voit aider de ses conseils, ne lui per-
 „ mit pas de la quitter. Il fut élevé aux
 „ plus éminentes charges de la Pologne;
 „ & l'estime que ses manieres, son gé-
 „ nie, ses talents lui attirerent de toute
 „ la Nation, fut soutenue par les servi-
 „ ces signalés qu'il lui rendit dans plu-
 „ sieurs guerres sous les regnes de Mie-
 „ cislav & de son fils, & sur-tout par
 „ les victoires qu'il remporta sur Vla-
 „ dimir, Général des Armées de Russie.

(a) Europa in Seren. Lesczyniorum Domo, &c.
per Equit. Pol. Francof. 1725.

(b) Sim. Okolsky, Orb. Polon. tome 34
page. 293.

VJ P R E F A C E

(Quels furent les premiers hommes de cette Race.) “ Le nom que Philippe
 „ de Perſztyn laiffa à ſes deſcendants, ne
 „ fut pour eux qu’un motif qui les ani-
 „ ma à une plus grande gloire. Ils ſe
 „ montrèrent toujours recommandables
 „ par leurs vertus, & (a) remplirent ſuc-

(a) L’attention des Eglifes de Pologne à conſerver le nom & la ſucceſſion de leurs Evêques, étoit ſans doute pas grande anciennement que ne l’étoit celle de l’Etat à nous transmettre les actions de ces grands hommes. De là vient que l’on connoît, dans le onzieme ſiecle, plus d’Evêques de la Maifon de Perſztyn, que les Deſcendants de ce Seigneur, qui perpétuoient ſon nom & ſa gloire. On ne ſera donc pas étonné de ne voir ici, juſqu’à la fin du douzieme ſiecle, que des Evêques, tels que Boſuta, fils de Philippe de Perſztyn, qui fut fait Archevêque de Gneſne en 1027, & qui mourut en 1038. *Dlugos, Hiſt. Pol. ; L. 2. p. 183. Cromer, p. 71.* Rudger, Evêque d’Uladiſlan, en 1161, mort en 1170; il eſt beaucoup loué dans le Catalogue des Evêques de cette Eglife. *Samuel Nakielski in Miechoviâ ſua.* Verner, auſſi Evêque d’Uladiſlaw, qui ſuccéda à ſon frere Rudger, & qui mourut en 1178. *Dlugos, L. 6. p. 537.* Philippe, Evêque de Poſnanie, en 1196, mort en 1209. *Dlugos, ibid. p. 575 & 609.* Broniſz, frere de ce dernier, Comte & Palatin de Poſnanie, fonda, en 1240, le Monaſtere de Paradis, de l’Ordre de Cîteaux, dans le Diocèſe de Poſnanie, & le dota de Terres conſidérables. *Cromer, L. 8. p. 211.* Albert Perſztyn, fait Evêque d’Uladiſlaw en 1271, mort en 1283; celui-ci ſe diſtingua beaucoup par

5, cessivement les plus hautes dignités de
 „ l'Eglise & du Sénat. C'est aux plus an-
 „ ciens d'entr'eux qu'on attribue la fon-
 „ dation de la Ville de Lekno, dans le Pa-
 „ latinat de Posnanie; & c'est de cette Vil-
 „ le, qui a toujours appartenu à la Maison
 „ de Leszczynski, que vient ce même
 „ nom qu'elle a toujours porté depuis.

ses grandes charités envers les pauvres: *Diagos*,
 L. 7. p. 795.... Les Seigneurs séculiers, dont
 l'Histoire fait mention, sont Chérubin, Castel-
 lan de Lendski, surnommé de Goluchow, à
 cause d'un Fort qu'il avoit fait bâtir dans sa
 Terre d'Wschowski, en l'an 1196. *Sim. Okolski*,
 tom 3, p. 295. Prédisslas, Palatin de Kalisz, en
 1370, & Général de la Grande-Pologne. Elisa-
 beth, qui renversoit tout dans le Sénat & dans le
 Royaume, durant l'expédition du Roi Louis son
 fils, en Moldavië, lui ôta cette dernière charge:
 ce que les Grands de Pologne ne souffrirent
 qu'impatiemment. *Cromer*, L. 13. p. 333. *Bielskous*,
 fol. 244. Jean, son fils, Castellan de Szremski,
 fut envoyé en Ambassade auprès de Hermann,
 Oncle d'Anne, fille du Comte de Cilly, & sœur
 de la Reine de Hongrie, pour la demander en
 mariage au nom du Roi Jagellon, après la perte
 que ce Prince venoit de faire d'Hedwige, sa pre-
 mière femme. *Cromer*, L. 16. p. 384. Dobieslas,
 fils de ce dernier, Castellan de Prémiffie: il
 commanda l'Armée contre Hermann, Grand-
 Maître de Prusse, qu'il défit entièrement près
 de Golub. On peut voir la suite de cette généa-
 logie de pere en fils, & jusqu'au grand-pere du
 Roi dans *Okolski*, *Orb. Pol.* tom. 3. pag. 292, & tou-

(*Caractère de ceux des derniers temps.*)

„ Je ne finirois point, si je voulois par-
 „ ler ici de tous les premiers grands
 „ Hommes de cette Maison. Je me con-
 „ tente, pour achever de la faire connoître,
 „ de dire quelque chose de ceux
 „ qui l'ont illustrée dans les derniers
 „ siècles. L'ignorance, où l'on est pres-
 „ que par-tout de ce qui regarde la Po-
 „ logne, me fait juger que l'on sera
 „ bien-aîsé de voir, pour la première
 „ fois, ce qui n'est point ailleurs dans
 „ le même ordre, ou que l'on n'a point
 „ occasion de puiser dans les sources;
 „ mais c'est assez que je m'attache uni-
 „ quement à ce que la proximité des
 „ temps doit nous donner naturelle-
 „ ment plus d'envie de connoître.

(*Pere du trisaïeul de Stanislas; quel
 il étoit.*) Le Pere du trisaïeul de Stanis-
 „ las fut Raphaël Leszczynski, Comte
 „ du Saint-Empire & de Lekno, Pala-
 „ tin de Brzest. Ce fut un des plus zé-
 „ lés défenseurs de la liberté de la Po-
 „ logne. On pourroit avec justice le com-

jours successivement les plus grandes charges de
 l'Etat déferées à ceux de cette Maison. Voyez aussi
Th. Tretter, de Episcop. Cul. Varmiens. ad calc.
Hist. Pruss. Joh. Leon, pag. 516.

„ parer au premier des Brutus , si , moins
 „ austere & moins dénaturé que ne l'é-
 „ toit ce Romain , il ne s'étoit autant
 „ distingué par la bonté & la beauté de
 „ son naturel , que par le violent amour
 „ qu'il avoit pour sa Patrie. Il étoit (a)
 „ encore fort jeune , lorsque , se trouvant
 „ à la Diète générale de Petrikow , on
 „ voulut y déclarer illégitime le mariage
 „ que Sigismond Auguste , étant encore
 „ Prince , avoit contracté sans le consen-
 „ tement de la République , & à l'insu
 „ même de son pere Sigismond I. Outré
 „ des remontrances que les Nonces
 „ lui faisoient à cet égard , le Roi imposa
 „ silence au fameux Kmitha , Palatin de
 „ Cracovie , qui avoit voulu parler à
 „ son tour. Chacun des Membres de la
 „ Diète se regardant alors avec étonne-
 „ ment , & , plus par l'effort de la dou-
 „ leur que par une impression de crain-
 „ te , gardant un morne silence , le Pa-
 „ latin Lefzczynski se leva ; & avec une
 „ hardiesse qui par-tout ailleurs passeroit
 „ avec raison pour un crime , & que la

(a) Stan. Orichovi Okfzi Annal. p. 1539 &
 1492; & Stan. Kobierzycki. Lib. 1^r, Hist. Vladisl.
 p. 4. Vid. vit. Petri Kmithæ , p. 1626. Hist. Gen.
 de Pol. par Solignac , tom. 5 , p. 17.

„ Pologne estime une vertu, il s'adressa
 „ au Roi, & lui demanda s'il avoit donc
 „ oublié à quels hommes il prétendoit
 „ commander : *Nous sommes Polonois,*
 „ ajouta-t-il, & les Polonois, si vous les
 „ connoissez, se font autant de gloire d'hon-
 „orer les Rois qui respectent les Loix,
 „ que d'abaisser la hauteur de ceux qui
 „ les méprisent. Prenez garde, continua-
 „ t-il, qu'en trahissant vos serments, vous
 „ ne nous rendiez les nôtres; mais le Roi
 „ votre pere écoutoit nos avis, & c'est à
 „ nous à faire en sorte que désormais
 „ vous vous prétiez à ceux d'une Répu-
 „ blique dont vous paroissez ignorer que
 „ vous n'êtes que le premier Citoyen.

„ Je ne rapporterai point ici ce qu'il
 „ dit dans une autre Diete, au sujet des
 „ Evêques, dont plusieurs avoient em-
 „ brassé le Luthéranisme dès qu'il eut
 „ paru dans le Royaume, & dont les
 „ autres condamnoient à mort tous ceux
 „ qui le suivoient. Il prétendit que ces
 „ derniers élevés uniquement par la
 „ naissance, par la brigue, par la faveur,
 „ occupoient sans mérite des places dont
 „ on n'est jamais plus digne qu'en les
 „ refusant. Il (a) les représenta vivants

(a) Stan. Orich. Annal. L. v. p. 1539.

„ dans la mollesse & le scandale, & n'em-
 „ ployant qu'un excès de faste pour faire
 „ respecter en eux un ministère d'humili-
 „ té : C'est, dit-il, par leur inapplica-
 „ tion & leurs mauvais exemples, que la
 „ Religion s'est affoiblie, que le culte est
 „ dégénéré, que la pureté de la Foi a été
 „ souillée de superstitions qui l'ont fait
 „ méconnoître. De là, ajouta-t-il, l'hor-
 „ reur qu'ils ont de tous ceux qui, re-
 „ montant aux premiers siècles de l'E-
 „ glise, y sont allés puiser la connoissance
 „ & la pratique de ses Loix. De là ces
 „ proscriptions, ces meurtres, ces assassi-
 „ nats, ce droit de vie & de mort qu'ils
 „ s'arrogent sur des Citoyens libres, &
 „ qui ne les ont offensés que parce que,
 „ les refusant pour guides, ils craignent
 „ de s'égarer avec eux. Jamais Polonois
 „ n'avoit tant brillé jusqu'alors par l'é-
 „ tendue du génie, par la grandeur des
 „ sentiments, par la fierté du courage.
 „ Ses discours, qui ont été recueillis &
 „ conservés dans les Annales de l'Etat,
 „ sont pleins de ces traits originaux que
 „ l'esprit seul ne peut imiter : car ce n'est
 „ que dans la force des sentiments que
 „ consiste la vraie éloquence ; & il est
 „ inutile de courir après le beau, si le
 „ cœur ne le fournit sans qu'on y pense.

„ Raphaël mourut en 1569, laissant
„ trois fils, André, Jean & Venceslas.
„ Ce dernier, d'abord Castellan, &
„ puis Palatin de Kalisz, ensuite Vice-
„ Chancelier, & enfin Grand-Chance-
„ lier du Royaume, & Général de la
„ Grande-Pologne, eut de son mariage
„ avec Anne, Comtesse Rodrazewska,
„ un fils, nommé André, qui s'étant
„ dévoué à l'Eglise, fut fait Evêque de
„ Kaminiec.

(*Trisaïeul de Stanislas.*) “ André, Pa-
„ latin de Brzese Cujavie, épousa Anne
„ Comtesse Radziminska, fille du Pala-
„ tin de Podlachie. Il mourut en 1606,
„ après s'être distingué dans toutes les
„ guerres que sa Patrie eut à soutenir
„ sous le regne d'Etienne Bathori. Ses
„ enfants furent Raphaël, Castellan de
„ Kalisz, & ensuite Palatin de Belzk
„ & Venceslas, qui fut Primat du
„ Royaume.

(*Bisaïeul, quel homme c'étoit.*) “ Ra-
„ phaël fut un des plus grands hom-
„ mes de son temps. Il se fit sur-tout
„ admirer par une éloquence pareille à
„ celle de son aïeul, & telle qu'il conve-
„ noit à l'élévation de ses sentiments,

in & à un homme de son rang, chargé
 „ des intérêts de sa Patrie.

(*Aïeul de Stanislas.*) “ Boguſlas, ſon
 „ fils, d'abord Vice-Chancelier, devint
 „ Grand-Tréſorier de la Couronne.
 „ C'étoit un homme (a) plein de ces
 „ vertus fortes qui ſemblent faites pour
 „ commander. Eſprit véhément en pu-
 „ blic, il inſpiroit de la hardieſſe, il en-
 „ levoit la confiance, il entraînoit les
 „ cœurs; mais ce qui eût été en tout au-
 „ tre un talent avantageux pour les fac-
 „ tions, n'étoit en lui qu'un moyen de ſer-
 „ vir utilement ſa Patrie. Jamais homme
 „ ne connut mieux ſes forces, & n'en uſa
 „ moins; plus jaloux de ſe diſtinguer
 „ par le mérite de ſes actions, que par
 „ la ſupériorité de ſon génie. C'eſt (b)
 „ lui qui engagea la Reine Louiſe à faire
 „ élire le Prince de Condé Roi de Po-
 „ logne, du vivant même du Roi Caſi-
 „ mir. Ç'avoit été le projet du Vice-
 „ Chancelier de la Couronne, ſon Oncle,
 „ à qui la mort ne laiſſa pas le temps de
 „ l'entamer; mais quelque contraire que

(a) Andr. Chriſ. Załucki, tom. I, p. 150.

(b) *Id. ib.*

„ fût ce deſſein à (a) une Conſtitution
 „ du Royaume, faite après la mort de
 „ Sigifmond Auguſte, l'aſcendant que
 „ Boguſlas avoit ſur l'eſprit de la Reine,
 „ & le poids que Venceſſas Leſzczyński,
 „ ki, Primat du Royaume, y donnoit
 „ par ſon ſuffrage, l'alloient faire réuſſir
 „ au gré de la France, ſi la Reine ne fût
 „ morte dans le temps que la Républi-
 „ que & le Roi étoient prêts de donner
 „ les mains à ſon exécution.

„ Boguſlas épouſa, en ſecondes no-
 „ ces, une Princeſſe de la Maïſon de
 „ Radziwil, dont il n'eut point d'en-
 „ fants; mais déjà de ſon premier ma-
 „ riage avec Anne, Comteſſe de Don-
 „ hoff, fille d'Erneſt, Palatin de Sira-
 „ die, il avoit un fils qui, par ſes vertus,
 „ ſoutint parfaitement l'éclat de ſa naiſ-
 „ ſance, & qui égala, s'il ne ſurpaſſa
 „ même, la gloire de ſes Aïeux.

(Pere de Stanislas.) “ Celui-ci fut Ra-
 „ phaël Leſzczyński, Comte de Lekno,
 „ & pere de Stanislas. D'abord, Staroſ-
 „ te, ou Gouverneur, & Juge de la No-

(a) Chriſt. Hartkn. de Rep. Pol., lib. 2, ca-
 pite 1, p. 228.

„ blesse de Fraumstadt; il fut Grand-
 „ Enseigne du Royaume. La distinction
 „ de ses services dans ces premières
 „ Charges, le fit juger (a) digne de plus
 „ grandes. Il eut le Palatinat de Kalisz,
 „ qu'il quitta pour celui de Posnanie, d'où
 „ il passa à celui de Lencici, auquel il joi-
 „ gnit la Charge de Général de la Gran-
 „ de-Pologne; & enfin il eut celle de
 „ Grand-Trésorier. Des emplois si con-
 „ sidérables, & en si grand nombre,
 „ n'étoient point le fruit de son ambi-
 „ tion, & ils furent toujours estimés
 „ au-dessous de son mérite. Héritier du
 „ tendre amour de ses Ancêtres pour la
 „ Patrie, il en soutint avec zèle la liber-
 „ té; il ne retrancha de celle-ci que les
 „ maux qu'elle peut causer, & il s'étu-
 „ dia à augmenter les biens qu'elle peut
 „ produire. Il fit peut-être plus que
 „ ses Peres : né dans un siècle moins
 „ austere & plus poli, il joignit la grace
 „ & la douceur à une sagesse politique;
 „ mais il asservit cette politique à toute-
 „ la rigueur de la justice & de la raison.

„ N'étant encore que Grand-Ensei-
 „ gne du Royaume, il fut élu Maréchal

(a) Andr. Chrif. Zaluc., tome 1, p. 309, & tome 3, pages 439 & 440.

„ de la fameuse Diète de 1683, où (a)
 „ la République conclut avec l'Empe-
 „ reur Léopold la ligue contre les Turcs,
 „ que ce Prince avoit long-temps sollici-
 „ tée sans succès, & qui fut le salut de
 „ ses Etats & de tout l'Empire. Il ne
 „ falloit rien moins qu'un génie de la
 „ force de celui de Raphaël Leszczyns-
 „ ki, pour faire réussir une négociation
 „ aussi difficile, & que la plupart des
 „ Nonces estimoient contraire aux inté-
 „ rêts de la Nation. Il éprouva alors
 „ qu'il est encore plus aisé à un Géné-
 „ ral Polonois de remporter des victoi-
 „ res à la tête d'une Armée, qu'il ne l'est
 „ au Maréchal d'une Diète de vaincre
 „ l'obstination de ceux qui ont droit d'y
 „ opiner. On rappelloit le mauvais état
 „ où se trouvoit l'Empereur. On ne
 „ doutoit point, qu'en engageant la Po-
 „ logne à rompre avec la Porte, il n'eût
 „ dessein de détourner sur la Républi-
 „ que tout le poids d'une guerre qu'il
 „ ne pouvoit plus soutenir. On croyoit
 „ être informé que par le Ministère
 „ même de Tekeli son ennemi, & au
 „ prix de plusieurs millions, & de la

(a) Voyez ce Traité dans Andr. Zalucki, tom. 1, pages 803, 818. & suiv.

„ cession d'une partie de la Hongrie, il
 „ recherchoit actuellement la paix avec
 „ les Turcs; & n'est-ce pas, disoit-on,
 „ courir à une perte certaine, que de s'u-
 „ nir à un Prince qui sent lui-même que
 „ sa perte est sans retour. On ajoutoit
 „ que, si les Infideles, se sentant provo-
 „ qués, venoient à attaquer la Pologne,
 „ ce seroit infailliblement du côté de la
 „ Hongrie, où ils avoient porté toutes
 „ leurs forces; & l'on voyoit le Palati-
 „ nat de Cracovie, & ceux de Siradie
 „ & de Sendomir, qui étoient ouverts
 „ de toutes parts, offrir à ces Barbares
 „ un chemin aisé jusques dans le cœur
 „ du Royaume, tandis peut-être que les
 „ Tartares recevroient ordre de faire en
 „ même temps une invasion du côté de
 „ de l'Ukraine. A toutes ces raisons, &
 „ de plus fortes encore, le Maréchal de
 „ la Diete opposa cet art, qu'il avoit au
 „ souverain degré, de gagner les esprits,
 „ & de les tourner à ses idées, en leur
 „ faisant croire qu'ils les suivoient moins
 „ parce qu'il les y amenoit, que par l'a-
 „ vantage qu'ils trouvoient à les suivre.

„ Je ne fais si la Maison d'Autriche est
 „ jamais remontée jusqu'à la source du
 „ bonheur que lui procura la levée du

xviii P R E F A C E

„ siege de Vienne ; mais il est conf-
 „ tant (a) que , sans le zele & les talents
 „ de Raphaël Leszczynski , les Polonois
 „ n'auroient point conçu le dessein de
 „ secourir cette Ville , & de la défendre
 „ des insultes de l'Armée formidable qui
 „ l'assiégeoit. Le Roi Jean Sobiecki n'i-
 „ gnoroit point de quelle importance il
 „ étoit pour lui que la Diete eût dans
 „ cette occasion un Maréchal aussi éclairé
 „ & aussi habile. Outre la gloire qu'il se
 „ promettoit dans cette expédition , il
 „ en (b) espéroit le mariage du Prince
 „ Jacques, son fils, avec une Archiduchesse
 „ se ; & ce mariage auroit eu lieu , si , se-
 „ lon la coutume , la reconnoissance &
 „ les promesses ne s'étoient évanouies
 „ avec le danger. C'étoit là le grand mo-
 „ tif , & peut-être le seul , qui engageoit
 „ le Roi d'entrer si avant dans les inté-
 „ rêts de la Cour de Vienne , & qui
 „ l'éloignoit si fort de ceux de la Fran-
 „ ce : cette Puissance , ne pouvant s'ima-
 „ giner que les Turcs porteroient si loin
 „ le bonheur de leurs armes , n'étoit
 „ point fâchée qu'ils occupassent quel-
 „ que temps les forces de l'Empereur.

(a) Andr. Chris. Zalucki , tom. 3. p. 439.

(b) *Ibid.* tom. 2. p. 137.

„ On auroit tort cependant de s'ima-
 „ giner que ce fût en vuë de se rendre
 „ agréable au Roi Jean , que Raphaël
 „ poussa si vivement la conclusion de ce
 „ Traité. Il y avoit quelques (a) années
 „ qu'il ménageoit aussi peu la faveur de
 „ ce Prince , que ce Prince ménageoit
 „ peu ses talents , & le grand crédit qu'il
 „ avoit dans la République. Il voyoit
 „ seulement que les Turcs , une fois vain-
 „ queurs de l'Empereur , ne manque-
 „ roient pas de tourner tout l'effort de
 „ leurs armes contre la Pologne. Ce ne
 „ fut que la gloire de celle-ci qui lui fit
 „ entreprendre cette négociation , d'au-
 „ tant plus grand en cela , qu'il ne fut
 „ point tenté de sacrifier cette gloire à
 „ son ressentiment.

„ Je ne puis oublier ici ce qu'il dit un
 „ jour en opinant dans le Sénat. Le sen-
 „ timent qu'il exprima est devenu en
 „ Pologne une espece de Sentence , dont
 „ on se sert toutes les fois qu'il s'agit du
 „ maintien de la Liberté. Le Roi Jean ,
 „ ayant dessein de faire élire pour son
 „ successeur le Prince Jacques , son fils ,
 „ l'avoit fait asseoir à côté de lui sur le

(a) *Id.* tom. I. pages 707 & 1148.

XX P R E F A C E

„ Trône ; & haranguant l'Assemblée ;
 „ s'étudioit sur-tout à faire voir la tran-
 „ quillité que ce choix donneroit à l'E-
 „ tat , en prévenant les troubles d'un
 „ interregne toujours agité , & qui est
 „ moins le triomphe que le tombeau de
 „ la liberté. Soit qu'il eût déjà disposé
 „ le Sénat & la plupart des Nonces à ne
 „ pas s'opposer à ses desirs , soit que
 „ son éloquence , qui venoit , comme sa
 „ valeur , d'une ame forte & grande ,
 „ fût aussi propre à persuader que celle-
 „ ci étoit capable de vaincre , tout étoit
 „ prêt à concourir à son dessein malgré
 „ les Loix qui y étoient contraires , lors-
 „ que Raphaël Leszczynski prit la pa-
 „ role , & détruisant particulièrement ce
 „ qui paroissoit faire le plus d'impres-
 „ sion sur les esprits , prononça ces mots
 „ qui auroient fait honneur aux plus
 „ grands hommes de l'ancienne (a) Ro-
 „ me : j'aime encore mieux une liberté
 „ douteuse qu'un esclavage tranquille ;
 „ *Malo periculosam libertatem quam*
 „ *quietum servitium.*

„ Personne n'étant plus capable que
 „ lui de finir avantageusement pour sa

(a) *Id.* tom. 2. p. 333.

„ Nation la guerre qu'il avoit fait déclara-
 „ rer aux Infideles, il fut (a) envoyé à
 „ Constantinople pour mettre (b) la der-
 „ niere main à la Paix de Carlowitz. On
 „ se rappelle encore avec plaisir en Po-
 „ logne l'heureux succès de son ambaf-
 „ sade, où il se piqua d'une magnificence
 „ qui ne fit pas moins d'honneur à sa
 „ Patrie, qu'elle étonna le Divan. Son
 „ désintéressement sur-tout parut avec
 „ éclat, lorsqu'à certains jours, recevant
 „ de la Porte plusieurs bourses pour son
 „ entretien, il faisoit donner en présent
 „ & sur l'heure même à ceux qui les ap-
 „ portoient autant d'or en autres especes
 „ qu'il devoit en trouver dans ces bour-
 „ ses qu'on lui offroit.

„ Sa sortie de Constantinople fut une
 „ espece de triomphe. Il en ramena grand
 „ nombre d'esclaves rachetés à ses dé-
 „ pens. La fin de son ambassade devoit ré-
 „ pondre à ses commencements; il étoit
 „ en chemin pour s'y rendre avec deux
 „ mille hommes de sa Maison, tant sol-

(a) *Id.* tome 2. p. 386, & tome 3, p. 440.

(b) En 1699. Voyez Zalucki, tome 2, page
 764.... *Id.* tome 1, p. 1261; & tome 3, pa-
 ges 170 & 439.

„ dats que domestiques , lorsqu'arrivé
„ à Jassy , deux de ses Cavaliers déser-
„ tent , & , pour gagner la Protection du
„ Bacha qui commandoit dans cette Vil-
„ le , abjurent leur Religion , & deman-
„ dent le Turban. L'Ambassadeur , averti
„ de leur démarche , les reclame : on
„ lui répond que la Loi de Mahomet
„ défend de les rendre , & qu'une pareille
„ complaisance est sans exemple chez
„ les Turcs. Le Bacha avoit à faire à un
„ homme ferme. Celui-ci insiste ; & à
„ force de menaces , contraint la fierté
„ Ottomane à lui livrer ses gens. Alors ,
„ formant un bataillon quarré de ses
„ troupes dans la Place même de cette
„ Ville , il appelle ses Officiers , tient un
„ Conseil de guerre , fait confesser ces
„ deux malheureux , qui reconnoissent
„ leur crime ; & pour donner un exem-
„ ple à toute sa Maison , leur fait casser
„ la tête à la vue de cinq ou six mille
„ Janissaires qui composoient la garni-
„ son de ce lieu. On entendit des mur-
„ mures , mais l'assurance de l'Ambassa-
„ deur les empêcha d'éclater. La nou-
„ velle d'un coup si hardi prévint son
„ arrivée à la Porte. On y craignit &
„ on y admira tout à la fois un homme
„ de ce caractère.

„ Aussi, le jour de son entrée publique,
„ prétendant que tous ses gens marche-
„ roient devant lui armes hautes & étend-
„ dards déployés, il obtint cette distinc-
„ tion jusqu'alors refusée constamment
„ à tous ceux de sa Nation qui l'avoient
„ précédé dans ce Ministère. Il vit alors
„ un spectacle qu'il n'a jamais raconté
„ depuis sans en être attendri. L'image
„ de la Croix tracée sur quelques-uns
„ de ses étendards excita tellement la
„ piété des Chrétiens de Constantinople,
„ qu'ils se prosternoient devant elle
„ au milieu des rues. Livrés à des trans-
„ ports dont ils n'étoient pas les maî-
„ tres, ils ne craignoient point de mar-
„ quer, par des acclamations mêlées de
„ larmes de joye, la satisfaction qu'ils
„ avoient de voir reparoître le signe de
„ leur rédemption en des lieux où il est
„ en horreur, & où il devroit cependant
„ éclater avec plus de gloire. Ainsi la
„ piété devient plus tendre où elle est
„ plus contrainte. Il ne lui manque que
„ d'être plus solide où elle jouit de plus
„ de liberté.

„ Au reste, je n'ai point rappelé ici
„ tous les grands Personnages qui, mê-
„ me dans les derniers temps, ont illust-

xxiv P R E F A C E

„ tré la Maison de Leszczyński; c'est aux
 „ Auteurs Polonois à montrer, pour
 „ l'honneur de leur Patrie, ce qui les a
 „ rendu si recommandables dans les
 „ premiers postes qu'ils ont occupés.
 „ J'estime que c'est assez pour satisfaire la
 „ curiosité des Lecteurs sur une Maison
 „ qui l'intéresse, si je finis ce détail par
 „ le portrait de l'Aïeul maternel du Roi
 „ Stanislas, le Comte Stanislas Jablo-
 „ nowski, un des plus grands hommes
 „ qu'ait eu la Pologne, même dans ces
 „ siècles reculés où elle avoit le plus à
 „ cœur sa gloire & sa liberté; mais je
 „ n'en parle ici que pour faire honneur
 „ à sa mémoire du mérite qu'il s'appli-
 „ qua à faire éclore dans Stanislas son
 „ petit-fils, dont il se fit un disciple &
 „ un ami aussi-tôt qu'il lui fut possible.
 „ Il est bon de tenir compte à la vertu
 „ des efforts qu'elle fait pour se repro-
 „ duire.

(*Aïeul maternel de Stanislas, un des
 plus grands hommes de la Pologne.*)
 „ Stanislas Jablonowski, Palatin de
 „ Russie, & puis Castellan de Cracovie,
 „ & Grand-Général de l'Armée de la
 „ Couronne, naquit avec un penchant
 „ & des talents décidés pour la guerre,
 „ &

DE L'ÉDITEUR. xxv

„ & s'y dévoua dès son enfance. Il
 „ signala contre les Suédois, les Cosa-
 „ ques & les Russes, les premiers ef-
 „ forts de sa valeur. Bientôt, sur les pas
 „ de Sobiecki, & de concert avec ce Hé-
 „ ros, il fit, sur les Turcs, l'essai d'un
 „ courage aussi brillant, mais plus ré-
 „ glé par l'application & par l'expérien-
 „ ce. A la bataille de (a) Koczyn, à
 „ celle de (b) Vienne, & dans (c) tou-
 „ tes les autres qui firent un si grand
 „ nom à Sobiecki, il eut le bonheur de
 „ partager sa gloire. Seul dans la Vala-
 „ chie, à (d) Rucovina, à Kaminiec, à
 „ Uscie, il fit tête à des Armées formi-
 „ dables d'Infidèles, & leur apprit ce que
 „ peut, contre une impétuosité aveugle
 „ & féroce, une intrépidité lente & me-
 „ surée que la prudence conduit, & qui
 „ est animée d'un vrai zèle pour la Patrie.

„ En 1695, la Ville de Léopold, se
 „ trouvant inopinément exposée à l'in-
 „ cursion de (e) soixante mille Tartares,
 „ ne dut son salut qu'à la valeur avec la-

(a) *Id.* tom. 1. p. 497.

(b) *Ib.* pages 830 & 848.

(c) *Ib.* pages 11 & 849.

(d) *Ib.* pages 938, 959 & 994.

(e) *Ib.* p. 1525.

„ quelle il soutint leurs efforts. Il courut
 „ au-devant d'eux dans les fauxbourgs;
 „ & à la tête de trois mille hommes de
 „ troupes seulement & de quelques do-
 „ mestiques, il leur disputa le terrain de
 „ proche en proche. Le combat dura
 „ huit heures; mais, quoique souvent
 „ enveloppé par le grand nombre, il
 „ les força à se retirer, sinon honteux
 „ de leur défaite, du moins étonnés de
 „ la perte de la plupart de leurs murfes,
 „ & irrités de ne rien emporter d'une
 „ Ville qu'ils s'étoient promis de met-
 „ tre au pillage, ou dont ils espéroient
 „ du moins une forte contribution.

„ Toujours prêt à se sacrifier pour
 „ les intérêts de sa Nation, il fit con-
 „ struire à ses fraix le Fort de la Trinité,
 „ pour brider celui de Kaminiec, dont
 „ les Turcs s'étoient rendu maîtres. Ri-
 „ che de sa modération, on l'a vu plu-
 „ sieurs fois (a) employer ses revenus
 „ à l'entretien de son Armée, & enga-
 „ ger même ses Terres pour la faire
 „ subsister. On eût dit qu'il n'avoit d'au-
 „ tres enfants que ses soldats; aussi n'a-
 „ t-il laissé à sa Famille que sa gloire &
 „ ses vertus à imiter.

(a) *ib.* p. 1241.

„ A ce caractère de héros , il joignit
 „ tous les talents d'un Politique habile.
 „ Plus sensible qu'aucun autre aux ver-
 „ tus de Sobiecki , & plus capable aussi
 „ d'en juger , ce (a) fut lui qui le pre-
 „ mier forma le projet de l'élever sur le
 „ Trône. Toute l'Assemblée étoit sur le
 „ point de porter ailleurs ses suffrages.
 „ L'intérêt (b) avoit parlé ; il ne restoit
 „ qu'à écouter la voix de la Patrie. Elle
 „ s'exprima par la bouche du Palatin de
 „ Russie , & l'on vit alors , ce qui est ra-
 „ re , un grand homme s'oublier lui-
 „ même pour ne s'occuper que du mé-
 „ rite d'un autre grand homme , qui ,
 „ épris comme lui de la même gloire ,
 „ & courant depuis long-temps dans la
 „ même lice , auroit dû plutôt exciter sa
 „ jalousie que son affection : mais Ja-
 „ blonowski trouvoit alors dans son
 „ cœur un plaisir qui vaut plus qu'une
 „ Couronne , celui de la donner au mé-
 „ rite & à la vertu.

(a) *Ib.* pag. 557.

(b) Les Prétendants au Trône étoient , un fils du Czar ; Michel Abaffi , Prince de Transylvanie ; un Prince Electoral de Brandebourg ; le Prince Charles de Lorraine ; le Prince Georges de Dannemarck , & le Duc de Neubourg.

xxviii P R E F A C E

„ Le bien de la République étant le
„ seul motif qui l'animoit à la guerre, il
„ ne cherchoit à vaincre les ennemis
„ que pour les soumettre & pour leur ar-
„ racher des traités avantageux. Ainsi (a)
„ après la victoire de Podhayce, à la-
„ quelle il contribua si fort par sa va-
„ leur, il engagea les Turcs à une paix
„ qui fut long-temps le garant du bon-
„ heur de la Pologne.

„ Par une négociation d'autant plus
„ délicate qu'elle avoit moins d'appa-
„ rence de succès, il les porta dans une
„ autre occasion à rendre la Podolie qui
„ leur avoit été cédée par un Traité so-
„ lemnel.

„ Jaloux de la tranquillité de sa Patrie,
„ où s'étoit allumée une guerre intestine
„ par (b) la faction de quelques mécon-
„ tents qui refusoient de reconnoître le
„ Roi Michel, & vouloient forcément l'o-
„ bliger à renoncer au Trône, il appella
„ à lui tous les bons Citoyens, & (c)
„ par une faction contraire, il raffer-

(a) *Ibid.* p. 13.

(b) *Id. Ib.* p. 404.

(c) *Ib.* p. 434.

„ mit la Couronne sur la tête du Prin-
 „ ce , & remit l'ordre & l'union dans
 „ l'Etat.

„ Avec la même adresse qu'il établit
 „ cette confédération, il dissipa, après la
 „ mort du Roi (a) Jean , celle qu'une
 „ adroite politique avoit excitée dans
 „ l'Armée pour contraindre la Nation
 „ dans ses suffrages, & l'asservir à l'inté-
 „ rêt & à l'ambition de quelques Parti-
 „ culiers.

„ Tant de services éclatants rendus à
 „ sa Patrie, ne purent, non plus que ses
 „ prospérités militaires , lui enfler le
 „ cœur & altérer en lui les vertus qui
 „ font l'honnête-homme & le Chrétien.
 „ Modeste dans ses discours , (b) sim-
 „ ple dans ses actions, sincère & réglé
 „ dans ses mœurs, il fut autant l'ornement
 „ que l'appui de sa Nation ; & s'il (c)
 „ eut des jaloux de sa gloire, c'est que
 „ les vertus des Héros sont suspectes
 „ dans les Citoyens, & sur-tout dans

(a) *Ib.* tom. 2, pages. 62, 74, 96 & 325.

(b) *Ib.* pages 247, 263, 171; & tom. 3, pa-
 ges 161, 184, 214 & 271.

(c) *Ib.* tom. 1. p. 1241; & tom. 2, p. 274.

„ ceux d'une République, comme la Po-
„ logne, qui craint une trop grande élé-
„ vation d'âme jusques dans la Personne
„ même de ses Rois.

„ Revêtu d'un aussi grand nom, que
„ celui qu'il avoit reçu de ses Ancêtres,
„ Stanislas se sentit presque dès sa nais-
„ sance un penchant extrême à le soute-
„ nir. Il trouva dans le sein de sa Famille
„ tout ce qui pouvoit l'aider à le porter
„ avec gloire.

„ Sa mere voulut se charger des soins
„ de sa premiere éducation; elle s'y crut
„ engagée, en voyant la foible com-
„ plexion dont il étoit alors : mais elle
„ pensoit aussi que c'est dans l'enfance
„ même que se forment ces penchants
„ qui décident du bonheur ou du mal-
„ heur de tous les autres âges de la vie.

„ Elle s'appliqua sur-tout à lui inspi-
„ rer de la piété. Les malheurs que la
„ Providence préparoit à son fils, en
„ demandoient une vraie & solide, qui
„ pût l'aider à les soutenir. La Philoso-
„ phie ne pénétre pas si avant dans un
„ cœur que la Religion, & n'y établit
„ pas si sûrement cette heureuse tran-

„ quillité qui rend les disgrâces plus sup-
 „ portables. Tout au plus elle console
 „ des peines, & la Religion en fait des
 „ plaisirs.

„ A six ans, il fut remis aux mains des
 „ hommes; & c'est alors que son Pere,
 „ voulant le rendre un digne héritier de
 „ ses vertus, se crut obligé de descendre
 „ dans les moindres détails de son édu-
 „ cation. Avec les sentiments qui for-
 „ ment les mœurs & l'esprit, il s'attacha
 „ sur-tout à lui apprendre ce que la plu-
 „ part des Grands de Pologne avoient
 „ déjà commencé d'oublier : l'art de se
 „ contenter du simple nécessaire, & de
 „ fuir toutes ces commodités de la vie,
 „ qui énervent l'ame en affoiblissant le
 „ corps. Cette leçon fut utile à Stanis-
 „ las. Son tempérament se fortifia dès
 „ qu'il craignit de le ménager; & il étoit
 „ fort à propos qu'il s'accoutumât dès-
 „ lors à une vie moins douce qu'il ne
 „ convenoit à son état, puisqu'il devoit,
 „ dans la suite, partager les travaux d'un
 „ Roi, qui, toujours sous les armes,
 „ ne connoissoit d'autres plaisirs que les
 „ fatigues de la guerre & que les pé-
 „ rils des combats. C'est de ces heu-
 „ reux commencements que vient en-

„ core aujourd'hui cette austere dureté
 „ que Stanislas a pour lui-même, & qui
 „ lui fait négliger toutes ces précautions
 „ que le luxe de nos jours fait croire né-
 „ cessaires à la santé, & qu'il estime, au
 „ contraire, moins propres à la conser-
 „ ver qu'à la détruire.

„ Ce fut aussi dans ce même temps
 „ qu'il prit le goût, qu'il a toujours eu
 „ depuis, pour les Sciences & pour les
 „ beaux Arts. A cette étude, il joignit
 „ celle du Droit de son Pays; mais il
 „ lui restoit à connoître les hommes,
 „ dont les mœurs, qui sont l'occasion
 „ des Loix, font mieux sentir la sagesse
 „ de celles-ci, & sur-tout la maniere
 „ dont on doit en faire usage quand on
 „ est chargé de les maintenir.

„ C'est dans ce dessein qu'on lui fit
 „ commencer ses voyages; il ne les re-
 „ garda point comme un amusement,
 „ ils furent pour lui une continuation
 „ d'études, & il se doutoit bien que les
 „ Livres ne pouvoient suppléer aux
 „ avantages qu'il s'en promettoit.

„ L'usage ordinaire des Polonois lui
 „ fit d'abord tourner ses pas vers la

„ France. C'est le premier objet de leur
 „ curiosité, soit qu'ils n'estiment rien
 „ qui soit plus capable de la satisfaire,
 „ ou qu'ils se hâtent de connoître cette
 „ Nation par le rapport qu'il y a de l'en-
 „ jouement & de la vivacité de ses sen-
 „ timents à la douceur & à la facilité de
 „ leurs manieres : mais cette route étoit
 „ déjà connue aux Ancêtres de Stanislas ;
 „ & depuis qu'un Evêque de sa Maison
 „ étoit venu en France pour y conclure
 „ le mariage du Roi Uladislas avec la
 „ Princesse Marie de Gonzague, il étoit
 „ resté dans sa Famille un goût décidé
 „ pour la France & pour les François.

„ A ce propos , je pourrois rappor-
 „ ter ici un fait qui , à la vérité , n'a rien
 „ d'extraordinaire en soi , mais que la
 „ suite des événements doit faire paroî-
 „ tre assez remarquable. Ce fut précisé-
 „ ment dans la maison de Stanislas , &
 „ dans celle de la Reine Opalinska , son
 „ épouse , que la Pologne choisit alors
 „ les personnages députés à cet honora-
 „ ble Ministère. Ainsi l'on diroit aujour-
 „ d'hui qu'ils venoient préparer une
 „ voye à leurs Descendants , & jeter les
 „ fondemens d'une union entre la
 „ France & la Pologne , beaucoup plus

„ heureuse & plus intéressante que celle
 „ à laquelle ils étoient chargés de tra-
 „ vailler.

„ A son retour dans sa Patrie, Stanislas
 „ trouva la santé du Roi Jean fort affoi-
 „ blie, & l'Etat menacé au-dehors par
 „ les Turcs, & déchiré au-dedans par
 „ deux factions redoutables. Celles-ci
 „ donnerent lieu à des troubles dont la
 „ Pologne s'est ressentie presque tout
 „ le temps du regne d'Auguste II. Les
 „ commencements en furent bien foi-
 „ bles, mais les moindres émotions sont
 „ à craindre dans les Pays où la liberté
 „ ne laisse aux Loix d'autre défenseur
 „ qu'elles-mêmes ; & ces Etats, sans
 „ doute, sont bien plus heureux, où la
 „ protection, que donne aux Loix une
 „ autorité absolue, rend la vertu néces-
 „ saire, & enchaîne indifféremment tout
 „ ce qui peut nuire à la sûreté du Public.

„ Stanislas, déjà Staroste d'Odola-
 „ now, fut nommé Nonce de la Diète
 „ de convocation, qui fut indiquée d'a-
 „ bord après la mort du Roi Jean, arri-
 „ vée le 17 Juin de l'an 1696 ; quoiqu'il
 „ n'eût encore que dix-huit ans, il pa-
 „ rut avec éclat dans cette Diète géné-

„ rale ; & voici ce qu'en écrivit à un de
 „ ses amis , le 11 Septembre suivant ,
 „ l'Evêque de Varmie , Zalucki , que l'on
 „ pouvoit soupçonner tout au plus
 „ d'une préoccupation d'estime , mais
 „ que sa naissance & son caractère doi-
 „ vent faire juger fort au-dessus de l'in-
 „ térêt , source ordinaire de la dissimula-
 „ tion & de la flatterie. *Stanislas Leszc-*
 „ *zynski* , dit-il , (a) *filis unique du Gé-*
 „ *néral de la Grande-Pologne* , est re-
 „ gardé parmi nous comme l'honneur de
 „ notre Patrie. On pourroit l'appeller les
 „ délices du genre-humain. Une heureuse
 „ facilité de mœurs , qui éclate dans ses
 „ discours & dans ses manieres , lui sou-
 „ met généralement tous les cœurs. Je
 „ ne doute pas qu'il ne soit né pour être

(a).... Per Stanislaum Leszczynski, Capita-
 neum Odolanoviensem, unicum Generalis Ma-
 joris Poloniae filium : deliciae generis humani,
 decus Poloniae, patriae communis amor vocatur.
 Ponendus semel in superbiam nostri saeculi, gau-
 dium universae plebis; nam videre eum sine amo-
 re, audire sine admiratione nemo potest. Virtuti
 privilegio ætatis limites transgressus, parem
 natalibus fortitus indolem, nihil in tenerâ ætate
 tenerum, nihil puer immaturum exhibuit. Omnia
 in eo summa, genus, genius, ingenium, virtus,
 spes omnium & expectatio. *Andr. Chris. Zalucki.*
Tom. 2, pages 82 & 83.

xxxvj P R E F A C E, &c.

„ la gloire de son siecle : du moins est-il
 „ dès-à-présent la joye de sa Nation. Sa
 „ naissance, toute distinguée qu'elle est,
 „ n'est point au-dessus de ses vertus, & ses
 „ vertus sont infiniment au-dessus de son
 „ âge. Dans la premiere fleur de sa jeu-
 „ nesse, on voit paroître les fruits d'un
 „ âge avancé : & , pour tout dire en un
 „ mot, tout est grand en lui ; son caracte-
 „ re, son génie, ses sentiments, & jusqu'à
 „ l'espoir qu'il donne à nos Peuples, des
 „ avantages qu'il peut un jour leur pra-
 „ -curer.

Cet éloge, ou pour mieux dire, ce
 simple portrait, est d'autant plus vrai,
 qu'il n'a point été démenti depuis, ni
 dans l'une ni dans l'autre fortune ; & ce
 qui le prouve autant que tout ce qu'il a
 fait & ce qu'il fait encore tous les jours
 de grand en Lorraine, ce sont ses Ecrits
 qu'on va lire, & qui, ne respirant que
 les sentiments de la plus sainte Morale,
 sont l'image la plus naïve du cœur qui
 les a produits.



OEUVRES
DU
PETIT OSOPHE
BIENFAISANT.

A V I S
DU ROI A LA REINE, SA FILLE,
LORS DE SON MARIAGE.

*Ecoutez, ma Fille, & voyez; prêtez l'oreille à
mes paroles, & oubliez votre Peuple & la
Maison de votre Pere.*



EMPRUNTE, ma chere Fille,
ces paroles de l'Esprit-Saint pour
vous donner des avis, les seuls
vraisemblablement qu'il me sera
permis de vous donner dans la suite, après
l'événement qui vous éloigne de moi, & qui

vous met tout d'un coup sur le Trône de l'Univers le plus puissant & le plus respectable.

C'est ici véritablement l'ouvrage du Très-Haut. Je vois sa main qui vous conduit à travers tous les détours de la prudence humaine, & qui, confondant les vues & l'attente des mortels, veut se glorifier elle-même par ses prodiges.

C'en est un, en effet, que le rang où elle vous élève aujourd'hui. Quelle qu'ait été votre sagesse, quelles que soient vos vertus, ce n'est point à elles seules que vous devez ce trait singulier de la Providence, mais c'est à vous à le justifier par toutes les sortes de mérite que va vous demander votre nouvel état; & tous les yeux, ouverts sur vous, cherchent à tirer des présages de votre zèle à les remplir. Il n'en est point que vous ne deviez regarder comme un des diamants les plus précieux de votre Couronne, aucun où la moindre tache ne s'aperçût aisément, aucun qu'il ne vous importe de conserver dans tout son éclat au milieu d'un Peuple éclairé, qu'une première lueur peut bien surprendre, mais que la réflexion rend un des plus difficiles à contenter. Juge de vos actions, il vous fera d'autant plus d'honneur, qu'il vous paroîtra plus sévère. Laissez-lui hardiment exiger de vous les vertus qu'il a droit de pré-

tendre. Quiconque a besoin d'indulgence, peut-il s'attendre à beaucoup de marques de considération?

Un des écueils contre lesquels la vertu des Héros s'est souvent brisée, est ce suprême degré de puissance & de gloire qui réveille dans presque tous les cœurs celle de nos passions la moins conforme à la raison, & néanmoins la plus difficile à vaincre. Je parle de l'orgueil, dont ne sont pas toujours exempts ceux qui le combattent, peut-être ceux mêmes qui se flattent de l'avoir surmonté. On le droit de l'essence d'un rang élevé; on l'en croit du moins une bienveillance rigoureuse. Les Grands se l'apprennent, ils se le communiquent, on le voit circuler grossièrement d'une ame à l'autre; & cette science est si aisée, que les disciples en savent bientôt autant que les maîtres. De là cet impertinent mépris pour le commun des hommes. On ne les voit plus qu'à travers un prisme trompeur qui les dénature, & qui les fait croire uniquement destinés à être de simples spectateurs d'une joye fastueuse, ou des esclaves assujettis à la nécessité d'y contribuer.

Que sont pourtant les Grands aux yeux de la raison, même la moins sévère? Ils ne diffèrent des autres hommes que par la base qui les élève; & cette base ne tenant point à leur être, elle ne les rend ni plus sages, ni

plus heureux. Que seroit-ce si on les confidéroit par rapport à l'immense étendue de l'Univers, où tout le Genre-humain, dont ils sont une si petite partie, n'est lui-même que comme s'il n'étoit point?

Quelque élevé, ma chere Fille, que soit le rang où vous venez de monter, vous n'en êtes pas réellement plus estimable à mes yeux; ni vous ne devez l'être davantage aux vôtres. Quel sujet de vanité pourriez-vous tirer d'un simple ornement qui n'ajoute rien au mérite, & ne peut servir qu'à mieux dévoiler les défauts ou les vices qu'il expose nécessairement dans un plus grand jour.

Toujours humiliée sous la main de Dieu, seul dispensateur des grandeurs & des puiffances, abaissez-vous d'autant plus devant lui, que vous êtes plus élevée au-dessus du reste des hommes. Un seul orgueil vous est permis, c'est celui d'une ame, qui, retrouvant en soi l'empreinte de la magnificence & de l'immensité du Dieu qui l'a formée, méprise tout ce qui est borné, & n'aspire qu'à des biens qui répondent à la noblesse de son origine, à la hauteur de ses sentiments, à l'immortalité qui lui est assurée.

Distiguez-vous, à la bonne-heure, dans le rang que vous occupez, mais que ce soit uniquement par l'ambition d'en remplir tous les devoirs avec exactitude. Faites toujours

mieux que le Peuple tout ce que le Peuple fait de bien. Surpassez les plus sages en mérite, mais sans être extrême sur aucune vertu : il n'appartient qu'à l'hypocrite d'exagérer les sentiments qu'il n'a pas.

La France, l'Univers entier, exigent de vous de grands exemples, & une continuité d'exemples qui ne se démentent jamais. La plupart néanmoins ne sont bien puissants qu'autant que le modele est agréable.

Je pourrois vous avertir ici d'un avantage que vous ne vous connoissez pas. C'est un don de la nature qui ne vous a rien coûté; mais qui, rendant plus aisée la pente à vous imiter, peut vous être un sujet de mérite, & d'un simple talent vous faire une vertu. Ce don si précieux est cet air de douceur, ces manières aisées & prévenantes, ce caractère de bienfaisance & de bonté qui se peint dans vos traits, & qui, appelant tous les cœurs & leur demandant autant d'amitié qu'il en offre, ne laisse pas de leur imprimer le respect dont il semble vouloir les affranchir. Conservez avec soin ces dehors précieux, & ne cessez en aucun temps d'être réellement tout ce qu'ils promettent.

Faites toujours autant de bien qu'il vous sera possible. La libéralité est un devoir de votre rang, & les refus vous doivent plus coûter que les graces. Sur-tout approchez

6 ŒUVRES DU PHILOSOPHE

de vous la vertu timide & malheureuse; ne dédaignez jamais le mérite indigent; ne leur faites pas même acheter vos secours par des prières : en leur payant une dette, ce seroit leur vendre le plaisir de vous en acquitter.

Aucune affaire essentielle ne vous regarde sur le Trône, que celle de vous faire aimer. Rien n'est si flatteur pour une belle ame, & rien aussi n'est plus aisé aux personnes élevées en dignité; il ne leur faut pour cela que des égards qui n'ayent point un air de contrainte, qu'une politesse sans fausseté, qu'une prévenance sans bassesse. L'arrogance leur est encore moins pardonnable qu'à des Particuliers qui s'en font une ressource & une espece de dédommagement à leur médiocrité.

L'autorité du diadème peut bien se maintenir par elle seule, mais elle n'a jamais plus de force que lorsqu'elle a le secret de se soumettre les cœurs.

Je l'ai souvent éprouvé sur ce Trône mobile, où me porta, d'après les vœux de ma Nation, l'amitié d'un Prince qui s'étoit chargé d'avoir des vûes & de l'ambition pour moi. Combien de fois n'eus-je pas à combattre la fastueuse délicatesse d'une foule de Grands qui se prétendent indépendants du Chef qu'ils se sont donné, & de la Nation même dont ils sont membres? Etoit-il aucun jour où il ne me fal-

lût contenir l'indocilité tumultueuse d'une Noblesse, qui ne connoissant que son épée, son courage & sa liberté, veut tenir le timon de l'Etat, & se plaît souvent à le faire chanceler pour se faire croire plus nécessaire à le conduire? Ces obstacles si difficiles à lever, j'eus le bonheur de les vaincre. Un accès libre & toujours ouvert, une humanité aussi éloignée de la dureté que de la foiblesse, me donnerent sur tous les esprits un empire d'autant plus absolu, qu'on le supportoit sans le croire. Je m'aperçus bienrôt qu'en donnant des conseils, je prononçois des ordres, & qu'on les exécutoit aussi fidèlement que si la liberté qu'ils contraignoient, les eût dictés elle-même. Je reconnus dès-lors ce que vous ne devez pas ignorer, ma chere Fille, que rien n'assure mieux, en quelque Nation que ce soit, les droits de la puissance, que le soin de ne la point faire sentir.

Un moyen infailible de gagner les cœurs, c'est de leur marquer encore plus d'estime que d'amitié. Celle-ci peut faire des ingrats, celle-là n'en fit jamais. On peut se méfier de l'amitié; on croit toujours l'estime sincere; lors même qu'elle ne l'est pas. Sévere à votre égard, usez d'indulgence envers tout le monde; louez les vertus, excusez les foibleses, feignez d'ignorer la plupart des défauts, embellissez, pour ainsi dire, tout ce qui vous

environne. Une prévention flatteuse peut faire naître autour de vous plus de vertus qu'une indiscrete sévérité n'eût corrigé de vices.

Etendez cette heureuse & utile prévention jusqu'aux mœurs, aux usages, aux préjugés même des François. De tous les Peuples civilisés, c'est peut-être celui qui souffriroit moins de voir condamner ses loix que ses coutumes. Elles paroissent être en lui, plus qu'en toute autre Nation, ce que la chaleur naturelle est dans tous les corps, un principe de vie, & le premier mobile de ses sentimens, de ses opinions, de sa conduite. Vous devez nécessairement, pour réussir à lui plaire, respecter ses manieres & les adopter. Je ne vous propose pourtant point ici celles de ces François brillants & volages, bons par principe, mais trop souvent vicieux par air, qui n'ont pour vertus que des agréments, & qui sont même regardés comme étrangers dans leur Patrie, jusqu'à ce que l'âge ait achevé de mûrir leur raison. Les mœurs des vrais François sont douces, simples, enjouées, sociables. Chez eux se trouvent plus communément la science des égards, le goût des bien-séances, la délicatesse du sentiment. Leurs ennemis, jaloux de rendre leurs vertus plus agréables, viennent échanger leur politesse contre la leur; & ce qu'on a de la peine à

concevoir, ils ne s'estiment ensuite plus parfaits, qu'autant qu'ils les haïssent avec plus de fureur, & qu'ils les imitent avec plus de complaisance.

Ces sentiments vous choqueront bien davantage désormais qu'ils ne peuvent faire à présent. Vous étiez déjà Françoisé par votre éducation, devenez-je encore plus par votre amour pour cette Nation honnête & polie, & je vous réponds de sa part d'un retour de tendresse le plus sincère & le plus constant. Vous l'éprouverez plus sûrement encore, si, après avoir évité les dangers de la puissance & de l'élévation du Trône, qui trop souvent n'inspirent qu'orgueil & dureté, vous ne donnez point dans un autre excès qui amollit les âmes par la volupté, & les abrutit par la paresse. J'entends parler ici de la prospérité dont vous allez jouir, & qui pourroit vous être d'autant plus funeste, qu'elle vous a été presque inconnue jusqu'à présent.

Ne nous dissimulons point les adversités que nous avons essuyées. Ceux-là seuls doivent craindre de se rappeler leurs disgrâces, qui, ne pouvant les soutenir avec courage, n'ont fait que les augmenter par leur lâcheté. Nos malheurs n'étoient grands qu'aux yeux de la prévention, qui n'en connoît point au-dessus de la perte d'une Couronne; & quelle idée devois-je avoir de celle que je venois de

quitter ? Différente de toutes les autres, elle n'offre presque d'autre avantage que la gloire de la porter ; devois-je avancer la main pour la reprendre ? Quelle qu'elle fût, en la perdant, je me retrouvois moi-même, & je vous retrouvois, ma chere Enfant, non point insensible à mes revers, mais ayant la force de les supporter, & toujours épiant sur mon visage jusqu'aux moindres veſtiges de la douleur pour la calmer.

Nous devons trop à nos malheurs pour les oublier, & nous ne devons nous en prendre qu'à nous-mêmes, si, contre le deſſein de la Providence, ils n'ont point réuſſi à nous convaincre du vuide & du néant des choses d'ici-bas, & par cela même à nous dévoiler le danger des prospérités qui pourroient nous séduire. Et que sont réellement les prospérités même les plus brillantes ? Quel est l'état de ceux qui en sont les plus entêtés ? N'est-ce pas pour la plupart un état de misere & de besoins ? Le seul amour du repos les tient dans une agitation continuelle, & leurs passions étant ſans frein, leurs vues sont aussi ſans bornes. Toujours un nouveau deſir, comme un ſalpêtre enflammé, pétille dans leur ame, & les porte vers un objet dont la perspective les éblouit à ſon tour, mais dont l'approche ou la poſſeſſion ne les déſabuſe point du triſte ſoin d'en rechercher d'autres.

Delà des jours plus vuides que remplis. On se plaint de leur rapidité, parce qu'on n'en jouit point, & presque en même temps de leur lenteur, à cause des dégoûts qui les accompagnent. On se dérobe sa vie sans le vouloir; & comme elle n'est pas dans l'espace du temps, mais dans l'emploi qu'on en doit faire, elle est déjà comme passée bien des années avant le moment où elle doit finir.

Il n'est qu'une sage modération qui puisse vous garantir des pieges d'un état qui n'est qu'une ivresse continuelle pour tant d'autres. Vos desirs, satisfaits au-delà de vos espérances, ne vous en laisseront presque plus à former. Je me flatte du moins que, ne souhaitant rien désormais que par raison, vous ne desirerez rien avec inquiétude.

Je sens avec raison que je puis également me répondre de votre sagesse au milieu des plaisirs qui assiegent le Trône : je les crains moins pour vous, que le goût du plaisir qu'ils laissent après eux, & qui est en effet plus dangereux que les plaisirs mêmes. L'habitude peut faire disparoître ceux-ci; mais le goût dont je parle, quoiqu'il varie sans cesse, ne meurt jamais; son inconstance même fait sa durée. Usez, à la bonne-heure, des plaisirs de votre état; mais souvenez-vous toujours qu'ils ne sont faits que pour vous amuser &

vous distraire , & non pour vous occuper. Ils peuvent flatter vos sens , mais ils ne peuvent remplir votre cœur. Celui qui l'a créé peut seul le satisfaire.

Ce sentiment , que je n'ai jamais cessé de vous inspirer , ne doit jamais s'éteindre en vous. Mais en vous exhortant à craindre , à fuir même les plaisirs , je m'apperçois qu'il en est un dont vous aurez de la peine à vous défendre ; c'est celui que des hommages intéressés , des louanges étudiées , une fine adulation , excitent d'ordinaire dans les Grands. C'est le plaisir qu'ils trouvent à être flattés , & qui les toucheroit moins , si , malgré la prééminence de leur rang , ils ne s'estimoient encore plus par l'opinion d'autrui , qu'ils n'ont coutume de s'estimer par leur sentiment propre.

Aussi , ma Fille , je ne vous vois qu'avec frayeur environnée d'une foule de Courtisans , qui paroissant oisifs , sans l'être , se font une occupation de dégrader par l'orgueil ceux qui les dominent par la puissance. Esprits maniérés & flexibles , ils n'étudient les penchans de leurs Maîtres , que pour les faire servir à leurs intérêts ; ils ne rampent devant eux que pour s'élever ; ils ne les louent que pour les séduire. Combien n'en est-il pas qui cherchent peut-être déjà à vous endormir au sein de l'indolence & de la mollesse , & qui

ne se montrent empressés à vous plaire, que pour réussir un jour à vous gouverner? Voulez-vous pour toujours éviter un écueil où j'aurois le regret de vous voir perdre sans ressource; soyez incessamment en garde contre votre amour-propre. Il n'est que lui capable de donner à la flatterie de l'ascendant sur votre cœur. Aimez la gloire, j'y consens, je vous y exhorte même; mais fuyez la vanité: celle-ci recherche uniquement l'approbation des hommes, celle-là le seul témoignage secret d'une conscience tranquille. Quiconque méprise la gloire, n'est pas loin de mépriser la vertu; mais quiconque a de la vanité peut tout au plus contrefaire la vertu, & ne peut point acquérir de gloire.

Appliquez-vous à connoître les hommes. Au lieu même où vous êtes, & plus qu'en autre lieu du monde, il est encore des Courtisans dont le caractère noble & généreux ne se développe que sous les dehors de la naïveté, de la douceur, de la confiance. Formés sur le modèle des anciennes mœurs, il vivent avec plus de probité que de cérémonie, ils servent leurs Souverains avec zèle, ils ne fondent point sur leurs défauts l'espoir de leur plaire, ils les aiment plus que leur fortune, ils n'en desirent d'autre que celle qui ne coûte aucune vertu.

Votre intérêt est de démêler dans la foule

ces restes précieux de l'innocence des premiers temps, votre devoir de vous les attacher, votre bonheur de mériter leur estime. Elle vous sera d'autant plus glorieuse, qu'elle ne peut être qu'une estime de sentiment & de conviction ; & vous la distinguerez aisément de toute autre , parce qu'elle sera toujours sans faste & sans apprêt. Elle se laissera voir & ne se montrera pas, ou ne se montrera du moins qu'avec cet embarras qui dit si éloquemment ce qu'on s'efforce de taire. Interrogez dans le besoin ces hommes vertueux, & les encouragez à vous répondre ; au lieu de louanges, ils vous donneront des conseils.

Ne leur prodiguez pourtant pas votre confiance, vous ne la devez toute entière qu'au Roi votre époux ; il doit être le seul dépositaire de vos sentiments, de vos desirs, de vos projets, de toutes vos pensées. L'imprudence laisse échapper ses secrets, l'amitié les confie ; l'amour, le véritable amour les livre, & ne s'en aperçoit pas.

Répondez aux espérances du Roi par toutes les attentions possibles ; vous devez ne plus penser que d'après lui & comme lui, ne plus ressentir de joyes & de chagrins que ceux qui l'affectent, ne connoître d'autre ambition que de lui plaire, d'autre plaisir que de lui obéir, d'autre intérêt que de mériter sa

tendresse; vous devez ne plus avoir à vous ni humeur ni penchant; votre ame doit se perdre dans la sienne; & tel est votre bonheur, qu'elle ne peut que s'embellir en se perdant de la sorte : par-là même vous pouvez contribuer au bien de Sa Majesté.

On aime à se voir dans ceux qui nous ressembtent. En se reproduisant en eux, on croit augmenter son être, en étendre la durée, & vivre en quelque sorte deux fois. Votre douceur, votre docilité, ma Fille, peuvent fort aisément prolonger des jours dont dépend une infinité d'autres. Que de vies à conserver dans une seule ! Ne cessez en aucun temps d'éloigner de ce Maître aimable jusqu'aux moindres nuages de chagrin. Quelquefois son excessive grandeur peut s'affaïsser sur elle-même; portez alors le calme & la sérénité dans son ame; mais gardez-vous de vouloir pénétrer tout ce qui peut en troubler la joye & la paix.

N'essayez point à percer les voiles qui couvrent les secrets de l'Etat. L'autorité ne veut point de compagne. Laissez au Roi & à son Conseil à ménager les intérêts qui divisent ou rapprochent les Nations, & à donner à l'Univers, selon les temps & les besoins, ces secousses puissantes qui l'ébranlent. Vos talents, vos desirs, vos efforts ne pourroient suffire à un travail

dont si peu de génies même sont capables.

C'est sur-tout la Religion que vous devez respecter sans l'approfondir. Ignorez les disputes qu'une vaine spéculation, qu'une licencieuse curiosité y élèvent; ne donnez dans aucun des partis qui la défigurent, ou l'anéantissent sans le vouloir. Doit-il y en avoir d'aure pour vous, pour la foule des Chrétiens, pour les plus grands génies même, que votre Catéchisme & votre Foi? Dans le poste éminent où vous êtes, rien n'est plus important que la Religion; non-seulement elle est le seul frein que puissent avoir ceux qui ne craignent pas les Loix dont ils sont les arbitres, mais elle est seule capable d'adoucir les chagrins qui révoltent l'orgueil des grandeurs humaines, & de les convertir même en plaisirs, ainsi qu'un grand feu convertit en lumière tout ce qu'on y jette. Soyez toujours telle que vous avez été dès vos plus jeunes ans. Attachez-vous à l'essence de la Religion; elle doit être jointe à la piété, sans quoi elle ne seroit qu'un fantôme: la piété doit être jointe à la morale, sans quoi elle ne seroit que superstition; & la morale ne doit point être séparée du culte, sans quoi elle ne différeroit point de cette philosophie de nos jours, qui ne connoît la raison que pour la louer & la combattre, l'humanité que pour l'exalter & l'avilir, les vertus, les devoirs

que pour s'en affranchir, ou pour se justifier du mépris qu'elle en fait par l'inutilité qu'elle y suppose. Ayez de la piété; mais gardez-vous autant d'en avoir trop, que de n'en avoir qu'à demi.

Je rends des graces infinies à Dieu de ce que je ne vois rien à régler, dirai-je à corriger en vous, que vos vertus. Vous pourriez aisément les porter à cet excès qu'on ne condamne d'ordinaire qu'en l'admirant; suivez votre force, mais sachez l'arrêter. L'excès dans les vices sert à les rendre plus insupportables; dans les vertus, il ne sert qu'à les rendre plus difficiles à imiter.

J'aurois pu sans doute encore me dispenser de vous donner cet avis; mais j'ai moins prétendu vous proposer ici des conseils à suivre, que des maximes à méditer. Il ne me reste qu'à vous exhorter à vous souvenir toujours de moi, de votre mère & de la mienne. Heureux témoins de votre élévation & de votre gloire, nous n'en sommes pas moins sensibles à votre éloignement; nous ne cessons de verser des larmes; nous vous pardons, ma chere Enfant, vous qui étiez notre consolation, notre amour, nos seules délices. Je vous cherche sans cesse à mes côtés; je sens qu'il me manque une partie de moi-même; ma vie me semble s'échapper avec mes pleurs; votre seul bonheur me con-

18 *ŒUVRES DU PHILOSOPHE, &c.*

soit : le Ciel vient d'accomplir en vous tous
nos desirs ; nous le supplions d'exaucer les
vœux que nous ne cesserons de lui faire tous
les jours de notre vie, pour qu'il vous com-
ble d'autant de bénédictions & de graces qu'il
vient de répandre sur vous de biens & de fé-
licités.



LETTRE
DU ROI
DE POLOGNE,
STANISLAS I.

AVIS

DE L'ÉDITEUR.

L'Ouvrage, que l'on donne ici au Public, n'a sans doute besoin d'aucune Préface pour en faire sentir tout le prix.

C'est le récit ingénu qu'un Prince fait à la Reine sa fille, de la manière dont il s'est dérobé à la poursuite de ses ennemis. *Affligé dans une Ville qui n'avoit plus de ressources, & à qui il ne restoit même pas l'espérance qui les fait trouver quelquefois, il se voyoit forcé à une évasion dont l'idée seule étoit capable de décourager le cœur le plus intrépide.*

Il n'ignoroit pas qu'on venoit de mettre sa tête à prix : il lui falloit tromper la vigilance de deux Armées qui l'environnoient ; & , dans une route qu'il ne connoissoit point, échapper à l'avidité de l'attention d'une infinité d'ames viles & intéressées, qu'une récompense promise, qu'une haine de parti, que la crainte même d'une punition injuste pouvoient engager à une infame trahison.

Tout rendoit presque impossible l'évasion projetée. C'étoit un prodige de courage

de s'y résoudre ; c'en fut un bien plus grand de l'exécuter.

N'ayant pour lui que son nom, & n'osant même s'en servir, Stanislas se vit long-temps réduit à ne prendre conseil que de l'occasion, & à n'attendre son repos, sa liberté, sa vie même, que d'un assemblage de conjonctures qui ne dépendoient ni de sa prudence ni de sa fermeté. Chaque pas lui offroit un danger, & le moindre danger une perte presque insaisissable ; car telle étoit son entreprise, qu'elle ne pouvoit manquer un moment sans manquer pour toujours.

On sait à présent quel en fut le succès : l'on voit avec plaisir que les disgrâces, à qui seules il appartient de mettre un caractère dans tout son jour, & qui souvent ne dévoilent que trop de foiblesse, ne servirent qu'à faire éclater dans ce Monarque la constante vigueur d'une âme maîtresse d'elle-même ; il s'y montra plus grand en effet qu'il ne l'avoit peut-être jamais été dans les plus beaux jours de sa gloire.

Né, comme le reste des hommes, tributaire de la mauvaise fortune, déjà depuis bien des années, ce Prince n'a plus de dettes à lui payer. Puisse-t-il régner long-temps encore & dans le plus parfait

repos sur des Peuples qu'il ne cesse de rendre heureux ! Puisse-t-il donner, jusqu'à la fin de ce siècle, le rare spectacle de cette simplicité majestueuse, de cette joie de raison, de cette aimable sérénité, de ces graces naïves, qui semblent suspendre en lui les droits attachés au Trône, & qui les assurent d'autant plus qu'elles les font moins sentir. Le propre de ceux-là est d'inspirer du respect, trop souvent de la crainte : celles-ci font naître l'amour, & l'amour dissipe la crainte & augmente même le respect.

Ce fut ce qu'éprouverent les Habitants de Dantzic, du moment que Stanislas se fut choisi parmi eux un asyle. Je ne m'aviserois pas de rappeler ici leur tendre dévouement aux intérêts de ce Prince, si, pour mettre plus au fait de la relation qu'on va lire, je ne croyois nécessaire de donner une légère idée du siège qu'ils eurent à soutenir, de faire voir les motifs qui le firent entreprendre, & la manière dont il fut conduit. C'est principalement ce que demande cette Préface : mais ce récit, je vais le faire le plus succinctement qu'il me sera possible.

Stanislas, ayant été élu, pour la seconde fois, Roi de Pologne, le 12 Septembre 1733, se vit obligé, par l'approche

des Russes, supérieurs aux forces de la République, de se retirer peu de jours après à Dantzic. C'étoit la seule Ville de ses Etats capable de résister à ces Troupes, qui n'étoient entrées dans le Royaume que pour y faire élire un autre Roi.

Déjà long-temps avant que Stanislas se fût rendu à Varsovie, où l'appelloient les vœux de la Nation, un Corps de quarante-deux mille Russes étoit assemblé dans la Curlande; un autre Corps de douze mille hommes de Troupes réglées & de quinze cents Cosaques s'étoit rendu vers Smolensko, & une Escadre de plusieurs Vaisseaux de guerre & de quelques Frégates étoit sortie des Ports de Croonslot & de Croonstadt.

C'en étoit plus qu'il ne falloit contre un Pays ouvert de toutes parts, & contre une Nation assaillie sous un Gouvernement sans regle : accoutumée à vivre dans une espece de léthargie, qui cause sa foiblesse, & la lui fait ignorer, elle n'en sort presque jamais que par des convulsions qui lui font croire de la force, & qui achevent de l'épuiser.

Les Cosaques n'eurent pas plutôt paru sous les murs de Dantzic, que cette Ville, qui ne tient à la Pologne que par l'espérance d'une protection qu'elle n'éprouva

jamais, & qu'elle fait bien de n'attendre que d'elle-même, donna ordre à tous ses Habitants de se pourvoir d'armes, de munitions & de vivres, & permit au Marquis de Monti, Ambassadeur de France, de lever un Régiment de Dragons, qui seroit à la solde du Roi de Pologne, mais qui prêteroit serment au Magistrat. Ce Régiment, à peine exercé, fit des prodiges de valeur durant le siege, qui commença le 20 Février de l'année suivante, sous les ordres du Général Lasçi.

N'ayant pas assez de Troupes pour investir la Place de toutes parts, & ne pouvant l'attaquer du côté des prairies déjà inondées à dessein, Lasçi se posta depuis la Vistule jusqu'à la Mer, du côté de Langsurbr. Cette situation, quoique assez avantageuse, n'aida pas beaucoup au succès de ses opérations. Sans doute il ne lui étoit permis d'être habile ou hardi qu'à demi. Tous ses exploits se réduisirent à couper jusqu'aux moindres ruisseaux qui se rendoient dans la Ville, & à la priver des divers usages qu'elle en faisoit pour les besoins de la vie les plus indispensables.

Le Comte de Munik, Général en Chef de l'Armée Russe, se réservoit la gloire de la réduire. Celui-ci étoit d'un

caractere bouillant & altier, à qui l'emportement tenoit lieu de courage. Il s'étoit fait en Moscovie une réputation qu'il paroïssoit avoir manquée dans des Pays plus éclairés; il auroit bien fait de ne la pas risquer aux yeux d'une Nation qu'il avoit servie autrefois, & qui, étonnée de son élévation, doutoit encore de son mérite.

Il résolut d'abord d'attaquer le Village d'Obra, situé tout près de la Ville. Il y employa cinq mille hommes, qui furent repoussés par huit cents hommes seulement; & il en perdit quinze cents, sans compter les blessés, dont les Assiégés ne purent savoir le nombre. Une autre expédition sur le Knipaof ne lui fut pas plus heureuse; par-tout il monroit plus de présomption que de savoir, plus de saillies que de vues; & ce n'étoit que des mauvais succès de ses entreprises, qu'il apprenoit les moyens qu'il auroit dû employer pour les faire réussir.

Ce Général ne s'étoit encore emparé que du Hault, un des ouvrages extérieurs de la Place, & l'unique passage aux convois qu'elle pouvoit espérer du côté des terres, lorsqu'il apprit que l'Armée de Saxe venoit le renforcer. Jaloux de l'honneur du commandement qu'il craignoit d'être contraint de céder, peut-

être plus jaloux de la gloire de ses talents qu'il vouloit faire croire au-dessus de tous les autres, il résolut, le 9 Mai, de donner un assaut au Hagelsberg, dont la prise, à son avis, n'auroit plus laissé aux Habitants ni le moyen de se défendre, ni même le loisir de capituler. Le Corps qu'il destina à cette attaque étoit de plus de six mille hommes. Ils ne se mirent en marche qu'à dix heures du soir, & leurs premiers efforts jetterent l'alarme dans toute la Ville. Elle commença seulement alors à craindre des hommes, devenus, par une exacte discipline, aussi hardis que s'ils ne pouvoient manquer d'être heureux. Le carnage fut horrible; il ne cessa qu'à la pointe du jour; mais on vit dans cette action ce que peut sur une audace ordinaire une valeur d'intérêt & de sentiment. Tout ce que les Assiégés crurent nécessaire à leur défense, leur parut possible & le devint. Ils n'eurent que quarante ou cinquante hommes de tués, & environ quatre-vingt blessés, tandis que les Russes, de leur propre aveu, perdirent quatre mille quarante-huit hommes; & ne pouvant loger dans leur Camp tous leurs blessés, furent obligés de les transporter en divers lieux du voisinage, tels qu'Elbing, Marienburg & Dirschau.

Honteux de ce revers, & résolu de s'en venger, Munik fit redoubler le feu de son artillerie, & sur-tout le bombardement, qui duroit déjà depuis le 30 Avril; mais les chûtes des Temples & des maisons, le danger d'être écrasé sous leurs ruines, la famine qui commençoit à se faire sentir, le triste spectacle des morts & blessés, les terreurs des femmes, les cris des enfants, la crainte en un mot d'autres malheurs plus terribles, rien ne put ébranler la fermeté des Dantzicois. Tout accoutumés qu'ils étoient à une vie aisée & paisible, ils aimoient autant périr que de trahir la confiance d'un Prince qu'ils aimoient tous à l'envi, & tous également.

On ne rappelle ici qu'à regret l'arrivée de quinze cents François, qui, sous le commandement du Brigadier la Motte, débarquerent le 13 Mai à l'embouchure de la Vistule, & disparurent presque aussi-tôt. Ramenés le 27 par le Comte de Plelo, Envoyé de France à la Cour de Copenhague, ils combattirent les Russes, qui ne durent qu'à la force de leurs retranchements la gloire que ceux-ci ne purent acquérir malgré la fermeté de leur courage. Trop inférieurs en nombre, par un esprit de ménage qu'on attribuoit alors au Ministère François, ils

firent voir, à leurs dépens, que s'il est pour le commun des hommes une économie louable, il n'en est point pour les grands Etats qui ne leur soit funeste, & toujours suivie d'inutiles regrets. D'ailleurs leur Commandant, par je ne sais quelle raison, avoit négligé de faire dans le temps ce que l'ennemi n'avoit pu donner qu'une seule fois le temps de faire. L'occasion de vaincre étoit passée. Quelques jours plutôt la Motte auroit pu, sans beaucoup d'expérience & d'efforts, remporter un avantage qui échappa au zèle & à l'habileté de Plelo, & que ce François trop valeureux, ne put acheter par la perte de sa vie.

Un si fâcheux événement ne laissa presque plus d'espérance aux Habitants de Dantzic. Ils s'apperçurent qu'ils n'évitoient leur ruine qu'en perpétuant leurs malheurs. Déjà la Flotte Moscovite, composée de vingt-sept Vaisseaux de rang, leur ôtoit toute ressource du côté de la Mer; & le Duc de Weissenfelds s'étoit joint au Comte de Munik avec dix mille hommes des Troupes de Saxe.

Plus habile & conséquemment plus sûr dans ses projets, le Duc s'attacha d'abord à s'emparer du Fort de Wechselmunde. De tous les ouvrages avancés de la Place, c'étoit celui qui la défendoit le

mieux, & qui étoit aussi le plus en état de se défendre lui-même. On y avoit fait passer des vivres & des munitions pour plusieurs années; mais il y manquoit une chose plus nécessaire encore, du courage & de la fidélité. Par une trahison dont le détail seroit inutile, cette Forteresse, à peine menacée, prit le parti de capituler.

Il ne restoit plus à la Ville qu'à se ménager une composition honnête. Stanislas l'y exhorta lui-même, & se prépara dès lors à la périlleuse évasion dont il va nous raconter jusqu'aux moindres circonstances.

Avant que de partir de Dantzic, Sa Majesté écrivoit précipitamment les deux Lettres que je vais rapporter ici mot pour mot.

*A MON CHER PRIMAT ET AUX
SEIGNEURS POLONOIS.*

„ La douleur que j'ai de me séparer de
 „ vous, mes chers & véritables Amis, parle
 „ assez pour vous faire comprendre tout ce
 „ que je ressens dans ce cruel moment. La
 „ résolution forcée que je prends n'est fon-
 „ dée que sur l'inutilité de mon sacrifice,
 „ ainsi que vous l'avez jugé vous-mêmes. Je
 „ vous embrasse tous bien tendrement, en
 „ commençant par Mr. le Primat; & je vous

„ conjure par vous-mêmes, & , par consé-
 „ quent , par ce que j'ai de plus cher , de
 „ vous unir plus que jamais pour soutenir ,
 „ autant qu'il se peut , les intérêts de la chere
 „ Patrie , qui n'a d'autre appui qu'en vous
 „ seuls. Les larmes qui effacent mon écriture,
 „ m'obligent de finir. Puissiez-vous du
 „ moins lire au fond de mon cœur les senti-
 „ ments que votre amour pour moi y a fait
 „ naître , & qu'il y a gravés pour jamais !
 „ Je suis de cœur & d'ame ,

STANISLAS , Roi.

*AVIS A MA BONNE VILLE DE
 DANTZIC.*

„ Je pars au moment que je ne puis plus
 „ rester avec vous , & jouir plus long-temps
 „ des témoignages d'un amour & d'une fidé-
 „ lité sans exemple. J'emporte , avec le re-
 „ gret de vos souffrances , la reconnoissance
 „ que je vous dois , & dont je m'acquitterai
 „ en tout temps par tous les moyens qui pour-
 „ ront vous en convaincre. Je vous souhaite
 „ tout le bonheur que vous méritez , il sou-
 „ lagera le chagrin que j'ai de m'arracher de
 „ vos bras.

„ Je suis & serai toujours , & par-tout ,
 „ votre très-affectionné Roi ,

STANISLAS , Roi.

Je finirois ici cette Préface, que je croyois d'abord inutile, si je n'avois à justifier le motif qui m'a fait publier cette Lettre sans l'aveu du Prince à qui nous la devons. Cet article ne me retiendra pas long-temps. Je dirai seulement qu'en la mettant au jour, je ne fais que rendre plus aisé à lire & à conserver un ouvrage que bien des personnes possèdent en manuscrit, & que l'on se transmet de main en main depuis bien des années. A proprement parler, je ne donne au Public rien de nouveau : il est en possession de ce monument précieux : le laisser périr, seroit une injustice ; l'étendre, le multiplier, le rendre immortel, c'est consigner à la postérité un exemple de force, de patience & de résignation qui fait honneur à notre siècle, & rend plus respectable l'humanité trop souvent avilie par la faiblesse de courage & par la bassesse des sentiments.



LETTRE

DU ROI DE POLOGNE.

JE sens, MADAME, que ce n'est pas assez pour vous d'avoir appris ma sortie de Dantzic : un reste d'alarmes vous fait souhaiter de savoir jusqu'aux moindres circonstances de cet événement. Je vais vous satisfaire & remplir en même-temps deux devoirs qu'une juste reconnoissance m'inspire, celui de vous dédommager en quelque sorte de vos peines passées, & celui de rendre à la divine Providence l'honneur que je lui dois. C'est elle en effet qui m'a soutenu au défaut de tout secours.

Vous la verrez dans ce récit me conduire, pour ainsi dire, par la main, veiller sur tous mes pas, régler les sentiments de ceux que l'intérêt avoit fait résoudre à me servir de guides, & qu'un plus grand intérêt, toujours présent à leurs yeux, pouvoit engager à me trahir; vous la verrez tout applanir devant moi, jusqu'à me rendre comme invisible à ceux mêmes qui étoient envoyés pour me reconnoître; en un mot, vous la remarquerez, cette Providence, jusques dans les moindres

dres détails que je vais vous faire, & vous m'aidez à la bénir comme l'unique source de mon bonheur & de votre joye.

Je ne doute point que bien des gens ne m'aient blâmé, & vous peut-être avec eux, d'avoir attendu si tard à sortir de Dantzic; mais quand la conscience, l'honneur, la Patrie réclament leurs droits, doit-on songer à se précautionner contre les dangers personnels? Pour moi, je pensois alors, & je pense encore, qu'il est du devoir de l'honnête-homme de s'oublier en ces moments. D'ailleurs, comme j'attendois de jour à autre de puissants secours, cette espérance me retenoit; & qu'aurois-je fait par une retraite précipitée, qu'ouvrir à l'ennemi les portes d'une Ville qui ne soutenoit le siege que par l'extrême affection qu'elle avoit pour moi? Ainsi, tout sentiment de courage & de fermeté à part, il falloit tenir bon jusqu'à l'arrivée du secours; & à son défaut, ne pas craindre de périr avec tant de braves Citoyens qui s'immoloient pour ma gloire, & avec cette foule de Polonois qui étoient venus partager mon sort, & qui aimoient autant périr que de manquer à la fidélité qu'ils m'avoient jurée.

Je persistai dans cette résolution jusqu'à l'indigne reddition du Fort de Wechsfelmuende. Sa lâche capitulation obligea la Ville de songer, avec mon agrément, à faire la sienne. Je

fus le premier à l'y porter, & à ce sujet, il arriva une chose assez extraordinaire.

J'avois nommé le Prince Czartorinski, Palatin de Russie, & le Comte Poniatowski, Palatin de Mazovie, pour assister de ma part à toutes les délibérations du Magistrat. Le lendemain de la reddition, dont je viens de parler, je les chargeai l'un & l'autre de représenter à cette Assemblée les raisons que je croyois devoir engager à ne point différer de se rendre; je leur ordonnai même expressément de dire à ces Messieurs que les tenant quittes, eux & tous les habitants, des serments qu'ils m'avoient faits, je consentois de bon cœur qu'ils ne s'occupassent que de leur sûreté; & qu'au reste, pénétré des marques qu'ils m'avoient données de leur zele, j'en emporterois avec moi le plus tendre souvenir.

Ce fut le Comte Poniatowski qui porta la parole. Il parloit avec affection, & de ce ton de persuasion qui lui est propre, lorsqu'un (a) des Centumvirs (c'est ainsi qu'ils appellent certains Députés du Corps de la Bourgeoisie) se levant de sa place, s'approche du Palatin, & lui dit : Eh ! Monsieur, parlez-vous sincèrement ? sont-ce là les vrais sentiments du Roi notre Maître ? Oui, lui répondit Poniatowski, c'est de sa propre bouche que je tiens

(a) Le Sieur Hünntüber.

tout ce que j'ai l'honneur d'avancer ici. Mais quoi ! ajouta le Centumvir, est-ce le Roi lui-même qui nous exhorte à subir la loi du vainqueur ? Le Palatin repliquant encore que cela étoit ainsi : ô Dieu ! s'écria de nouveau cet homme, notre Roi nous quitte donc ! & que va-t-il devenir lui-même ? Dans ce même instant il chancelle, il bégaye, il cesse de parler, & tombe mort sur les genoux de Poniatowski.

Je fus d'autant plus touché de ce funeste accident, que mon cœur étoit ouvert à la douleur. C'est particulièrement dans un temps d'affliction, qu'on sent plus vivement les malheurs des autres.

J'ai déjà dit que la Ville s'étoit déterminée à capituler. Voyant alors qu'elle alloit changer de Maître, & que je n'avois plus lieu de me sacrifier pour elle, je pris le parti d'en sortir. J'y étois fortement sollicité par les Seigneurs de mon parti, qui mettoient encore en moi toute l'espérance de leur salut & de celui de la République. Mes ennemis m'y forcèrent eux-mêmes ; ils demandoient, pour premier article, que je fusse remis en leurs mains. Ce n'étoit peut-être pas le moindre des malheurs que je devois en attendre ; mais c'en étoit assez pour mettre le comble à ceux de ma Patrie, à qui il ne restoit plus de ressource qu'en ma liberté.

C'est

C'est en cette occasion que je reconnus mieux que jamais le zèle de ceux qui me sont attachés. Chacun formoit des projets pour assurer ma retraite; une Dame Polonoise, (*) sachant l'Allemand, & se fiant à un homme qu'elle connoissoit, & qui connoissoit lui-même parfaitement le Pays, vouloit partager les risques de mon voyage, se travestir en Paysanne, & me faire passer pour son mari.

On me proposa un autre expédient; c'étoit de me mettre à la tête de cent hommes déterminés, & de percer avec eux au travers des ennemis. Ma peine n'étoit point de trouver des gens propres à une pareille expédition; il s'en présentoit assez qui tenoient à gloire d'y être employés : mais ce projet, qui flattoit assez mes idées, ne me parut pas aisé dans l'exécution, tant à cause de l'inondation des eaux, qui s'étendoit d'un côté jusqu'à trois lieues de pays, qu'à cause des lignes de circonvallation qui bouchoient tous les autres passages, & qu'il eût été impossible de franchir à cheval. Il faut du moins une route au courage, & le hazard même n'en offroit point.

Je m'en tins au moyen que me fournit le Marquis de Monti, Ambassadeur de France.

(*) Madame la Comtesse Czaspka, Palatine de Poméranie.

Ce moyen me parut le plus praticable. Je(*) me rendis chez lui le Dimanche 27 Juin, sous prétexte d'y passer une nuit tranquille, en m'écartant des bombes qui recommen-

(*) Mr. Tercier, ancien premier Commis des Affaires étrangères, alors Secrétaire de Mr. le Marquis de Monti, & témoin & acteur de tout ce qui se passa à la sortie du Roi, m'en a donné le détail dans une de ses Lettres, du 10 Février 1758. "J'aurois souhaité, dit-il, que le Roi, dans sa Relation, eût dit la manière dont il vint chez Mr. l'Ambassadeur se disposer à son départ, & comment on rusa pour l'enlever à sa garde ordinaire, sans que personne s'en doutât. J'avois été le matin du Dimanche chez le Roi, qui avoit pris la résolution de partir. Il étoit convenu entre lui & l'Ambassadeur que l'après-midi Sa Majesté feroit prier Mr. de Monti de passer chez lui pour conférer sur les propositions que le Maréchal Munik avoit faites la veille aux Députés, & que le Marquis, feignant d'être tombé & de s'être écorché la jambe, renverroient dire au Roi qu'il étoit bien fâché de ne pouvoir se rendre à ses ordres, & que, ne pouvant marcher, il supplioit Sa Majesté de me dire ce qui s'étoit passé, sur quoi je reporterois son avis, ou de charger quelqu'un des Seigneurs Polonois de le venir prendre chez lui. Tout ceci se passoit vers les quatre heures à huit heures du soir. Lorsque nous soupions, on avertit que le Roi venoit par le jardin de notre maison : je courus au-devant de Sa Majesté; Elle me dit que Mr. l'Ambassadeur pouvoit achever de souper, & qu'Elle se promeneroit en attendant. Le souper ne fut pas long,

coient à tomber dans mon quartier; & à dix heures du soir, déguisé en Payfan, je sortis de son Hôtel & de la Ville.

Le Marquis de Monti, que j'ai eu le temps

„ comme vous croyez bien; je retournai vers le
 „ Roi, qui vint & s'enferma avec Mr. le Mar-
 „ quis, Mr. le Comte Ossolinski, alors Grand-
 „ Trésorier de la Couronne, & moi. Le temps
 „ pressoit, Mr. l'Ambassadeur faisoit signe au
 „ Roi de renvoyer Mr. le Grand-Trésorier, qui
 „ se retira enfin, sur ce que le Roi lui dit qu'il
 „ alloit passer la nuit chez l'Ambassadeur. Sa
 „ Majesté donna ordre en même temps qu'on
 „ lui apportât ce qui lui étoit nécessaire. Tout
 „ ceci étoit concerté pour tromper le Public. Si le
 „ Roi étoit sorti de chez lui dans le dessein an-
 „ noncé d'aller coucher ailleurs, sa garde l'auroit
 „ suivi, & tout auroit manqué. Il ne resta donc
 „ que le Roi, Mr. l'Ambassadeur, & moi. Alors
 „ Sa Majesté écrivit les deux Lettres au Primat
 „ & à la Ville de Dantzic; ensuite de quoi,
 „ l'ayant déshabillé, je lui aidai à prendre les
 „ habits de Payfan, déjà préparés pour cette af-
 „ freuse scene. Il portoit à son bras le portrait
 „ de la Reine, que Mr. l'Ambassadeur le supplia
 „ de laisser. Il ne le voulut pas; il emporta mê-
 „ me avec lui, sans rien écouter, le Livre du pe-
 „ tit Office du Saint-Esprit. Quand il eut quitté
 „ l'Ambassadeur, je le conduisis par notre jar-
 „ din jusques dans celui où étoit la tente du Gé-
 „ néral Steinflicht: ces jardins étoient contigus.
 „ Le matin, ce Général étoit venu dire à Mr. de
 „ Monti, qu'ayant à toute heure à faire avec lui,
 „ il étoit incommode de faire un détour par la
 „ rue; qu'il seroit bien plus aisé de communi-

de connoître, est un des hommes le plus capable de remplir avec gloire le ministère dont la France l'a chargé. Fertile en expédients & en ressources, il est presque toujours sûr dans le choix de ses moyens. Jamais la présomption ne le porte à la négligence dans ce qui lui paroît aisé, ni la défiance n'abat son courage dans ce qui est difficile. Génie supérieur & simple tout à la fois, il fait, sans user d'artifice, joindre à la candeur qui attire la confiance, toute l'adresse nécessaire à un homme d'Etat.

Une des choses cependant qui l'embarrassa le plus, ce fut une des moindres parties de mon nouvel ajustement. Le dessein de ma

„ quer, en faisant ôter seulement deux planches
 „ de celles qui séparoient les deux jardins; qu'il
 „ le prioit d'y consentir: ce qui fut fait unique-
 „ ment pour que le Roi pût passer à la tente du
 „ Général sans être vu; ce qu'il n'auroit pu évi-
 „ ter, s'il lui eût fallu passer par la rue, où il au-
 „ roit été reconnu par les domestiques qui étoient
 „ toute la nuit, ou au moins une grande partie
 „ de la nuit, devant la porte. Je donnai la main
 „ au Roi; &, en entrant dans la tente, il me fit
 „ l'honneur de m'embrasser, & de me dire: adieu,
 „ mon cher, priez pour moi. Ces paroles dites
 „ par un si grand Prince, dans une situation si
 „ triste, si dangereuse & si peu méritée, me sont
 „ aussi présentes qu'au moment même: peut-on
 „ oublier des événements de cette nature? &c.

Note de l'Editeur.

retraite, si bien concerté dans tout le reste, faillit à manquer par cela seul; & nous apprîmes (ce qui n'arrive néanmoins que trop souvent) qu'une bagatelle est quelquefois capable de faire échouer les plus grands projets.

Un habit usé, & tel qu'il convenoit au rôle que j'étois forcé de jouer, une chemise de grosse toile, un bonnet des plus simples, un bâton d'une épine rude & mal polie, enfilé d'un cordon de cuir, étoient déjà prêts; l'on n'attendoit que des bottes dont je pusse me servir pour me faire mieux ressembler aux Payfans de ces cantons, qui sont dans l'usage d'en porter en tout temps. L'Ambassadeur, qui n'osoit en employer des neuves, qu'il auroit trouvées aisément, s'occupoit depuis deux jours à mesurer de l'œil toutes les jambes des Officiers de la Garnison, qui venoient me faire la cour, & à qui je permettois, durant le siege, de paroître ainsi devant moi. Celles d'un Officier François lui parurent à-peu-près aussi grosses & aussi honnêtement usées qu'il les souhaitoit; mais il n'osoit se résoudre à les demander. Qu'auroit-on pensé de cette envie? Et dans la situation où j'étois, n'auroit-elle pas aidé à découvrir mon dessein? Le Ministre prit le parti de faire corrompre, par un de ses gens, le valet de cet Officier, qui vola les bottes, & les vendir.

Une heure avant mon départ, elles furent

apportées; ce vol important, qui avoit mérité la négociation d'un Ambassadeur, n'avoit pu s'exécuter plutôt; mais, prêt à sortir, je ne pus point les mettre. Il fallut, sur nouveaux fraix, songer à en avoir d'autres. Le temps pressoit; il étoit neuf heures & demie, je ne pouvois différer de me mettre en route; une sage précaution ne me permettoit de marcher qu'à la faveur de la nuit, & le jour alloit paroître dès les deux heures du matin. (*)

(*) La fin du crépuscule à Dantzic, dans les derniers jours de Juin, est à dix heures un quart, temps où la nuit, quoique assez claire commence; & par conséquent l'aurore, dans la même proportion, paroît à deux heures & demie du matin. Le Roi devoit donc profiter de ce temps pour sortir de la Ville, & gagner un lieu où il pût être en sûreté: ainsi il n'avoit que quatre heures de marche. Il sortit par les remparts du côté du Langarten. La Vistule passant à droite de la Ville, il y a un grand espace que les écluses inondent; c'est cet espace que le Roi devoit traverser, comme il le fit, dans un petit bateau, pour aller gagner la Vistule, & la mettre entre lui & les ennemis. Ce trajet, fait pendant l'obscurité, demandoit au moins trois heures de temps; c'étoit le calcul de Mr. le Marquis de Monti; il pensoit que le Roi pouvoit arriver à la Vistule à une heure ou une heure & demie, & se trouver de l'autre côté au moment où l'aurore devoit paroître; que de là il pourroit aller le long de la Vistule, & la repasser au-dessous de l'endroit où elle se sépare en deux bras, pour venir gagner la Po-

L'embarras de l'Ambassadeur étoit extrême, lorsque, dans le secret & le silence qu'on observoit chez lui, dans le temps qu'il craignoit que les moindres ordres qu'il pourroit donner ne fussent estimés avoir quelque rapport à sa sortie, il se trouva sous sa main, & je ne fais comment, des bottes d'un de ses domestiques, qu'on eût dit faites exprès pour moi. Cette heureuse aventure le rassura, & je lui reprochai en badinant d'avoir si longtemps médité une espece de crime, pour amener de bien loin ce qu'il pouvoit trouver tout naturellement auprès de lui.

Tout étant prêt de la sorte, je sortis de la maison de l'Ambassadeur par un degré dérobé. Je n'eus pas plutôt descendu quelques marches, que l'idée me venant de le rassurer sur les craintes qu'il avoit à mon sujet, & d'essuyer les larmes que je lui avois vu répandre, je remontai & frappai à la porte qu'il avoit refermée sans bruit. Il étoit alors prosterné à terre; &, par des prières ferventes, il demandoit au Seigneur qu'il voulût bien être mon guide dans un voyage aussi dange-

méranie, & se rendre à Stralsund. Les ennemis n'ayant pas assez de troupes pour s'étendre beaucoup en remontant la rivière, le Roi devoit être en sûreté aussi-tôt qu'il l'auroit passée. L'événement ne répondit point à ce projet, comme on le verra dans la suite. *Note de l'Editeur.*

reux que celui que j'allois entreprendre. Sourd à mes premiers coups, il se leve enfin, & m'ouvrant la porte : Qu'est-ce donc, Sire, me dit-il ? malgré tous mes soins, aurois-je oublié quelque chose dont Votre Majesté eût encore besoin ? Oui, Monsieur, repris-je d'un air aussi sérieux qu'il me fut possible : une chose très-importante & très-nécessaire. Vous n'avez pas songé qu'il me falloit mon cordon bleu ; est-il de la bienfiance que je néglige de le mettre dans une occasion comme celle-ci ? Reprenant aussi-tôt mon enjouement ordinaire, & un ton plein d'amitié : Je viens, lui dis-je, vous embrasser de nouveau, & vous prier de vous résigner, autant que je le fais, à la Providence, à laquelle je me remets entièrement de mon sort.

Je redescendis aussi-tôt, & trouvai à quelques pas de la maison le Général Steinlicht qui m'attendoit déguisé aussi en Payfan. J'allai avec lui joindre le Major de la Place, Suédois de naissance, qui s'étoit engagé à favoriser ma retraite, & qui devoit se trouver à certain endroit du rempart. Il y avoit au bas deux nacelles qui nous servirent à traverser le fossé. Elles étoient gardées par les trois hommes destinés à me conduire dans les Etats de Prusse, qui, de tous les lieux du voisinage où je pouvois être à l'abri des insultes de mes ennemis, étoient les plus proches & les plus sûrs.

Le Major sortant du bateau alla quelques pas avant nous pour nous faire passer un poste occupé par quelques soldats & un Bas-Officier de la Garnison. A peine je l'eus perdu de vue, que je l'entendis parler avec la vivacité & le ton d'un homme en colere. Je courus à ce bruit, & , à portée de distinguer les objets, je vis le Bas-Officier le coucher en joue, & le menacer de tirer sur lui, s'il ne retournoit sur ses pas. Deux fois le Major, qui avoit prévu la difficulté du passage, porta la main à un pistolet de poche dont il s'étoit muni à tout événement; il étoit résolu de se défaire de cet homme qu'il ne pouvoit persuader par ses discours. Mais réfléchissant, en homme sage, qu'il n'avanceroit rien par sa mort, & que les soldats, également exacts à la consigne qui étoit donnée par le Commandant, ne manqueroient point de venger le sort de leur Officier, il garda quelque temps le silence, & prit enfin le parti de révéler le dessein qui m'amenoit en ce lieu.

A ces mots, le Sergent demande à me voir & à me parler. Je m'avançois durant ce temps : il m'examine de près; & me reconnoissant, quoiqu'à la brune, il me fait une profonde révérence & ordonne à ses gens de me laisser passer.

Cette premiere aventure me fit mal augurer du reste de mon voyage; je ne pouvois

croire que mon secret pût long-temps séjourner dans les mains où on l'avoit confié. Je me trompois toutefois ; mais la Providence, qui dispoſoit à ſon gré de ceux qui devoient contribuer à l'exécution de mon projet, me laiſſoit en proye à mes craintes, pour me faire mieux connoître dans la ſuite la force & l'importance de ſes ſecours.

Je renvoyai le Major. Remonté dans la nacelle avec mes gens, nous voguâmes à travers la campagne inondée, dans l'eſpoir de gagner inceſſamment la Viſtule, & de nous trouver dès la pointe du jour à l'autre bord de ce fleuve, & au-delà des poſtes des ennemis.

Mais quel fut mon étonnement, lorsqu'à près un quart de lieue de chemin, mes conducteurs me menerent au pied d'une méchante cabane ſituée au milieu de ces marais ! Sous prétexte qu'il étoit trop tard pour le paſſage de la rivière, ils m'annoncerent qu'il falloit s'arrêter en cet endroit, & y paſſer le reſte de la nuit & tout le jour ſuivant. J'eus beau leur repréſenter les riſques d'un abri qui étoit à la vue de mes ennemis, & la perte que nous allions faire d'un temps ſi précieux à ma ſûreté : leur conſeil étoit pris. Peut-être, pour ne pas manquer de réuſſir au rôle d'égalité qu'ils devoient jouer en public, afin de mieux cacher mon rang & ma Perſonne,

c'étoit alors leur dessein de le répéter tête à tête avec moi. Si cela est, il faut avouer qu'ils s'en tirèrent assez bien, & qu'ils n'abusèrent pas mal de la permission qu'ils avoient d'en user à mon égard comme avec un de leurs semblables.

Cependant, quel parti avois-je à prendre avec des gens de cette espece, & que la moindre contradiction pouvoit irriter? Mon sort étoit entre leurs mains; je l'y abandonnai. Descendant de ma nacelle, j'entrai dans cette maison d'un air aussi assuré que si ç'avoit été une Place de guerre propre à résister à tous les efforts des Russes & des Saxons.

Cette cabane ne formoit qu'une chambre, où je ne trouvai pas un coin à me reposer; mais je ne cherchois pas le sommeil; & à dire vrai, je l'aurois cherché en vain. Je m'avisai, pour tromper mes inquiétudes & l'affreux ennui de tout le temps que je devois passer en ce lieu, de faire connoissance avec mon illustre Compagnie. Un quatrieme s'étoit joint à nous dès les remparts de la Ville, quoiqu'on m'eût assuré que mes conducteurs ne devoient être qu'au nombre de trois. J'étois bien aise de démêler ce personnage en même-temps que les autres.

Le premier, qui étoit le Chef de la troupe, me parut d'abord une tête démontée, & qui joignoit à beaucoup de suffisance beau-

coup de légèreté. Je connus dans la suite que je ne m'étois pas trompé. Vous auriez ri de lui voir affecter très-sérieusement un air d'autorité, prendre un ton élevé & décisif, ne point souffrir qu'on raisonnât après lui, regarder la moindre réplique comme une espèce de rébellion.

Je me serois volontiers amusé de la singularité de ce caractère, qui pouvoit fort bien compatir avec la probité, si je n'avois réfléchi que l'étourderie nuit quelquefois plus que la méchanceté même, & si, à travers sa brusque pétulance, je n'eusse reconnu que c'étoit l'homme de tout le Pays le moins capable de me conduire sûrement. On eût dit, à l'entendre, qu'il ne prétendoit rien moins que d'affronter à l'aventure tous les dangers que je pourrois rencontrer; malheureusement encore il n'étoit informé d'aucun des postes qu'occupaient les ennemis. L'espoir d'une grosse récompense l'avoit engagé à se donner au Marquis de Monti pour plus habile en ce point qu'il ne l'étoit; & ce Ministre, pour qui l'occasion n'avoit qu'un moment qu'il importoit de saisir, n'en avoit point eu pour l'approfondir & le bien connoître. D'ailleurs le secret demandoit qu'il s'en tint aux premiers hommes que le hazard lui offroit: ceux-ci rejetés, tout autre choix seroit devenu aussi dangereux qu'inutile. La suite a

justifié celui que l'Ambassadeur avoit fait; & il n'est plus temps de discuter s'il devoit croire le Chef de mes conducteurs aussi habile qu'il prétendoit l'être, & ne point faire difficulté de me confier à lui.

Le surnuméraire m'inquiétoit bien plus encore; je lui demandai qui il étoit. Il n'eut pas la complaisance de me laisser croire que je n'en fusse point connu; & d'un ton aussi ingénu que respectueux, il me répondit qu'il s'enfuyoit de Danzic à cause d'une banqueroute qu'il venoit d'y faire. Il ajouta que mes conducteurs lui avoient promis de les mener en Prusse, où il espéroit être à l'abri des poursuites de ses créanciers.

Un Banqueroutier, dis-je aussi-tôt en moi-même, un Marchand ruiné, que rien n'engage à mon secret, & qui n'ignore point qu'en me livrant à mes ennemis, il peut recevoir, à une seule fois, non-seulement de quoi réparer ses pertes, mais de quoi se mettre dans un état à n'avoir jamais besoin de commerce ni de travail: quel compagnon de voyage ai-je là!

Je n'eus pourtant garde de rien laisser transpirer de mes craintes. Un simple soupçon a souvent fait des traîtres, & plus souvent une apparence de confiance a étouffé des desseins de trahison; mais cette précaution étoit inutile avec ce bon homme. Son

zele pour moi lui donnoit des sentiments qui auroient dû me rassurer, si j'avois pu les voir dans le fond de son ame.

Les deux autres étoient ce qu'on appelle en Allemagne des Sznapan. Ils étoient mieux instruits que le premier des routes du Pays ; mais, si jamais la nature avoit fait germer en eux quelques sentiments d'honneur, il n'étoit pas possible de les démêler à travers la brutalité de leur instinct & la férocité de leurs manieres.

Je passai le reste de la nuit couché sur un banc, & la tête appuyée sur le Marchand, qui étoit le seul à qui il me fût plus aisé de parler, à cause qu'il entendoit le Polonois parfaitement.

Le Lundi matin 28, je sortis de la chambre, & je fixai mes regards sur Dantzic, qu'on ne cessoit de bombarder. Mes entrailles, depuis long-temps émues sur cette Ville infortunée, le furent bien davantage dans le point de vue d'où je la considérois. Voilà donc, disois-je en moi-même, voilà la récompense de sa fidélité : peut-être, dès ce jour, elle va passer aux mains de mes ennemis, & se racheter des malheurs qu'elle ne peut plus soutenir, par de nouveaux malheurs qui mettront le comble à sa misere.

Le triste sort des amis que j'y avois laissés, qu'on alloit forcer, le glaive à la main, de

se déclarer contre moi, me pénétra d'une douleur si vive, que je me vis prêt d'y succomber. En vain je rappelai mes forces, elles m'avoient abandonné. Je n'étois plus cet homme endurci aux chagrins, accoutumé aux disgrâces. Heureusement mes larmes me déroberent un objet si sensible; & revenant un peu à moi, j'élevai les mains au Ciel, & le priai de ne me point abandonner dans cet état de langueur & d'affoiblissement, dont je n'étois plus le maître.

Je rentrois dans la cabane, lorsque tout-à-coup j'entendis une décharge générale de toutes les batteries du Camp & de la Flotte des ennemis. Je crus aussi-tôt que c'étoit en réjouissance de la résolution que la Ville avoit prise de se rendre, & qu'elle avoit dû annoncer la veille au Comte de Munik, Général des Moscovites. Mais mon cœur se ferra de nouveau. Moins touché de mes propres dangers, que des malheurs que ces marques de joye annonçoient à ma Patrie, & dont elles étoient comme le signal, je restai quelque temps immobile & presque privé de sentiment. Le Général Steinflicht fit tous ses efforts pour me rappeler à moi. Il venoit de préparer un dîner fort peu propre, comme l'on peut juger, à contenter le goût, mais qui auroit pu du moins appaiser ma faim, si mes chagrins m'eussent permis de la satisfaire.

Je dois dire ici ce que j'ai appris depuis peu; c'est que, ce même jour, & à la même heure, les Seigneurs Polonois vinrent chez l'Ambassadeur, où ils croyoient que j'avois passé la nuit. Ne me voyant point paroître, ils s'imaginèrent que j'étois malade, car ils savoient que j'étois dans l'habitude de me lever de fort grand matin. L'Ambassadeur ne cessoit de leur dire que j'avois commencé fort tard à reposer. Pour les tromper plus sûrement, il les prioit de faire le moins de bruit qu'ils pourroient dans les appartements. Il leur parloit de la sorte, lorsqu'il entendit le bruit de l'artillerie dont je viens de parler: n'ayant dans l'esprit d'autre idée que celle de ma sortie, il ne douta point que ce signe de réjouissance n'en fût un de la perte de ma liberté; & par un mouvement, dont il ne fut pas le maître, il s'écria: *O Dieu! le Roi est donc pris!* Ces mots, qu'il auroit voulu un moment après n'avoir pas prononcés, révélèrent le secret dont il étoit seul dépositaire. Je n'étois cependant qu'à un quart de lieue de la Ville, & malheureusement encore sous les yeux, & pour ainsi dire, sous la main de mes ennemis.

Je ne puis assez louer la prudence ordinaire de ce Ministre, qui, ayant l'art de pénétrer dans les cœurs, avoit pareillement celui de rester toujours lui-même impénétrable:

mais ce pourroit être ici une leçon pour les personnes revêtues de son caractère , d'être plus en garde qu'il ne le fut dans cette occasion contre la vivacité du tempérament, ou, si l'on veut, contre une pareille irruption de zele ; car dans le fond ce n'étoit que du zele. De quelque part que vînt cette faute , c'en étoit une néanmoins. (*) Aussi, peu

(*) N'osant toucher à l'Ouvrage du Roi, je le laisse tel qu'il l'a écrit lui-même ; mais je ferois tort à la mémoire d'un Négociateur aussi habile que feu Mr. le Marquis de Monti, & à la reconnaissance que je dois à l'amitié dont il m'honoroit, si je n'osois dire ici qu'on a trahi la vérité dans le récit qu'on a fait au Roi d'une imprudence dont ce Ministre n'étoit point capable. J'en ai pour garant le témoignage d'un homme de probité, & d'un témoin irréprochable : c'est Mr. Tercier qui va parler de nouveau, & qui, dans la Lettre déjà citée, m'écrit encore ces mots : “ On a mal rendu
 „ au Roi ce qui se passa lorsque Mr. le Marquis
 „ de Monti entendit l'artillerie Ruffienne. Il étoit
 „ dans la plus grande inquiétude de l'événement,
 „ lorsqu'à dix heures du matin, ému de cette ar-
 „ tillerie, il ne douta point effectivement du mal-
 „ heur qu'il appréhendoit. Il avoit lieu de croire
 „ que le Roi avoit été pris sur le bord de la Vis-
 „ tule à deux heures du matin, n'ayant point
 „ trouvé de bateaux prêts ; qu'on l'avoit amené
 „ chez le Comte de Munik à cinq heures ; qu'il
 „ avoit fallu deux ou trois heures & plus pour en-
 „ voyer les ordres du Quartier-Général à la Flotte
 „ & au Fort de Laminde, pour faire la réjouissan-
 „ ce, & qu'il avoit fallu une heure aux Troupes &

de moments après, le bruit de ma retraite fut répandu dans toute la Ville, & jusques dans le Camp des Russes & des Saxons.

Les Dantzicois furent extrêmement alarmés de cette décharge de mousqueterie. Ceux d'entr'eux qui étoient au fait des réjouissances militaires, s'aperçurent bientôt que c'en étoit une; mais ils étoient en petit nombre, & ils n'en savoient pas le sujet. Les uns croyoient que c'étoit à l'occasion d'une victoire remportée par les Impériaux sur les François & leurs Alliés en Italie; d'autres, que les Russes avoient coutume de célébrer l'anniversaire de la bataille de Pultowa, arrivée à pareil jour; quelques-uns, que la fête

„ aux vaisseaux pour s'y préparer. Ce calcul juste
 „ & si vraisemblable fondeoit l'alarme du Ministre,
 „ prévenu dès la veille d'un desir extrême
 „ de voir réussir l'évasion du Roi, dont la per-
 „ sonne lui étoit confiée, & qu'il auroit voulu
 „ sauver aux dépens même de ses jours. Mais,
 „ quelque frappé qu'il fût de l'idée que le Roi
 „ avoit été pris, il ne s'en ouvrit qu'à moi, &
 „ dès l'instant il me chargea d'aller remettre au
 „ Primat la Lettre de Sa Majesté; ce que je fis:
 „ & personne ne fut la sortie de ce Prince avant
 „ ce moment là. Cene fut qu'à mon retour qu'elle
 „ fut sue de tous les Seigneurs Polonois. „ Selon
 „ ce récit, il est toujours vrai que le départ du
 „ Roi fut divulgué à Dantzic dans le temps qu'il
 „ n'en étoit encore qu'à un quart de lieue, & que
 „ le reste de son voyage n'en devoit être que plus
 „ dangereux. *Note de l'Editeur.*

de St. Pierre, qui étoit le lendemain, pouvoit y donner lieu; ou que peut-être on annonçoit l'arrivée de l'Electeur de Saxe au Camp des Moscovites, qui l'attendoient depuis longtemps. La populace pensoit différemment; elle s'imagina que c'étoit un assaut général que les Russes, secondés des Saxons, donnoient à la Place. J'ai su qu'à ce moment la consternation fut générale. On ne voyoit que femmes échevelées jettant des cris affreux dans les rues, & des hommes désespérés, qui, ne voyant le danger que pour le craindre & se le grossir, ne savoient s'ils devoient faire un dernier effort pour repousser l'ennemi, ou attendre de le voir, dans les maisons & les Places publiques, assouvir sa fureur, & passer tout au fil de l'épée. Le Magistrat ne faisoit que de s'assembler pour délibérer sur la réponse aux propositions du Comte de Munik. Il fut aussi surpris que le Peuple. Il envoya de tous côtés sur les remparts, pour savoir si effectivement les Russes faisoient quelque mouvement. Ce ne fut qu'après la troisième salve, que les Députés, qui étoient allés au Camp, rentrèrent dans l'assemblée, & dirent, qu'ayant annoncé au Général Moscovite leur disposition à reconnoître l'Electeur de Saxe, ce Général leur avoit répondu que cette nouvelle lui étoit si agréable, qu'il alloit sur l'heure le témoigner

par une réjouissance générale de tout son Camp.

L'émotion, qu'elle excita dans la Ville, pouvoit bien sûrement faire excuser la surprise de l'Ambassadeur, qui n'étoit pas plus instruit que le Magistrat du motif de ce bruit si extraordinaire.

Mais quelles craintes ne m'auroit pas causé l'inattention presque inévitable de ce Ministre, si je l'avois sué dans le temps ! Je pouvois l'apprendre presque aussi-tôt par un Sznapan qui aborda à la cabane avec son petit bateau. Il vint remettre au Général Steinflicht deux langues fumées, & un billet fort poli, mais qui ne contenoit que des souhaits heureux pour notre voyage. Ce message, si peu attendu, nous intrigua beaucoup. Le billet étoit anonyme, & nous ne pûmes jamais comprendre de quelle part il venoit, ni comment celui qui en étoit chargé avoit pu découvrir le lieu de notre retraite. Nous eûmes beau l'interroger, il s'en retourna maître de son secret ; mais il nous laissa de cruelles inquiétudes que le nôtre ne fût découvert.

Je l'ai déjà dit, & je ne puis à mon gré le dire assez : ces sinistres augures, Dieu les permettoit, ou les faisoit naître, pour m'engager à n'attendre que de lui seul l'heureuse sûreté qui faisoit tout le sujet de mes espérances.

Je passai tout le reste de la journée dans une impatience extrême de la voir finir. La nuit vint enfin, & nous nous embarquâmes de nouveau.

Notre route fut infiniment plus pénible qu'elle ne l'avoit d'abord été en sortant de Dantzic. Ce n'étoient que roseaux épais qui résistoient au bateau. Ils ne plioient sous lui qu'avec une espece de sifflement, qui, se répandant au loin, pouvoit décéler notre marche. Leur courbure même marquoit notre passage, & nous laissoit craindre que le lendemain on ne vît les traces du chemin que nous aurions fait. Souvent nous fûmes obligés de descendre du bateau, &, enfoncés dans la vase, de le tirer à force de bras pour le transporter dans les endroits où il y avoit plus d'eau.

Vers le minuit, nous arrivâmes à la chaussée d'une riviere que je crus être la Vistule. Nos Conducteurs se mirent aussi-tôt à tenir conseil entr'eux. Le Général ni moi n'y fûmes point appelés. Leur résolution fut que leur Chef, avec Steinflicht & le Banqueroutier, remonteroient à pied la chaussée, tandis que je me rembarquerois avec les deux autres pour côtoyer cette même chaussée par le marais. Tous ensemble me firent espérer que nous ne tarderions pas à nous rejoindre. Je me conformai à leur arrêt, sans pourtant me

fier trop à leurs promesses. Je ne voyois cette séparation qu'avec douleur; & plutôt à Dieu que j'eusse écouté plus sérieusement je ne fais quel pressentiment qui m'annonçoit que je ne retrouverois plus Steinflcht durant tout le reste de mon voyage!

L'opinion où j'étois que nous avions enfin gagné la Vistule, m'avoit fait penser jusqu'alors que c'étoit là l'endroit où nous devions la passer: mais c'étoit le Nering; & quand je l'appris, je me consolai plus aisément de l'éloignement du Général. Je lui fus même gré d'être allé lui-même à la découverte des routes les plus sûres que nous avions à prendre pour arriver enfin à ce fleuve si désiré.

Je ne laissois pourtant pas de demander souvent à mes gens où & en quel temps à à peu près nous pourrions le retrouver. Le voilà, disoient-ils; il est devant nous; nous ne saurions le perdre, nous ne quittons point la chaussée qu'il suit lui-même exactement. Ils la quittoient néanmoins, je ne sais dans quel dessein; je ne m'en aperçus que lorsqu'il n'étoit plus temps de voyager, & que le point du jour nous avertissoit de nous mettre quelque part hors de la vue de ceux qui avoient intérêt de me découvrir, & peut-être déjà ordre de me suivre.

Notre embarras fut de trouver un endroit propre à me cacher. Comme mes Conduc-

teurs n'ignoroient point que toutes les maisons d'alentour étoient pleines de Russes & de Cosaques, il ne nous restoit qu'à en choisir une dans laquelle on voulût au besoin se prêter à nos vues, ou par intérêt ou par amitié.

Ils se rappellerent qu'il y avoit dans le voisinage un homme de leur connoissance. Nous abordâmes chez lui; c'étoit un Payfan dont toute la maison ne valoit guères plus que la cabane d'où j'étois parti le soir auparavant. Avez-vous ici des Moscovites, lui demandèrent d'abord mes Conducteurs? Actuellement, répondit-il, il n'y en a point; mais si vous en avez à faire, il en vient assez souvent durant le jour. Notre parti étoit pris. De tous les maux qui nous environnoient, nous avions jugé celui-ci le moindre. Nous nous y fixâmes, quoiqu'à regret.

Cependant, pour que je ne fusse point reconnu de cet homme dont nous ignorions les sentiments, les deux Sznepans, sans lui donner le temps de m'envisager & de m'entretenir, comme il auroit fait sans doute, me menerent au-dessus de la petite chambre qui faisoit toute l'étendue de cette maison. Ils m'offrirent une botte de paille qui s'y trouva par hazard, & me prièrent de me reposer pendant qu'ils feroient sentinelle en-bas, & iroient même au loin, dans la campagne, chercher le Général que je ne cessois de demander.

Il y avoit déjà deux nuits que je n'avois dormi; j'essayai de reposer, & je ne le pus point. Mes bottes pleines d'eau & de fange, la perte de Steinflicht, ce dessein marqué de mes Conducteurs de s'éloigner de la route qu'ils étoient convenus de suivre, les dangers que je courois dans le lieu où ils m'avoient amené; que fais-je, mille idées funestes me rouloient dans l'esprit; elles me privoient du bonheur même que je pouvois espérer de l'accablement de fatigue où j'étois; naturellement il devoit appesantir mes sens, & m'ôter, du moins pour quelque temps, le sentiment de mes peines.

Je me levai, & mettant la tête à la lucarne de ce grenier, je vis un Officier Russe qui se promenoit gravement dans la prairie, & deux soldats qui y faisoient paître des chevaux. Cette vue me saisit. L'air rêveur de cet homme, qui sembloit méditer quelque dessein; ces chevaux auprès desquels il revenoit sans cesse, comme s'il eût eu impatience de s'en servir au plutôt; ces soldats avec leurs armes; leur séjour enfin dans un lieu assez éloigné de leur camp; tout me fit craindre que je ne fusse tombé dans le piège que je prenois tant de soin d'éviter. Il est quelque chose de plus précieux que le courage, & que je faillis à perdre alors; je veux dire l'espérance qui le soutient, & qui souvent l'inspire.

Ma

Ma frayeur fut bien plus grande encore, lorsqu'à cent pas au-delà je vis passer plusieurs Cosaques, courant à bride abattue à travers les champs. Ils venoient à ce misérable abri où je m'étois flatté de plus de sûreté que dans tout autre. Ce spectacle, si peu attendu, me fit retirer de la fenêtre d'où je les avois aperçus. Je me remis sur ma botte de paille, où je ne songeai qu'aux moyens d'échapper, s'il étoit possible, aux recherches de cette troupe qui m'environnoit.

Je croyois voir sur l'heure investir la maison. Ils firent plus; sans s'amuser à la bloquer, ils s'en rendirent les maîtres. Presque aussi-tôt j'entends monter à mon grenier: c'étoit mon Hôtesse, qui, députée par mes Conducteurs, venoit m'avertir de leur arrivée, & me prier en même-temps de ne point faire de bruit. Ce conseil étoit bon à suivre, & je l'avois déjà prévenu; mais ces Cosaques, si dangereux, & qui, je pense, avoient ordre de courir après moi, n'étoient entrés dans cette maison que pour s'y rafraîchir: ils se firent donner à déjeuner, & leur halte dura plus de deux heures.

J'entendois de mon galetas tous leurs discours. C'étoient des récits infames, dont l'un renchérissoit sur l'autre, & dont le moins affreux n'étoit digne que de gens de cette espèce, qui n'ont ni honneur ni religion. Le

siege de Dantzic ne fut point oublié, non plus que la plupart de leurs exploits en Pologne, qui me firent autant d'horreur que de pitié.

Dès qu'ils furent partis, l'Hôtesse revint me retrouver. Les voilà dehors, me dit-elle : mais dites-moi qui vous oblige si fort à les éviter ? Que n'êtes-vous venu boire & vous amuser avec eux & vos camarades ? Qui êtes-vous enfin, & d'où venez-vous ? Sûrement vous n'êtes point de ce Pays, je le connois à votre langage ; & puis votre physionomie annonce en vous quelque chose qui dément l'habit que vous portez. Parlez, expliquez-vous, je ne veux point vous trahir ; & , à votre air, qui me touche infiniment, je me sens portée à vous rendre service. A des discours si pressants, je ne savois que répondre. Mon ingénuité naturelle me dénoua vingt fois la langue ; mais il m'étoit trop dangereux de la laisser maîtresse de mon fort. J'accordai quelque chose aux soupçons de cette femme, dont aucun n'approchoit de la vérité ; je fis semblant d'être tout ce qu'elle voulut. Heureusement elle n'avoit pas assez d'esprit pour sentir toutes les contradictions qu'elle mettoit en avant, & auxquelles je me prêtois par complaisance. Sur-tout le peu de jour de ce grenier me fut très-favorable ; elle ne remarqua point mon émotion à chaque mot que je pro-

nonçois. Hélas ! la vérité se déceloit sur mon vilage par le seul effort que je faisois pour la cacher.

Echappé à ses questions, je ne pus point si aisément échapper à ses craintes. Mais si cela est ainsi, ajoura-t-elle, que vous soyez si brouillé avec les Moscovites, je vous prie de sortir de chez moi : s'ils vous y découvroient, je serois perdue ; peut-être en viendroient-ils jusqu'à bruler ma maison. Elle étoit sur le point de me mettre à la porte, si je n'avois trouvé le secret de la persuader qu'elle n'avoit rien à craindre ; mais ce ne fut qu'après bien des discours que, se sentant rassurée, elle me laissa enfin en repos.

Dans la crainte qu'il ne survînt encore des Cosaques ou des Moscovites, je me tins tout le reste du jour sur ma botte de paille. J'étois là à l'abri de leurs hostilités ; mais je n'en étois pas plus tranquille. Obsédé d'une foule de noirs chagrins, je ne pouvois les dissiper. J'avois le courage de les combattre, &, malgré moi, le courage de m'en occuper. Ce n'est presque jamais que le malheur qu'on évalue ; il n'est que le plaisir qui ne se calcule pas.

En vain je chercherois ici à donner une peinture de mon état. Il n'est point d'homme qui, se mettant à ma place, ne trouve aussitôt dans le fond de son cœur tous les divers

sentiments qui s'élevoient dans le mien. J'éprouvai ce genre de tourment, à mon avis, le plus cruel de tous : c'est de ne pouvoir agir quand on est le plus agité, & d'être forcé d'attendre dans l'inaction tout ce qui peut arriver de plus désolant & de plus funeste.

Deux réflexions servirent toutefois à me consoler. La première, c'est que Dieu ne m'avoit ôté *Steinflicht*, le seul homme de qui je pouvois attendre du secours, qu'afin que je ne missè ma confiance qu'en lui seul. La seconde, c'est que je ne pus douter, par une chose que je me rappelai, & que je vais dire, que Dieu ne prît un soin tout particulier de moi jusques dans les moindres circonstances de mon voyage.

L'Ambassadeur, à mon départ de Dantzic, m'avoit remis deux cents ducats. Désaccoutumé depuis bien des années de porter de l'argent sur moi, je ne pus me faire à ce poids. Dès le premier jour, je priai *Steinflicht* de m'en décharger. Il rebutoit cette proposition, &, me faisant sentir l'importance d'un secours si puissant, il me prioit aussi très-sérieusement de ne pas m'en dessaisir. Je goûtois ses discours; & un moment après, sentant l'incommodité de cet or qui ballottoit dans ma poche, je redoublois mes instances qui m'attiroient toujours de nouveaux refus. Pour terminer ce différend, il fut décidé que *Stein-*

flicht prendroit la moitié de cette somme, & que je garderois l'autre; & c'est là le bonheur que la Providence m'avoit ménagé, & dont je veux parler. En effet, seul & réduit à moi-même, comme je l'étois alors, (car je comptois peu sur mes gens,) qu'aurois-je fait si je n'avois eu de quoi acheter, dans le chemin qui me restoit à faire, ou les commodités dont je pouvois avoir besoin pour me le rendre plus supportable, ou le silence des personnes qui pouvoient me le rendre plus assuré?

Sur la fin du jour, ennuyé de ma situation, je descendis pour prendre langue de mes Conducteurs : ils savoient, me dirent-ils, que le Général Steinflicht n'étoit qu'à un quart de lieue, & qu'il se proposoit de nous rejoindre dans la nuit à un endroit de la Vistule, dont ils étoient convenus, & où étoit un bateau tout prêt à nous passer; mais ils doutoient qu'on pût risquer le trajet par le vent qu'il faisoit alors, qui étoit des plus violents, & à l'aide d'un bateau aussi petit & aussi mauvais que celui qu'ils s'étoient procuré. Allons toujours, leur dis-je, je ne vois pas de plus grand danger que de rester plus long-temps où nous sommes.

Il ne me convenoit plus de me mêler de ces gens qui, ayant bu & mangé avec mes ennemis, avoient préféré mon salut à leurs in-

térêts, & parmi les fumées mêmes du tabac & d'une bierre capable de leur troubler les sens, avoient eu assez de courage & d'honneur pour me garder la fidélité qu'ils m'avoient promise. Ils prirent aussi de bon cœur la résolution que je leur inspirai. A nuit close, nous nous remîmes dans le bateau que nous laissâmes à un quart de lieue où les inondations finissoient.

Nous marchâmes plusieurs heures à pied, presque toujours dans des terres molles & bourbeuses, où, enfonçant jusqu'aux genoux, nous avions besoin à tout moment de nous prêter du secours les uns aux autres. Souvent nos efforts ne servoient qu'à nous plonger davantage dans ce terrain fangeux, & à nous mettre dans un plus grand danger de n'en point sortir.

Nous gagnâmes enfin la chaussée de la *Vistule*. Un de mes Sznapans me pria d'y rester un moment avec son camarade, tandis qu'il iroit voir si le bateau étoit à l'endroit de la riviere où l'on avoit promis de le tenir prêt. Nous fûmes une bonne heure à l'attendre. Il parut enfin, & nous dit que ce bateau n'y étoit plus, & qu'apparemment les Moscovites l'avoient enlevé.

Il fallut rentrer dans le marais d'où nous sortions. Nous prîmes une autre route; & après une lieue de chemin aussi pénible que celui

que nous avions déjà fait , nous choîsîmes pour asyle une maison où je fus aussi-tôt reconnu.

Que vois-je , s'écria l'Hôte , dès qu'il m'eut aperçu ? Tu vois un de nos camarades , lui répondirent mes Conducteurs ; que trouves-tu dans son air de si extraordinaire ? Vraiment , je ne me trompe point , ajouta cet homme : c'est le Roi Stanislas. Oui , mon ami , lui dis-je aussi-tôt d'un air ferme & assuré , c'est lui-même ; mais , à votre physionomie , je connois que vous êtes trop honnête-homme pour me refuser les secours dont je puis avoir besoin dans l'état où je paroîs à vos yeux.

Cet aveu simple & naturel eut le succès du monde le plus heureux ; & ce n'est pas par ses suites que je l'approuve : n'eût-il point réussi , je l'estimerois encore le parti le plus sage que je pouvois prendre en cette occasion. Ce n'étoit point ici cette femme du jour précédent , esprit foible & léger , & dans qui la curiosité me faisoit soupçonner ce qui l'accompagne ordinairement , une démangeaison extrême de parler & de tout redire. Je saisis d'abord mon homme ; c'étoit un de ces caracteres francs & ingénus , brusque à la vérité , mais solide , raisonnable , actif & résolu , tel enfin qu'il n'auroit pu me pardonner , si je me fusse avisé de le contredire. Son air libre & décidé m'annonçoit

ou un ennemi, peut-être même dangereux si je lui refusois ma confiance ; ou un homme à tout entreprendre, si je la lui donnois avec autant de bonne foi qu'il en montrait lui-même dans ses manières. Je ne dis point ici que, par l'éloge dont j'assaisonnai mon aveu, je le piquai d'honneur, & lui montrai adroitement ce qu'il devoit faire pour me servir en cette occasion.

Il me promit de me faire passer la Vistule, & il me tint parole. Il sort de chez lui, & plein de zèle, il se hâte d'aller chercher un bateau, & d'examiner de tous les bords de la rivière celui où je pourrois la passer avec moins de danger.

C'étoit le Mercredi 30. Comme il ne m'étoit pas possible de dormir, & que l'expérience m'avoit appris que mes idées n'étoient jamais plus tristes que lorsque j'étois dans un plus grand repos, je voulus les dissiper par la vue de la campagne.

Quoique, au-lieu de ces Cosaques qui, le jour auparavant, m'avoient causé d'assez vives allarmes, je ne visse plus de la fenêtre d'un grenier, où je m'étois retiré, que des objets indifférents, ou même agréables, je ne pus point m'en amuser. Ce n'est pas par effort qu'on se distrait de ses peines ; & les yeux ne voyent rien, quand le cœur ne voit point avec eux.

Je ne fus pourtant pas long-temps sans prendre intérêt à ce qui s'offroit à ma vue. J'aperçus le Chef de mes Conducteurs revenant à grands pas vers la maison où j'étois.

Dès qu'il fut entré, je lui demandai des nouvelles du Général Steinflicht. Nous étions la nuit dernière, me dit-il, sur la chaussée de la Vistule, où le rendez-vous étoit donné. Nous vous y attendions avec une impatience extrême, lorsque nous avons aperçu une troupe de Cosaques venant à nous. Ne pouvant leur faire tête, & ne trouvant point à nous cacher, j'ai pris le parti de la fuite, & je crois que le Général & le Banqueroutier en ont fait autant chacun de son côté. Ah ! malheureux, lui dis-je, pourquoi abandonner Steinflicht ? N'avois-tu pas des prétextes à couvrir ta marche & la sienne ? Ses airs empruntés l'auront décelé, & il lui suffisoit de ta compagnie pour n'être cru qu'un Payſan comme toi. Sans doute il est déjà entre les mains des ennemis.

Ingénieux à me tourmenter, j'appuyai sur cette idée, & je m'en fis le sujet d'un nouveau chagrin. Je le surmontai toutefois en pensant que, si c'étoit pour moi un malheur d'être abandonné comme je l'étois, c'en seroit un bien plus grand, si je venois, pour ainsi dire, à me manquer à moi-même, & si je ne me tenois lieu de tous les secours que

je pouvois tirer d'ailleurs. Je rappelai ma sermeté, & je crus l'avoir mise au point qu'elle dût me suffire dans quelque événement fâcheux qui pût encore m'arriver.

Je raisonnois ainsi avec moi-même, lorsque, sur les cinq heures du soir, je vis arriver mon Hôte. Il m'annonça qu'il avoit bien trouvé un bateau chez un Pêcheur, où logeoient deux Moscovites ; mais qu'il n'étoit pas d'avis de hasarder sitôt le passage, à cause du grand nombre de Cosaques répandus aux environs, dont les uns gardoient leurs chevaux au pâturage, & les autres battoient la campagne, avec ordre de suivre mes traces, & de m'arrêter par-tout où ils me trouveroient. Il ajouta que, dans cette vue, ces derniers s'en prenoient indifféremment à tous les passants, les fouilloient, les interrogeoient, en exigeoient des passeports, ou des répondants du voisinage ; & qu'ils s'attachoient plus particulièrement à examiner ceux qui étoient à-peu-près de mon âge, de ma taille, de ma figure, sous quelque décoration & en quelque état qu'ils parussent à leurs yeux.

Heureusement je venois de me rassurer & de me convaincre que mon courage devoit être désormais mon unique appui. Sans cela cette triste nouvelle m'auroit abattu au point de m'ôter toute espérance d'échapper à mes malheurs. Je tins conseil avec mes Payfans ;

& après bien des réflexions, il fut décidé que je passerois la nuit & le jour suivant dans la maison où j'étois, en continuant la sage précaution de m'y dérober à la vue de quiconque pourroit y aborder.

Le lendemain, Jeudi premier Juillet, je rassemblai tous mes gens pour prendre leur avis sur l'importante affaire de ce passage de la Vistule, qui me tenoit si fort au cœur. Nous examinâmes tous les endroits par où l'on pouvoit le tenter avec quelque sûreté. Les sentiments de mes Conducteurs étoient plus ou moins hardis, leurs vues plus ou moins sensées, selon qu'une bouteille d'eau-de-vie, qui étoit au milieu d'eux, étoit plus ou moins pleine; car c'est elle qui présidoit à l'assemblée, & qui en régloit les délibérations. Ce n'étoit, dans les commencements, que des propos timides; on ne voyoit plus de moyens de passer outre; l'espoir des grandes récompenses promises dispa-roissoit, &, à leur place, les prisons, les tortures, les gibets étoient le seul objet qui se présentoit devant les yeux. Une nouvelle effusion de la liqueur relevoit insensiblement ces courages abattus; & je vis le moment où ils alloient affronter tout le camp des Russes, & me mener, sans rien craindre, à travers le feu de mille batteries de canon. Je mis les choses dans une juste égalité par le soin que j'eus de

me saisir de la bouteille, & de proportionner à chacun les doses du courage qui lui étoit inspiré.

Les esprits étoient à peu près en l'état où je les souhaitois, & il étoit environ six heures du soir, lorsque l'Hôte de la maison, plus actif & plus sensé que tous ces donneurs d'avis ensemble, arriva plein de joye, m'assura que les Cosaques s'étoient retirés des environs, que le passage étoit libre, & que le bateau étoit prêt sur le bord de la Vistule, à une lieue de l'endroit où nous étions. J'attendis impatiemment que la nuit fût venue pour me mettre en chemin.

Je montai à cheval, & mon Hôte aussi. Il marchoit devant moi, & me précédoit d'une cinquantaine de pas. Les trois Paysans suivoient à pied, & faisoient mon arriere-garde. Ces graves Sénateurs du jour précédent, étoient devenus mes soldats; & c'étoit là toute l'armée que j'avois à opposer à celle dont la force ne se tournoit plus que contre moi seul. Nous traversâmes des bourbiers très-profonds, où mon cheval, qui étoit mal sur ses jambes, s'abattoit à chaque pas. De tous côtés paroissoient les feux de divers Camps volants des ennemis, qui n'étoient pas aussi éloignés que mon Hôte l'avoit pensé. La clarté, que ces feux répandoient sur ma route, m'étoit favorable; & qui eût dit alors aux Russes

que c'étoient eux-mêmes qui m'éclairaient pour m'aider à les éviter ?

Nous fûmes obligés de passer tout auprès du village de Keismag, où ils avoient un poste considérable. C'est là qu'ils avoient fait le parc de leur artillerie dès le commencement du siège, & ils en avoient fait depuis l'entrepôt général de toutes leurs munitions de bouche. Nous avions déjà fait une demi-lieue, sans rencontrer personne, lorsque mon Hôte, revenant sur ses pas, me dit d'arrêter, pendant qu'il iroit encore examiner certain endroit dont il craignoit que le passage ne fût moins libre en ce moment qu'il ne l'avoit d'abord espéré.

Je n'attendis pas long-temps ; il revint tout allarmé m'annoncer que tout y étoit plein de nouveaux Cosaques. Il ne leur avoit échappé, qu'en disant, qu'au retour de leur Armée, où il avoit amené des vivres, il avoit perdu ses chevaux au pâturage, & qu'il les cherchoit avec soin de toutes parts.

Ce récit mit la consternation dans ma troupe ; & , sans mon aveu, on en vint à un conseil, où il fut décidé qu'il falloit incessamment retourner sur ses pas. Vous n'en ferez rien, leur dis-je, & je serai une fois le maître à mon tour. Et quel si grand sujet avous-nous de craindre une poignée de malheureux, qui sans doute nous craindroient eux-mêmes,

si nous osions les approcher ? Croyez-moi ; armons-nous de gros bâtons, qui, avec du courage, nous suffiront pour les forcer dans leur poste, s'ils ne sont pas en plus grand nombre que nous.

Ce discours ne les ébranla point ; & comme je voyois autant de risque à rebrousser, qu'à aller en avant : Eh bien ! repris-je, si mon projet vous paroît téméraire, substituons la ruse à la violence ; usons du même expédient qui a réussi à notre Hôte ; disons comme lui, que nous cherchons des chevaux égarés. Cette proposition ne les toucha pas plus que la première, & je ne m'en étonnai point ; la peur ne prend conseil que d'elle seule ; & malheureusement elle ne se propose d'autre ressource que la fuite, qui, loin de la détruire, ne sert d'ordinaire qu'à l'augmenter.

Faisons mieux, dit mon Hôte, qui voyoit avec douleur qu'il n'étoit pas possible de réchauffer ces cœurs glacés : Attendez-moi ici, je vais encore à la découverte. Peut-être à droite ou à gauche trouverai-je un chemin détourné & aussi sûr que nous le souhaitons. Il part. Mes trois Conducteurs se couchent aussi-tôt ventre à terre. Je les considérois dans cet état ; & les voyant presque privés de sentiment, je ne pouvois concevoir que l'amour de la vie, qui doit porter à la dé-

fendre, soit capable d'ôter les forces qui peuvent servir à la conserver.

Cependant leur Chef, cet homme autrefois si intrépide en apparence, se relève un moment après, & excite ses camarades à s'enfuir avec lui. Ce fut alors que ne pouvant plus retenir mon indignation. : Quoi ! lâches, leur dis-je, vous voulez donc m'abandonner ? Mais, mon Dieu, reprenoient-ils tous ensemble, & comme de concert, voulez-vous que nous nous exposions à être pendus pour vous ménager une sûreté qui ne dépend point de nous ? Pendus, ou non, repris-je avec un emportement affecté, il n'est plus temps de délibérer ; vous vous êtes engagés à m'accompagner, & vous ne me quitterez qu'au moment où je croirai pouvoir me passer de votre indigne présence. Ecoutez-moi, & tremblez de la résolution que vous me forcez de prendre. Si vos promesses, si vos serments, si la récompense qui vous attend, si le respect que vous me devez, si rien ne peut vous arrêter, j'appelle dans ce même instant les Cosaques ; & s'il me faut périr par votre fuite, j'aime autant périr par mon indiscretion, & me venger en même-temps de votre perfidie.

Il n'y avoit qu'une pareille fermeté qui pût retenir auprès de moi ces misérables. Je trouvai le remède à un mal qu'on dit être in-

curable ; mais tel est le malheur de ces cœurs bas que tout épouvante , c'est qu'on ne peut calmer en eux une émotion de crainte que par le sentiment plus vif d'une autre crainte qui achève de les allarmer. C'étoit aussi le seul moyen que j'avois de me dérober aux risques où m'alloit exposer la désertion de ces hommes sans honneur , qui sûrement se feroient rachetés à mes dépens des moindres hazards qu'ils auroient rencontrés dans leur marche.

Heureusement mon Hôte ne tarda pas à revenir. Il m'assura que les Cosaques s'étoient retirés. Je vis dans ce moment mes trois poltrons debout , & leur Chef , qui , reprenant son air ordinaire , me dit , d'un ton d'autant plus effronté , qu'il paroissoit plus soumis & plus modeste : avez-vous pu croire que nous eussions envie de vous quitter ? vous n'ignorez pas vous-même , par tout ce qui s'est déjà passé , combien nous vous sommes fideles. Montrez-le donc , lui dis-je , en lui jettant un regard plein de mépris , & qu'on ne parle plus ici de retourner en arriere.

Je prononçois ces mots en montant à cheval , & je m'apperçus bientôt que ce même Chef & ses deux camarades ne me suivoient que de loin , apparemment dans le dessein de me laisser au premier danger qui s'offriroit sur ma route.

Je marchai avec mon Hôte une bonne demi-lieue, au bout de laquelle nous rencontrâmes la chaussée, & peu de temps après un chariot Moscovite qui venoit à nous, & où étoient trois hommes que nous crûmes devoir éviter. Nous nous mîmes derriere une haye épaisse, où nous ne fûmes point apperçus. A cent pas de là nous laissâmes nos chevaux ; & avançant toujours sur cette même chaussée, nous fîmes un quart de lieue à pied. C'est ici, me dit mon Hôte, l'endroit destiné à votre passage : je vous laisse pour un moment ; mais accordez-moi une grace, cachez-vous dans ces brossailles, en attendant que je vous amene le bateau.

Il ne me laissa pas long-temps dans cette posture, où je me déplaîsois fort. Je conviens que, dans la crainte d'une surprise, elle m'étoit aussi nécessaire que l'intrépidité me l'auroit été dans une rencontre que je n'eusse pu éviter ; mais toutefois elle me parut humiliante : & ce n'a pas été une des moindres peines de mon voyage, que la contrainte où j'étois si souvent de me cacher. Je ne m'en consolois que par l'idée des efforts que je faisois alors pour me vaincre, & qui, par la répugnance que j'éprouvois, supposoient peut-être autant de résolution & de force, que le courage le plus décidé. D'ailleurs, n'est-ce pas une espece de courage de n'en

point faire paroître où il est inutile & souvent dangereux d'en montrer?

Mes gens entendirent plutôt que moi le bruit des rames ; ils accoururent pour me joindre. Nous nous embarquâmes, & fîmes enfin ce trajet si long-temps désiré & acheté par tant de périls & de peines.

Nous étions déjà prêts d'aborder, lorsque, tirant mon Hôte à l'écart, & le remerciant avec une tendre affection de tout ce qu'il avoit fait pour moi, je lui mis dans la main autant de ducats que la mienne, étendue avec soin, en avoit pu ramasser dans ma poche. C'étoit-là la vraie occasion de me soulager du poids de ce reste d'argent qui m'incommodoit sans cesse. Mais, d'ailleurs, je croyois moins faire un plaisir, que m'acquitter d'une dette. Cet honnête Payſan, surpris & presque honteux, se retire & cherche à m'échapper : Non, non, lui dis-je, vous avez beau faire, vous recevrez ce présent ; c'est un nouveau service que je vous demande, & que je regarde même comme une des plus grandes preuves de votre attachement pour moi.

Comme je le pressois plus fortement, & qu'il redoubloit ses efforts pour se dérober à ma reconnoissance, les autres s'imaginèrent que j'avois pris querelle avec lui. Ils accouroient déjà pour m'appaiser. Ce mouvement,

qu'il apperçut, l'obligea à me dire précipitamment que, si pour me satisfaire, il falloit absolument recevoir quelque chose de moi, il vouloit bien accepter deux ducats, seulement pour un ressouvenir éternel du bonheur qu'il avoit eu de me voir & de me connoître.

Ce noble désintéressement me charma d'autant plus, que je n'avois pas lieu de l'attendre d'un homme de sa sorte. Il prit deux ducats dans ma main, avec des façons & des sentimens que je ne puis exprimer; & il m'en remercia autant que je l'aurois remercié moi-même, s'il avoit reçu, je ne dis pas le modique présent que j'avois dessein de lui faire, mais toutes les récompenses dont j'aurois voulu payer les services qu'il m'avoit rendus.

A quelques cents pas au-delà de la Vistule, nous apperçûmes un gros Village; nous y arrivâmes à la pointe du jour; c'étoit le Vendredi 2 Juillet. Il m'étoit important de ne point tarder à poursuivre ma route. J'appris que les Russes avoient même de ce côté-là des postes avancés, & que souvent les Cosaques venoient faire le dégât aux environs. Je demandai aussi-tôt des chevaux; mais il ne m'étoit pas possible de m'en procurer sans le secours de mes Payfans. Ces lâches coquins imaginoient n'avoir plus rien à craindre; ils ne daignoient pas m'écouter; ils

entrèrent dans une Auberge; j'y arrivai un moment après, & je les trouvai qui s'endormoient enfoncés tous les trois dans un méchant lit de plume. Durant ce temps, je fis ce qu'ils auroient dû faire eux-mêmes, si j'avois pris comme eux le parti de me reposer. Je rodai autour de cette maison, faisant comme une espece de patrouille pour n'être pas surpris par mes ennemis.

Ennuyé toutefois de ces promenades, qui me ramenoient sans cesse au même endroit, & plus encore du séjour que je faisois inutilement dans ce lieu, je rentrai dans la chambre; & éveillant doucement un de ces Payfans, je fis tant que je lui persuadai de m'aller chercher une voiture, quelle qu'elle fût, & à quelque prix qu'elle pût être.

Il revint au bout de deux heures, mais ivre à ne pouvoir se soutenir. Il emmenoit cependant avec lui un homme qui vouloit bien louer des chevaux avec un chariot rempli de marchandises, mais à condition que nous remettrions en argent comptant à quelqu'un du village le prix des effets qu'il consentoit nous confier. Il craignoit que les Cosaques, plus voleurs que soldats, ne nous les enlevassent. Dans ce cas, il souhaitoit, ce qui étoit juste, que leur perte ne fût point sur le compte de celui à qui tout l'équipage appartenoit, & à qui il en avoit répondu lui-même.

N'ayant aucune envie de retourner sur mes pas, & encore moins de temps à perdre, au lieu de remettre l'argent, je m'avisai d'acheter tout ce bagage. Il fut évalué vingt-cinq ducats, que je donnai avec autant d'empressement que si j'avois craint un dédit où l'on craignoit au contraire de ma part un rabais considérable.

Cependant, ce marché fait à la hâte, & par un homme qu'on n'estimoit qu'un Payfan fort mal-aisé, excita l'attention des passants. Leur nombre s'accrut en peu de temps; ils m'examinèrent avec soin, lorsque mon ivrogne, ébloui sans doute par le reste de l'argent qu'il m'avoit vu remettre dans ma poche, commença, d'un air insolent, à faire valoir les services qu'il m'avoit rendus. Il vanta sa fidélité, & même son courage; il rappella les hazards qu'il avoit courus: il dit enfin qu'il ne vouloit point être la dupe du sacrifice qu'il m'avoit fait de son loisir, de sa liberté, de sa vie, & que sur l'heure il prétendoit savoir ce qu'il auroit pour sa part de la récompense que je lui devois.

De tous les dangers que j'avois courus jusqu'alors, c'étoit peut-être ici le plus grand. Cet indigne Orateur ne faisoit que balbutier; mais il parloit à des gens aisés à ébranler, & qui, pour l'ordinaire, sans être capables de vrais sentiments de piété, ne manquent point

de s'émouvoir aux tristes dehors qui les réclament. Je reconnus que les tons plaintifs sont d'infailibles ressorts auprès de la populace, & que les plus grossiers de ces tons sont même toujours les plus propres à lui donner le mouvement qu'on desire. J'eusse pourtant regardé avec indifférence l'attendrissement qu'elle paroïssoit accorder au prétendu malheureux, si, la vivacité de celui-ci augmentant à proportion de la compassion qu'il faisoit naître, je n'eusse appréhendé qu'elle ne le menât au point de dévoiler tout le mystere qui lui étoit confié.

Je craignois sur-tout que le Chef de ma troupe, naturellement insolent, n'appuyât ces injustes remontrances par de nouvelles remontrances de sa façon, & qu'animant son autre camarade, dont la vertu m'étoit également suspecte, ils ne s'élevassent tous contre moi. A quels malheurs ne devois-je pas m'attendre, & qu'eussai-je fait, si mon secret avoit été confié à une foule de Payfans qu'aucun motif n'engageoit à épouser mes intérêts? La Majesté du Trône n'impose guères que par l'éclat dont elle est revêtue, & sur-tout à des yeux qui n'accordent qu'à ce seul éclat les hommages qui lui sont dus.

Il en arriva tout autrement. Ce Chef fit une action dont je ne le croyois point capable. Il s'éleva contre l'ivrogne; & prenant la

parole de ce ton de maître qu'il affectoit toujours : Tais-toi , misérable , lui dit-il ; quel sujet as-tu de te plaindre ? N'avons-nous pas partagé tes peines & tes dangers , & nous vois-tu former des prétentions comme les tiennes ? Puis s'adressant à tout ce Peuple : Ne croyez point à cet homme , ajouta-t-il ; c'est sa folie dans le vin de se croire en compagnie de Rois & de Princes : si vous l'écoutez , je serai bientôt quelque grand Personnage , pour qui cependant il n'aura guères plus de respect que s'il ne me croyoit que ce que je suis , aussi pauvre & aussi malheureux qu'il l'est lui-même.

Ces paroles détournèrent sur l'ivrogne tout le murmure qu'il alloit exciter contre moi. On fit des huées sur lui. Je ne laissai pas de découvrir dans la foule certains regards qui marquoient qu'on n'étoit pas généralement convaincu que je fusse en effet ce que je voulois paroître. Rien n'étoit plus flatteur , je l'avoue ; on aime à être démêlé , & l'on s'imagina que c'est moins l'effet de la pénétration des autres , que de ce qu'il y a dans nous qui perce à travers les voiles dont nous desirons le couvrir. Mais ce qui m'eût peut-être fait plaisir en toute autre rencontre , m'embarrassoit fort en celle-ci.

Je pris le parti de quitter au plutôt ce Village. J'y aurois abandonné ce Payfan ivre ,

dont je n'avois plus que faire, si je n'eusse craint qu'en l'état où il étoit, il n'achevât de mettre au jour ce qu'il avoit commencé de développer. Cette trace de lumière, laissée après moi, pouvoit en un moment s'étendre au loin, & devenir un obstacle au reste de mon voyage. Je le fis emballer dans la voiture; &, pour le garantir des chûtes dont il étoit menacé à chaque cahot, je fus obligé de lui servir de barrière & d'appui. Le Chef de mes conducteurs se mit devant pour mener les chevaux, & je renvoyai le troisième, en le chargeant d'aller annoncer à l'Ambassadeur mon heureux passage de la Vistule.

Nous partîmes de ce Village sans oser demander aucun chemin, afin qu'en cas de poursuite on ne pût dire qu'elle route nous aurions pris. Aussi nous ne savions où nous allions. Je me réglai par conjecture, connoissant un peu par la carte la situation du Pays. Comme il s'agissoit de passer le Nogat, je faisois toujours gagner la pointe où il se sépare de la Vistule, en laissant sur la gauche la Ville de Mariembourg, où il y avoit Garnison des ennemis.

Nous traversâmes plusieurs Villages occupés par des Saxons & des Moscovites, sans que personne nous dît mot. Quelque besoin que nous eussions de nous y arrêter, nous n'osâmes y mettre pied à terre. Il n'étoit
 pourtant

pourtant pas possible de mener nos chevaux plus loin. La chaleur étoit excessive; & , à force d'avoir été pressés , ils étoient déjà rendus.

Heureusement , à cent pas du chemin , nous découvrîmes une maison abandonnée , où nous nous retirâmes durant près de deux heures pour les laisser pâturer.

Sur les huit heures du soir nous arrivâmes au bord d'une riviere. Un cabaret étoit auprès , & à quelques pas , dans le sable , une vieille nacelle presque ouverte de toutes parts. Quel bonheur ! s'écrierent mes gens ; voici enfin le Nogat , & un bateau que la Providence semble avoir mis exprès sur ses bords pour nous servir à le passer. Cette opinion ne s'accordoit point avec mes idées ; mais elle étoit agréable , & je n'osai la contredire. Ils commençoient déjà à faire rouler les ais demi-pourris de ce bateau , lorsqu'un Paysan vint à paroître , à qui je demandai si c'étoit là le Nogat. Non , vraiment , répondit-il , c'est la Vistule ; le Nogat est à une lieue & demie d'ici.

Cet éclaircissement ne pouvoit venir plus à propos. Nous étions perdus sans ressource , si nous eussions repassé ce fleuve , que nous avions eu tant de peine à traverser. Nous entrâmes dans le cabaret , & nous nous dîmes des Bouchers de Marienbourg , qui souhai-

toient passer le Nogat pour aller au-delà faire des achats de bétail. Ce trajet n'est pas possible, nous répondit l'Hôte ; tous les bateaux de cette rivière, jusqu'aux plus petits, ont été enlevés par les Russes, & conduits à Marienbourg, à cause des partis Polonois qui battent la campagne de l'autre côté.

Quoi ! toujours des obstacles, me dis-je en moi-même, & dans le temps que j'ai le plus d'espérance de n'en plus trouver ! autant valoit-il échouer dès les premiers pas, & ne point acheter par tant de peines un funeste accident que je ne puis éviter. Cependant, le bonheur que j'avois déjà éprouvé, ranimoit mon courage, & servoit dans mon cœur de garant à la Providence de celui qu'elle daignoit encore me préparer.

Je passai la nuit dans la grange sans pouvoir reposer. Dès la pointe du jour, mes Sznapans opinèrent qu'il ne nous restoit d'autre moyen de traverser cette rivière, que de gagner le pont de Marienbourg. En vérité, m'écriai-je, en leur adressant la parole, je ne vous reconnois plus : est-ce bien vous qui marquez tant de courage ? Quoi ! vous osez affronter une nombreuse Garnison de Troupes réglées, vous qui avez pâli aux approches d'une petite troupe de gens sans discipline, & qui ne méritent pas même le nom de soldats ! Ignorez-vous que le danger

que je fuis m'attend en cette Ville, & que vous, vous y trouverez sûrement les fers & le gibet que vous craignez.

J'aurois cru qu'il n'en falloit pas davantage pour leur faire abandonner un avis si hazardeux. Je me trompai; ils y persisterent, & voulurent m'obliger à m'y rendre, jusqu'à me menacer de me quitter si je ne le suivois. Etoit-ce folie ou désespoir? Je n'en fais rien; mais ce ne fut qu'à force de prières, & j'ose dire, à force de supplications, qu'ils me laissèrent maître de ma destinée & de la leur.

Ce que je leur proposois étoit assurément raisonnable. Allons au moins jusqu'aux bords du Nogat, leur disois-je; & si nous ne trouvons aucun moyen de le passer, nous irons à Marienbourg, quels que soient les motifs qui devroient nous détourner d'une route si périlleuse.

Nous nous remîmes en chemin par la chausée, & peu de temps après par des bois & des chemins affreux. Assez loin de notre gîte, nous rencontrâmes un Village où je jugeai à propos d'arrêter pour prendre langue. Je fis part de ce dessein à mes conducteurs, qui le désapprouverent. Ils trouvoient dangereux de demander le chemin à des Payfans, de qui naturellement nous n'avions rien à craindre; & un peu auparavant ils ne voyoient aucun risque à se présenter aux portes d'une Ville

dont nos ennemis avoient fait une des plus fortes Places du Pays. Aussi me disoient-ils encore dans toute leur bonne foi, qu'il étoit inutile de s'informer des routes, puisqu'ils étoient sûrs qu'il ne nous en restoit d'autre à prendre que celle de Marienbourg.

Je ne concevois plus ces gens, que je m'étois flatté de connoître; mais j'eus recours aux prières, qui m'avoient déjà assez bien réussi. Mon ivrogne, dont l'aveugle ardeur n'étoit peut-être qu'un reste des fumées du jour précédent, consentit le premier d'aller aux nouvelles, & entra à ce dessein dans une maison. Il revint me dire que les gens à qui il s'étoit adressé ne parloient que Polonois, & qu'il n'avoit pu leur faire entendre ce qu'il souhaitoit. A la bonne heure, lui dis-je : je fais heureusement leur langue; je vous servirai d'interprete avec plaisir.

Je me disposai en même-temps à descendre du chariot; mais c'étoit pour mes gens leur jour de contradiction. Ils s'opposèrent à cette résolution, craignant que je ne me fissé connoître par mon langage. Je me moquai de leur frayeur, & mis malgré eux pied à terre. Je marchois déjà vers cette maison, lorsque, essayant de me barrer le chemin, ils se mirent de front devant moi, & jurèrent qu'ils mourroient plutôt que de me laisser passer outre. Je ne pus tenir à cet excès d'im-

pudence, & je courus à eux comme dans le dessein de leur marcher sur le corps pour me faire passage. Un moment après, je ris en moi-même de ma vivacité ; mais en étois-je le maître dans le premier feu de mon ressentiment ? Et au fond, n'étoit-ce pas plutôt un sage emportement de la raison, qu'un aveugle transport de colere ? Cet air d'assurance les intimida & les fit recourir à d'autres menaces. Eh bien ! me dirent-ils, en s'ouvrant à la hâte devant moi, si tel est votre dessein de nous faire prendre, dès ce moment nous vous quittons. Ah ! très-volontiers, repartis-je sur le champ, allez, partez quand vous voudrez, je vous souhaite un heureux voyage.

Ce fut dans cette occasion que je sentis plus que je n'avois fait encore, combien j'étois à plaindre d'avoir à faire à des gens de cette espece, qui ne sont jamais plus insolents que lorsqu'ils sentent que l'on a intérêt de les ménager & de les craindre. Aussi je ne puis comprendre que, sans y être contraint comme je l'étois, on ose en faire les confidents & les ministres des desseins que l'on fait ne pouvoir réussir que dans le secret & le silence.

J'entrai dans la maison, &, du ton le plus poli que put me permettre mon air villageois, que je n'osois démentir, je dis à l'Hô-

tesse que je souhaitois aller au-delà du Nogat acheter du bétail, & que je la priois de m'indiquer l'endroit le plus aisé pour ce passage. Vraiment, répondit-elle, vous venez fort à propos; je puis vous épargner la peine d'un trajet, d'ailleurs fort difficile. J'ai du bétail à vous vendre, & à votre air, je connois que nous nous accommoderons aisément du prix. J'affectai de paroître ravi de ce qu'elle m'apprenoit; mais je répliquai que je ne pouvois prendre qu'à mon retour celui qu'elle m'offroit, parce que j'allois chercher une somme d'argent qui m'étoit due, & dont j'emploierois volontiers une partie au marché qu'elle proposoit. Mais il n'y a pas un seul bateau, reprit-elle; comment ferez-vous? Tout ce que vous voudrez, lui dis-je d'un air ouvert & plein de confiance; j'aime mieux recevoir ce service de vous que de tout autre, & je sens que je ne puis vous déplaire par la préférence que je vous donne à cet égard: car enfin, ajoutai-je, je connois le Pays; il n'est pas possible qu'obligés d'avoir un commerce continuel de l'autre côté de la rivière, vous n'ayiez, malgré toutes les précautions des Moscovites, quelque moyen de la passer. Je vois bien, continua-t-elle, que vous êtes un bon homme; tenez, je vais vous donner mon fils qui vous menera à un quart de lieue d'ici. Il y a à l'autre bord un Pêcheur de ses amis

qui garde dans sa maison un petit bateau ; à un certain signal cet homme viendra vous prendre , & vous ne sauriez avoir un moyen plus sûr & plus aisé de vous tirer de l'embaras où je vous vois. Je remerciai cette femme dans les termes les plus touchants & les plus tendres de ma langue , & je sortis d'auprès d'elle avec son fils.

Je fis monter celui-ci dans mon chariot , & je partoisi déjà , lorsque mes Paysans , qui étoient encore là , & que je n'avois pas fait semblant d'appercevoir , se présentèrent pour y monter aussi. Mon air content & la vue de ce nouveau conducteur les avoit comme pétrifiés. Ce n'étoit pas le temps de leur faire des reproches , je devois même encore les ménager. Peut-être étoient-ils plus disposés que jamais à me trahir ; un secret ne pèse jamais tant que lorsqu'on est le plus prêt à s'en décharger. Aussi , sans daigner leur parler , je les laissai faire.

Arrivés au bord du Nogat , le jeune homme donne le signal. A l'instant un Pêcheur sort de sa cabane , traîne le long du rivage une petite nacelle , la met à l'eau & vient à nous. J'y entrai avec un de mes Paysans , & je laissai l'autre à l'équipage , qu'on ne pouvoit transporter , en lui ordonnant d'attendre là son camarade que j'avois dessein de renvoyer le même jour.

Je ne fus pas plutôt à l'autre bord que je levai les yeux au Ciel pour le remercier de m'avoir conduit dans cette espece de Terre promise , où j'étois enfin à l'abri de tout danger.

A un Village près de là , nommé Biata Gora , j'achetai un nouveau chariot avec deux chevaux. Mon plus grand soin fut ensuite de congédier mon Payfan. Je le chargeai d'un billet pour l'Ambassadeur , qui ne contenoit que deux mots en chiffre , dont j'étois convenu avec ce Ministre. Enfin , je partis seul , & pris le chemin de Marienwerder , petite Ville des Etats du Roi de Prusse.

Quel n'étoit pas mon contentement , d'être délivré de ces brigands qui m'avoient fait compagnie jusqu'alors ! Le plaisir que je ressentois d'être hors de la portée des traits de mes ennemis , n'égalait point celui de ne plus voir à mes côtés ces indignes conducteurs , dont j'avois eu à me garder presque autant que de mes ennemis mêmes.

Arrivé aux portes de Marienwerder , j'échappai aisément aux questions d'un Factionnaire qui me demanda qui j'étois. Je traversai cette Ville assis sur mon chariot , & je ris plus d'une fois du triste appareil de mon équipage. L'entrée que j'y faisois n'étoit point magnifique ; mais un vain éclat n'auroit pas augmenté la joye que je ressentais en ce mo-

ment. Je portois avec moi la justice de ma cause, l'amour de mes Sujets, le repos de ma conscience, & sans doute l'estime de mes ennemis. Quels plus grands motifs d'oublier mes disgraces? Ce n'est qu'à ceux qui ont mérité leur infortune, ou qui n'ont pu la soutenir avec courage, qu'il est permis de se la rappeler avec douleur.



AVIS DE L'ÉDITEUR.

DAns le temps que les grands Généraux de Pologne soutenoient par les armes l'élection du Roi, & prétendoient avoir seuls la gloire de le maintenir sur le Trône, Sa Majesté, retirée à Königsberg, travailloit par ses Ecrits à ramener à lui ceux que la séduction avoit jetés dans la faction des Saxons & des Russes. De tous ses Ecrits, on n'en a pu recouvrer que deux, qu'on va donner ici, & qui feront sans doute regretter la perte des autres. Au reste, le Roi pensoit avec raison que ces sortes d'Ouvrages seroient plus d'impression sous un nom étranger, que sous le sien propre. Il craignoit qu'on n'attribuât au soin de sa gloire, ce qu'il ne faisoit que pour le bien des Peuples qui l'avoient élu.

L E T T R E

D' U N

SEIGNEUR POLONOIS,

Ecritte de Königsberg à un Seigneur de ses amis. A Varsovie, 10 Septembre 1735.

J E conçois aisément, Monsieur, que je ne pouvois mettre en de meilleures mains qu'en celles de Mr. de **, les sentiments de mon cœur, qu'il a bien voulu courir les risques de vous aller exposer lui-même à Varsovie, & que nul autre que lui n'étoit plus propre à rechauffer dans nos esprits une amitié que les circonstances des temps avoient malheureusement refroidie : mais si mes représentations ont emprunté leur plus grande force de la douceur de son naturel, & des charmes qu'il fait répandre dans ses moindres paroles, il ne sera pas fâché, sans doute, que je me flatte de ne devoir qu'à vous seul le retour de votre tendresse ; puisque je vois, par la Lettre qu'il m'a rendue de votre part, que vous n'aviez pas moins d'empressement à me redonner votre estime, que j'en avois à vous offrir la mienne, & que vous étiez autant dis-

F vj

posé que je le pouvois être, à sacrifier des intérêts particuliers au bien général de notre Patrie.

Il n'est point étonnant que, dans les violentes secousses qu'on nous a données, nous nous soyons heurtés inconsidérément; mais il le seroit, que, revenus du premier étourdissement de cette agitation, nous n'évitassions point de nous trouver encore opposés l'un à l'autre; nous qui, par nos dignités, sommes en spectacle à notre République, & qui, par notre seul mauvais exemple, pouvons augmenter les chocs cruels qui semblent devoir l'entraîner à sa perte.

Mais à présent que nos cœurs sont parfaitement réunis, & que, dégagés de toute passion, nous sommes convenus de nous appliquer sérieusement aux seuls intérêts de cette même République, il ne nous reste aussi qu'à réunir tous nos efforts pour lui procurer le repos & la liberté qu'on semble lui avoir déjà ravie. Nous avons tous deux le même penchant à ce juste devoir; mais vous y employez des moyens que j'y crois tout-à-fait contraires. Voyons donc, je vous prie, qui de nous va plus sûrement à ce but; ou vous, Monsieur, en suivant le parti de l'Electeur de Saxe; ou moi, en demeurant attaché à celui du Roi Stanislas.

Il ne s'agit point ici du fond de la ques-

tion, déjà si rebattu dans le monde, & déjà décidé, si je ne me trompe, dans l'esprit de tous les gens de mérite & de bon sens, je veux dire, du droit de l'un ou de l'autre de ces Princes à la Couronne de Pologne. Vous convenez vous-même dans votre Lettre de l'injustice de l'élection de Prague; & soit que j'aie été assez heureux pour vous arracher entièrement le bandeau, que vous avouez vous-même que nos dissensions particulières avoient mis sur vos yeux, ou, ce qui est plus vraisemblable, que votre équité naturelle ait enfin prévalu sur vos faux préjugés, vous poussez vos sages réflexions plus loin, & vous sentez déjà tout le poids de l'esclavage dont nous sommes menacés. Ce que vous dites de vous & de ceux de votre parti, que les plus malheureux sont ceux qui osent le moins se plaindre, me fait voir clairement que, si vous n'osez faire une confession publique des affreux malheurs que vous avez contribué à nous attirer, vous n'êtes pas fâché du moins, pour l'acquit de votre conscience, que je vous soupçonne une extrême envie de la faire.

Mais qui croiroit que, rempli de ces sentiments, vous ne laissiez pas de demeurer ferme dans votre parti, & que vous tâchez même de m'arracher à celui où mon honneur m'attache? Il est inutile, me dites-vous, d'être

fidele quand on n'espere plus ; & à des malheureux, comme nous, à qui il ne reste d'autre ressource que des soupirs, ce qui convient le mieux, c'est de cesser de lutter contre leur destinée. Ces idées générales, vous les appuyez de deux raisons qui vous paroissent extrêmement fortes.

La premiere, que nous ne devons aucunement compter sur la France, puisque l'affaire de notre liberté ne lui sert que de prétexte à une guerre qu'elle méditoit depuis long-temps pour ses propres intérêts & pour abaisser la Maison d'Autriche.

Et la seconde, qu'il n'est pas naturel de changer de parti à la veille d'une Diete générale, qui va, selon vous, donner une paix solide à notre Nation.

Voilà, Monsieur, le précis de votre Lettre ; elle est écrite avec tant de force & de vivacité, qu'elle eût été capable de dérouter tout autre Citoyen moins accoutumé que moi à réfléchir sur les grands intérêts qui nous concernent.

Je vais répondre à l'un & à l'autre de ces deux points ; & je ne doute pas que, ne cherchant à présent que le seul bien de notre Patrie, vous ne sentiez aisément toute la solidité des raisons que je vais alléguer pour combattre les vôtres.

Ce seroit à vous, Monsieur, & à tous

ceux qui reprochent à la France que l'état présent de notre Royaume ne lui sert que d'un prétexte au dessein qu'elle avoit d'humilier l'Empereur : ce seroit, dis-je, à vous & à eux, de nous démontrer la mauvaise foi de cette Puissance sur cet article ; mais où sont les preuves que vous en donnez ? Et ce soupçon, simplement énoncé, & qui ne porte sur rien d'absolument certain, doit-il faire impression sur des esprits qui ont de fortes raisons d'être persuadés du contraire ? L'impuissance où vous êtes de nous exposer évidemment ce prétexte, ne vous laisse-t-elle pas quelque doute qu'il existe en effet ? Et cela étant, pouvez-vous me le proposer comme un pressant motif d'abandonner notre Patrie à tous les malheurs qu'elle ne sauroit éviter, si ce même prétexte avoit autant de réalité que vous le dites ?

Je pourrois donc, en attendant vos preuves, me dispenser de combattre ici vos idées ; mais comme mon dessein n'est pas seulement de ne me point laisser entraîner dans votre parti, mais que je veux même employer tous mes efforts pour vous attirer à celui que je me fais gloire de suivre, je vais tâcher de soutenir l'honneur de la France & les justes espérances de la Pologne contre les tristes sentimens que vous avez conçus au désavantage de l'une & de l'autre.

Si la France avoit choisi la Pologne pour lui servir d'un prétexte à abattre la puissance de l'Empereur, dites-moi, je vous prie, si cette même France auroit travaillé elle-même, autant qu'elle l'a fait, à faire expirer ce prétexte? Seroit-il possible que, dans le même temps, elle voulût & ne voulût point une même chose? Et pouvons-nous concevoir une pareille idée de quelque Puissance de l'Europe que ce soit? Or il est évident que la France a mis tous ses soins à anéantir ce prétexte, & avant qu'il pût avoir lieu, & depuis même que les circonstances des temps ont pu le faire naître.

Qu'elle l'ait voulu détruire avant qu'il pût avoir lieu, il n'est rien de plus vrai & de plus sensible. Voyant l'Empereur opiniâtre à contraindre la liberté de la Pologne, & à détourner par la force sur l'Electeur de Saxe des suffrages qui se précipitoient d'eux-mêmes sur le Roi Stanislas, la France n'a-t-elle pas fait tout son possible pour le dissuader de cette violence, & pour qu'il voulût bien prévenir la guerre que cet injuste procédé la forceroit de lui déclarer? Est-ce donc rechercher un prétexte, que de ne rien oublier pour l'étouffer, si j'ose parler ainsi, avant même d'en pouvoir faire usage? Rappelez les déclarations que la France fit alors à l'Empereur, & qu'en ce même temps elle répandit

à deſſein dans toutes les Cours de l'Europe, & ſur-tout celle du mois de Mars 1733; garante de la liberté de la Pologne par le Traité d'Oliva, & intéreſſée d'ailleurs à cette même liberté, par le penchant ſi marqué de toute la Nation pour le Roi Stanislas, n'avertir-elle pas l'Empereur qu'elle ne pourroit regarder toutes les entrepriſes qu'il feroit pour contraindre nos ſuffrages, que comme un deſſein formé de troubler l'Europe, &, qu'en ce cas, elle ne pourroit ſe diſpenſer d'agir avec le zele & la fermeté qu'exigeroient de ſi juſtes démarches.

Mais, lorsqu'à la vue de cette déclaration, l'Empereur crut éluder les menaces de la France par le biais qu'il prit de ſuggérer à Petersbourg de ne faire exécuter que par les Ruſſes les deſſeins qu'il avoit ſur nos Etats, Sa Majeſté Très-Chrétienne, toujours attentive à ſe faire ôter des mains ce prétexte qu'on lui ſuppoſe, ne continua-t-elle pas à déclarer qu'elle ne ſouffriroit point que l'Empereur employât les Ruſſes ſes Alliés à faire ce qu'il n'oſoit entreprendre lui-même, & que ni les uns ni les autres ne devoient point lui donner occaſion de réparer par les armes les breches qu'ils méditoient de faire à notre liberté?

Des déclarations ſi formelles, & faites ſi long-temps d'avance, étoient-elles deſtinées

à enfanter le prétexte dont on accuse la France? ou plutôt, n'étoient-elles pas faites pour le détruire entièrement? S'il étoit vrai qu'elle eût recherché avec tant d'empressement une occasion de combattre l'Empereur, se seroit-elle si fort étudiée à le dissuader de lui fournir cette même occasion de le combattre? Et, au contraire, le laissant s'endormir sur la fautive idée qu'il avoit de l'éloignement du Ministère François pour la guerre, ne se seroit-elle pas donné de garde de l'éveiller par des menaces aussi vives que celle qu'elle ne cessoit de lui faire?

Allons plus loin encore; & pour vous montrer plus évidemment, s'il se peut, que la France ne cherchoit point un prétexte pour rompre avec l'Empereur, souvenez-vous de ce que nous avons vu en 1726 & 1727; n'avez-vous point entendu alors toute l'Europe se récrier contre la Cour de Vienne, avec autant d'aigreur que cette même Cour se récrie aujourd'hui contre la France? L'ambition démesurée, & les vastes projets qu'elle attribue à celle-ci, ne les lui donnoit-on pas alors à elle-même? Tous les Princes d'Allemagne, de proche en proche, s'ameutent les uns les autres contre l'Empereur; & c'est l'Angleterre, qu'on diroit vouloir le favoriser à présent, qui est la première à sonner l'alarme. Elle ébranle la France par ses pres-

santes sollicitations; & comme la Hollande trouve ses intérêts à l'anéantissement de la Compagnie d'Ostende, qui est le motif dont on se sert pour abattre le trop grand pouvoir de la Maison d'Autriche, elle se lie volontiers contre l'Empereur par son accession au Traité d'Hanovre. Quel affreux orage se prépare contre ce Prince! Trois fortes Puissances se disposent à l'attaquer; & ce qui paroît plus à craindre pour lui, la Hollande, par des raisons dont le détail me meneroit trop loin, mais dignes du flegme de cette République, fait dépendre l'embarquement de la guerre déjà résolue, de la seule direction de la France, que tout autre que ce sage Etat auroit cru la Puissance la plus jalouse de la gloire & des avantages de l'Empereur. Déjà la Flotte Angloise couvre & épouvante toutes les mers, & n'attend que le signal de la France pour attaquer les vaisseaux d'Ostende, & voir les débris des richesses naissantes de cette Compagnie, flottants autour d'elle, devenir le seul obstacle à son heureuse navigation. Qui croiroit néanmoins, si toute l'Europe n'étoit en état d'en rendre témoignage, qui croiroit que la France préfère à une guerre avantageuse le sage repos dont elle avoit joui jusqu'alors; qu'elle traite l'Empereur avec autant d'égards que s'il avoit été un des contractants du Traité qu'elle venoit de conclure;

& que, se contentant de faire balancer quelque temps le nuage sur la Cour de Vienne, elle la garantit d'une suite d'hostilités qui, une fois commencées, vont presque toujours au-delà des bornes qu'on leur a prescrites?

Dois-je encore rappeler ici ce dont vous ne pouvez manquer d'être aussi-bien instruit que moi, que, si, après le Traité de Séville, du 9 Novembre 1729, la France avoit voulu se livrer aux impétueux projets de la Cour d'Angleterre, on auroit vu dès-lors cette Puissance maritime employer ses vaisseaux au transport des Espagnols en Italie, & leur fournir ses propres troupes pour les aider à y conquérir tous les Etats qu'elle paroît fâchée à présent de voir enlever à l'Empereur par ces mêmes Espagnols qu'elle vouloit alors en rendre les maîtres?

Si donc la France, que vous supposez être prête depuis long-temps à saisir une occasion de s'élever contre la Maison d'Autriche, ne l'a point voulu dans deux conjonctures, où tout concouroit à un infaillible succès de ses armes, êtes-vous fondé à lui attribuer ce seul & unique dessein dans un temps où je pourrois démontrer que les circonstances ne lui sont pas à beaucoup près si favorables? Mais sur-tout pouvez-vous l'accuser de servir plutôt son ambition, qu'elle ne travaille à notre liberté, alors même, comme je l'ai déjà dit,

qu'elle a mis tout en usage pour que l'Empereur, ménageant cette même liberté, lui liât les mains sur les projets d'ambition dont on l'accuse ?

De deux choses l'une ; ou il faut que cette même France, qui a toujours passé pour si habile à démêler ses intérêts, soit la plus aveugle & la plus imbécille Puissance du monde, ou il faut absolument qu'elle n'eût point formé le dessein qu'on lui suppose d'humilier l'Empereur. Or, comme vous ne sauriez concevoir dans la France une si grande épaisseur de génie, qu'elle n'eût point su profiter des plus belles occasions qu'elle eut jamais d'exécuter le projet que vous prétendez qu'elle vouloit mettre en œuvre, vous ne pouvez point aussi lui attribuer ce projet, & vous devez être entièrement persuadé qu'elle ne l'eut jamais en vue.

Mais ce qui prouve encore plus constamment que les troubles de la Pologne n'ont point été un prétexte à la France de la guerre qu'elle fait à présent, c'est que, dans le temps même qu'elle a vu ces troubles prêts à éclater, elle s'est volontairement privée des secours qui lui auroient aidé à se les rendre utiles, & à mettre en jeu le prétexte qu'on prétend qu'elle recherchoit : & , en effet, deux ans avant la mort du Roi Auguste, elle renonce aux engagements où la Suede étoit depuis

long-temps de lui fournir des troupes pour agir dans le Nord. Remarquez, je vous prie, les circonstances du temps où elle veut bien se retrancher un appui qu'elle avoit reconnu tant de fois lui être si avantageux, & j'oserai même dire si nécessaire. C'étoit lorsque nous nous appercevions le plus qu'Auguste s'échappoit à lui-même; & que les efforts qu'il faisoit pour tirer encore de son corps usé quelques ressources de vie, nous annonçoient plus sûrement sa mort que ne faisoit sa faiblesse même. Est-il donc possible que la France, si elle avoit eu en vue de profiter, à la mort de ce Prince, de l'occasion qu'elle pouvoit lui donner de tirer l'épée contre l'Empereur, eût si mal entendu ses intérêts, que de rompre tout engagement de secours avec la Suède, presque au moment que cette mort étoit sur le point d'arriver? Ne concevons point, Monsieur, des idées si peu raisonnables d'une Puissance dont on a toujours reconnu que la Politique surpassoit même le pouvoir. Nous l'avilirions sans le vouloir, & nous nous avilirions encore plus nous-mêmes par le peu de justice que nous ferions paroître dans nos jugemens. Disons donc que la France n'a point entrepris la guerre d'à présent sous le prétexte de maintenir la liberté de notre Patrie, mais que c'est la nécessité indispensable où elle se trouve

de maintenir cette liberté, qui donne lieu de croire qu'elle n'attendoit cette occasion que comme un prétexte.

Je dis la nécessité indispensable. Pour ne pas rapporter ici sa garantie du Traité d'Oli-va, dont j'ai déjà fait mention, pouvoit-elle, sans renoncer à ce solide & brillant honneur dont elle est en possession, abandonner les droits d'une élection aussi juste que celle du Roi Stanislas? Pouvoit-elle lui voir enlever la Couronne par la violence la plus inouïe qui fût jamais? Pouvoit-elle honnêtement digérer ces discours injurieux dont l'Empereur s'est servi en parlant d'un Roi qu'il avoit reconnu autrefois pour légitime Roi de nos Etats, & qui, par son rang & par son étroite alliance avec la France, ne méritoit rien moins que les mêmes égards que l'Empereur exige pour lui-même? Et quand le Roi Stanislas, porté sur le Trône par les vœux d'une Nation qui, menacée de toutes parts, n'a jamais plus fait éclater sa liberté que dans le choix de ce Prince: quand le Roi Stanislas, dis-je, n'auroit pas tenu à la France autant à cœur qu'il y tenoit en effet, la France devoit-elle voir tranquillement exécuter contre la Pologne une conspiration aussi funeste que celle que l'Empereur méditoit contre elle? Devoit-elle souffrir que, poussant son ambition jusqu'à disposer en maître d'un Royaume qui ne lui

appartenoit point, l'Empereur s'arrogeât le droit de le donner à un Prince que la Nation même s'étoit engagée par un serment à ne pas élire, & de faire servir ce même Royaume à dédommager ce Prince des biens héréditaires de la Maison d'Autriche, auxquels l'apât d'une Couronne le faisoit renoncer? Devoit-elle permettre que des Peuples, divisés jusqu'ici du reste des humains, osassent concevoir le dessein de venir enchaîner une Nation libre, & que, lui donnant un Roi, le glaive à la main, ils y devinssent les meurtriers de tous ceux qui en avoient librement élu un autre? N'avoit-elle pas intérêt, avec toute l'Europe, d'empêcher que la Pologne ne tombât sous le joug d'un Prince dépendant de l'Empereur & des Moscovites, & qu'elle ne pût jamais servir de passage à ceux-ci, pour infester l'Allemagne toutes les fois qu'il plairoit à l'Empereur de la mettre sous ses fers? Et où seroit d'ailleurs l'équilibre de l'Europe, que vous semblez, dans un endroit de votre Lettre, accuser la France de vouloir détruire entièrement, si elle laissoit subsister l'union de l'Empereur, de la Moscovie, de la Pologne & de la Saxe, laquelle rendroit ces Puissances les seules dominantes dans le Nord? Or voilà, Monsieur, le vrai prétexte qui fait agir la France. Elle oppose ses armes aux violences de l'Empereur,

reur, & aux suites funestes qu'elles doivent nécessairement entraîner après elles : & en vérité, ces violences & leurs suites n'étoient-elles pas suffisantes pour la déterminer à la guerre? Que fait la France, qu'accomplir ce qu'elle a annoncé à l'Empereur qu'elle vouloit faire, & ce qu'elle ne pouvoit ne pas entreprendre sans s'attirer un déshonneur éternel? Et quand nous pouvons lui donner des raisons si fortes & si constamment vraies, devons-nous lui chercher un vain prétexte dont nous n'avons aucune conviction, & qu'elle détruit elle-même encore aujourd'hui.

C'est, Monsieur, ce qui me reste à vous montrer; & c'est ce que je puis faire, ce me semble, avec autant de force & de clarté, qu'il m'a déjà été aisé de vous prouver évidemment qu'elle cherchoit à anéantir ce prétexte, avant même qu'elle fût en état de s'en prévaloir : & véritablement le langage qu'elle a tenu durant notre interregne, n'est-ce pas le même qu'elle tient encore à présent dans ses réponses aux propositions d'armistice? Son système a-t-il varié, & la Pologne ne continue-t-elle pas toujours à être le seul motif de toute sa conduite? Elle a dit à l'Empereur durant l'interregne : Si vous exécutez sur la Pologne les injustes projets que vous avez formés contre elle, vous me forcerez malgré moi à vous déclarer la guerre; & ces

projets déjà exécutés, cette guerre déjà déclarée, elle lui dit : Faites cesser vos hostilités sur la Pologne, & je mets fin à celles que l'intérêt que je prends à cette même Pologne, m'oblige à exercer contre vous. Une déclaration si peu équivoque, faite à la face de tout l'Univers, & dans un temps où une brillante suite de conquêtes devoit l'enhardir à ôter le voile dont on croit qu'elle a couvert jusqu'ici ses desseins, une telle déclaration donne-t-elle lieu de soupçonner en elle d'autre intention que celle qu'elle veut bien exposer ? Si les troubles de notre malheureuse République n'étoient pour elle qu'un prétexte, feroit-elle tous ses efforts pour les apaiser ? & auroit-elle si peu d'égard à son propre honneur, que d'attacher à la fin de ces troubles celle de la guerre entreprise, si véritablement elle n'étoit dans la résolution de faire cesser la guerre en même-temps que ces troubles cesseroient ?

Quel injuste raisonnement fait-on ici contre la France ! Parce qu'elle a répondu aux propositions d'armistice, que, ne pouvant point abandonner la Pologne, qui étoit son unique point de vue, elle prétendoit que ce Royaume se ressentît autant de la suspension d'armes que les autres Etats qu'on se proposoit d'en faire jouir ; on infère que cette Puissance ne veut ni paix ni armistice, & que

la Pologne n'est qu'un prétexte qu'elle met en avant pour continuer la guerre : mais si cette même France eût donné les mains à cet armistice proposé, sans y faire comprendre la Pologne, n'auroit-on pas dit également que ce Royaume ne lui servoit que d'un malheureux prétexte, & qu'elle l'avoit honteusement sacrifié à son ambition ? Que faut-il donc que la France réponde ? Et cet indigne prétexte, qu'on lui suppose, peut-il se rencontrer de toutes parts, & en accordant la paix, & en continuant la guerre ? ou plutôt, peut-on le soupçonner dans cette constante uniformité de langage & de sentiments qu'elle a marquée jusqu'ici ? Si cependant elle ne pouvoit absolument éviter le reproche, n'est-il pas évident qu'on ne pourroit le lui attribuer, qu'au cas que, dans la suspension d'armes qu'on lui a proposée, elle eût été capable d'oublier les Polonois, pour les seuls intérêts de qui elle a publié qu'elle se déterminoit à la guerre ?

Mais, Monsieur, si les affaires de la Pologne n'avoient été jusqu'à présent & n'étoient encore à la France qu'un prétexte d'abaisser la puissance de l'Empereur, pourquoi l'Angleterre, qu'un secret engagement semble tenir unie à ce Prince ; pourquoi la Hollande, si desiruse de la paix, & si éclairée dans les justes mesures qu'elle prend pour

l'entretenir dans l'Europe ; pourquoi ces deux Puissances, & d'autres encore, ne se feroient-elles pas entremises pour détourner l'Empereur du funeste dessein qui donnoit lieu à ce prétexte ? Pourquoi l'Empereur lui-même auroit-il voulu de gayeté de cœur le donner à la France ? Ou c'est une grande imprudence à ce Prince si sage, & dont personne, sans doute, ne voudra convenir ; ou, si ce n'est point en lui une imprudence, il faut absolument avouer que la France ne chercha point le prétexte qu'on veut lui imposer.

Je fais ce que vous pensez. Il n'étoit point aisé à l'Empereur d'ôter ce prétexte à la France. Il ne lui étoit point aisé ! eh ! qu'avoit-il pour cela à faire autre chose qu'à surseoir les violences qu'il méditoit de faire à la Pologne ; & ne point écrire, ou révoquer aussitôt cette Lettre dont la France a eu connoissance, par laquelle l'Empereur s'excusoit auprès de la Czarine de ne pouvoir la secourir, par la raison que la France la menaçoit d'une guerre ; mais que cela ne devoit pas l'empêcher de continuer leur projet ; qu'au contraire, il l'exhortoit fortement à le mettre en œuvre par les mêmes moyens & de la même façon dont ils étoient convenus ? Qu'avoit-il à faire ? Qu'à laisser tranquillement remonter sur le Trône un Roi qui, dès la première fois qu'il y fut, lui rendit des ser-

vices si considérables, qu'il est étonnant que l'Empereur, aussi plein qu'il est des sentimens dignes de sa naissance & de son rang, en ait perdu le souvenir, ou n'ait pas jugé à propos de lui en témoigner sa reconnoissance. Qu'avoit-il à faire ? Qu'à ne pas barrer le chemin à un Prince déjà sur l'âge, & sans une postérité qui puisse prétendre à lui succéder ; à un Prince dont vingt ans de vie privée avoient parfaitement développé le caractère, & qui, accoutumé à se chercher lui-même loin des honneurs, annonçoit sûrement à toute l'Europe que, rechargé de ces mêmes honneurs, il seroit plus sensible au plaisir de se faire aimer de ses voisins, qu'à celui de s'en faire craindre. Tout le sacrifice qu'on exigeoit de l'Empereur, après une élection des plus générales, des plus libres, des plus unanimes qui fût-jamais, ne consistoit qu'en une apparence honorable pour la France ; il ne consistoit qu'à rompre une conspiration injuste, à ne point égorger une Nation pour mieux réussir à la rendre esclave, & enfin à renoncer à des violences extrêmes que l'on auroit dû s'interdire, quand même il n'y auroit pas eu à prévenir, en s'en abstenant, autant de malheurs & de si grandes pertes, qu'il y en avoit à craindre assez vraisemblablement du juste ressentiment de la France.

Rien n'étoit donc plus aisé à l'Empereur

que de faire expirer le prétexte dont il accuse aujourd'hui la France; & par cette même raison, c'est plutôt à lui qu'au Roi Très-Chrétien que toute l'Europe doit s'en prendre de la guerre dont elle ressent aujourd'hui les cruels effets. C'est lui véritablement qui a donné le premier prétexte à cette guerre par cette ambitieuse pragmatique dans laquelle il vouloit engager l'Electeur de Saxe; & après cela, peut-il dire avec raison que la France cherchoit une occasion de l'attaquer? Qu'il avoue plutôt qu'il en a lui-même cherché une d'irriter la France, puisque long-temps auparavant, averti de l'infailible indignation de celle-ci, il a mieux aimé en courir les risques, que de renoncer aux injustices que la France ne pouvoit lui voir exécuter sans tomber dans un avilissement dont on sait qu'elle n'est pas capable.

Prenons garde cependant de ne nous pas faire illusion. Je veux bien convenir, avec l'impartialité dont je fais gloire, que la France cherche à abaisser l'Empereur; mais il faut distinguer dans sa conduite deux motifs, dont l'un naît nécessairement de l'autre. Le premier & le principal, c'est de maintenir notre liberté en soutenant la vraie & légitime élection du Roi Stanislas; & le second, qui n'est qu'accessoire, c'est d'affoiblir cette haute Puissance dont l'Empereur pourroit peut-être

faire un aussi grand abus dans d'autres Etats, qu'il vient de faire dans les nôtres, s'il y trouvoit la même facilité qu'il a trouvée avec nous : mais ces deux motifs sont si enchaînés, qu'ils ne peuvent finir l'un sans l'autre ; & il reste toujours que la Pologne est le premier objet que la France se propose dans ce qu'elle entreprend.

Mais direz-vous encore : La France n'a point frappé tous les grands coups qu'elle auroit pu pour le bonheur & la tranquillité de notre Royaume ; & c'est ce qui me fait croire qu'elle a moins en vue notre félicité que des intérêts particuliers qui la regardent. Je fais, Monsieur, que cette réflexion, qui paroît si raisonnable, a ébranlé bien de nos freres, qui d'ailleurs, reste pâle & sanglant des flammes, de la faim & des fureurs Moscovites, n'avoient plus assez de courage pour rester fermes dans le bon parti. Je vous avouerai aussi que n'étant point dans le secret du Ministère de France, je ne puis vous donner à cela une réponse aussi positive qu'il le pourroit faire lui-même, & qu'il le fera sans doute un jour, dès que les circonstances des temps ne l'obligeront plus à faire un mystère de sa conduite ; cependant je crois pouvoir vous alléguer des raisons qu'il pourroit bien déjà ne pas faire difficulté d'avouer lui-même.

Je crois en effet que la France a plus comp-

té, & sur notre bonne volonté, & sur nos forces, qu'elle ne le devoit dans les conjonctures où nous nous trouvions. Elle avoit de nous cette haute idée dont nos fréquentes victoires sur les Turcs & sur les Moscovites avoient rempli l'Univers depuis tant de siècles. Elle croyoit, qu'héritiers de cette noble fierté de nos Peres à ne reconnoître d'autres loix que celles que nous nous faisons nous-mêmes, nous nous montrerions invincibles aux tyrans; que, faisant tous nos efforts pour conserver la liberté à nos enfans, on ne nous verroit pas trop avarés d'un sang qui ne nous fut donné que pour être versé pour elle, tomber, pour ainsi dire, tout entiers sous le joug; & que, s'il falloit qu'un si grand bien fût perdu pour eux, nous leur en payerions du moins le prix par un noble trépas. Si la France ne pouvoit ignorer que le feu Roi Auguste, ménageant à son fils les moyens de nous subjuguer, avoit considérablement diminué nos troupes, elle espéroit que notre valeur suppléeroit au nombre, & elle ne pensoit pas qu'il fallût compter les Sujets d'une Armée dans une Nation qui n'étoit elle-même qu'une Armée de combattants. Et de bonne foi, étoit-il naturel de croire que douze mille hommes, affoiblis par une route de plus de trois mois, pourroient s'ouvrir des chemins si aisés jusqu'au centre d'un Royaume, où cent

mille Gentishommes au moins, assemblés sous les armes, venoient de donner le brillant spectacle d'une union qui n'eut jamais d'exemple, & d'une indignation commune & également vive contre ces mêmes troupes qui s'avançoient vers nous? Qui n'auroit cru que, renversant la colonne ennemie qui devoit s'offrir la premiere à nos regards, nous nous en serions fait une barriere contre la seconde qui marchoit sur ses pas? Plusieurs d'entre nous souffroient impatiemment qu'on retînt leur courage, & sembloient quereller le Ciel d'un retardement dont ils ne connoissoient point la cause. Mais telle étoit la destinée de notre Nation, que, donnant autrefois des secours utiles à ses voisins & à l'Empereur lui-même, elle n'ait pu en donner en cette occasion. Les Russes eux-mêmes, dont les regards ne s'étendoient qu'avec crainte sur nos campagnes à mesure qu'ils pénétoient dans nos Etats, espéroient-ils ne trouver aucun obstacle à leurs entreprises? Faut-il donc s'étonner que la France, qu'une tendre & ancienne amitié aidoit encore à aveugler sur notre triste situation, ne pût point juger sainement de nos forces? Nos Histoires lui fournissoient-elles quelque exemple de l'état de foiblesse où nous étions? Il est vrai que, sous le regne de Jean Casimir II, notre Nation s'étoit vue dans des conjonctures fort déplorablee; mais elle

avoit pourtant encore fait face durant vingt-un ans à cinq voisins armés contre elle , & elle avoit pu se soustraire à leurs violences sans aucun secours étranger. Une idée trop flatteuse des ressources d'un Etat qui s'étoit toujours soutenu par lui-même, a trompé la France ; & l'on ne peut pas lui faire un crime de n'avoir point vu dans les desseins de Dieu celui qu'il avoit sans doute d'engourdir nos bras à la vue d'un Peuple dont il vouloit se servir pour nous châtier.

Une seconde raison des délais que la France vous paroît avoir apportés jusqu'ici à notre bonheur, c'est qu'elle a voulu d'abord aller à la source du mal, comme elle l'avoit annoncé dans sa Déclaration du mois de Mars 1733, & dans sa déclaration de guerre du 15 Octobre de la même année. Il a fallu pour cela qu'elle commençât par se faire des Alliés, autant pour augmenter ses forces, que pour enlever à l'Empereur celles que ces mêmes Alliés auroient pu lui fournir, la guerre étant une fois commencée. Mais ces Alliés, il a fallu aussi les engager en travaillant pour eux ; & aussi-bien étoit-ce également aller au but qu'on se proposoit en même-temps, d'affoiblir le grand pouvoir de la Maison d'Autriche. C'est ainsi que la France s'est vue obligée de porter une grande partie de ses forces en Italie ; mais durant ce

temps il falloit empêcher l'Empereur de pénétrer en France, & tenir une Armée sur le Rhin: & cette Armée, soit pour montrer évidemment que ce que le Roi Très Chrétien avoit dit, étoit constamment vrai, qu'il ne songeoit point à s'agrandir par de nouvelles conquêtes, soit pour frapper son coup plus sûrement contre l'Empereur, en le forçant de redonner la liberté à la Pologne, devoit rester dans l'inaction, & tenir ses foudres suspendues, jusqu'à ce que les troupes, qui auroient aidé à faire changer de Maître à l'Italie, venant se joindre à elle, elles fissent toutes ensemble un dernier effort de guerre pour enfanter la paix. Nous sommes, Monsieur, à la veille de voir exécuter ce grand projet d'où nous doit venir infailliblement le rétablissement de nos libertés & de nos privilèges, & qui doit nous dédommager de nos malheurs. Je crois voir clairement toute la trame que la France ourdit, & il n'est tout au plus, à mon avis, que quelques filets déliés, & qui n'entrent dans l'ouvrage que par occasion, qui peuvent échapper à ma vue: mais ce qui est constant, c'est que, de quelque façon que la France agisse, elle n'a pour principal objet que nous & notre liberté. Ayant bien voulu confondre son honneur avec le nôtre, il faut que tous les deux périssent, ou qu'ils se soutiennent tous deux à la fois; &

comme il n'y a point d'apparence qu'une Puissance si redoutable & si jalouse de sa gloire, veuille s'immoler au bon plaisir de l'Empereur, il n'est pas croyable non plus que notre honneur devienne la victime de ce même Empereur, le seul Artisan des calamités de notre Patrie. Le caractère du Cardinal de Fleury nous répond des grands sentiments de Louis XV, que son sang & ses grandes qualités nous annoncent d'ailleurs. Et dans le temps que les François ne distinguent point les intérêts du Roi leur Maître, de ceux du Roi Stanislas, le Ministère de France, engagé à notre rétablissement par son propre honneur, voudroit-il heurter de front les sentiments communs de toute une Nation à qui il est en quelque sorte comptable de toutes ses démarches?

Mais je crois avoir suffisamment prouvé que nos tristes malheurs ne servent point de prétexte à la guerre que la France a entreprise. En tout cas, il ne tient qu'à l'Empereur de dévoiler les plus secrets desseins de cette Puissance aux yeux de l'Univers. Qu'il fasse cesser ses hostilités dans nos Etats; &, si la France ne fait alors cesser les siennes, la mauvaise foi paroîtra dans tout son jour. Si l'Empereur est si persuadé de ce prétexte, n'a-t-il pas la plus belle occasion du monde d'en tirer avantage, en découvrant l'opiniâ-

trêté de la France à continuer une guerre à laquelle il auroit consenti de mettre fin ? Que d'amis il s'attireroit alors ! & quelle honte ne feroit-il pas tomber sur cette fiere ennemie ! Mais , jusqu'à ce qu'éteignant lui-même le flambeau de la discorde qu'il a allumé , il ait arraché à la France le triste aveu de l'ambition démesurée qu'il lui suppose , il nous permettra de ne rien croire de cette ambition ; & tout ce qu'il y a de gens d'esprit & de bon sens resteront persuadés que la Pologne n'est point un prétexte à la funeste guerre qu'il s'est attirée sur les bras.

Venons à présent , Monsieur , au second motif qui vous retient dans le parti de l'Electeur de Saxe , & qui n'est certainement guères mieux fondé que celui que je viens de détruire.

Vous ne croyez pas , dites-vous , devoir vous détourner de votre chemin aux approches d'une Diete générale , qui peut seule remettre les affaires de la Pologne au même état où elles étoient auparavant. Mais quelle idée avez-vous de la paix que vous prétendez vous procurer ? Ne doit-elle pas , cette paix , avoir rapport à la guerre qui l'a précédée ? Et quelle est cette guerre ? Est-ce une dissention intestine que l'ambition de quelques puissantes Familles ait fait naître dans nos Etats , ou que des intérêts arbitraires de Gouverne-

ment, de nouvelles vues de Politique, des objets enfin qui nous regardent uniquement, ayant excitée parmi nous, & qui soit tellement concentrée dans la Pologne, qu'elle n'ait point éclaté au-dehors? Si cela est, auteurs de nos maux, nous seuls pouvons y apporter du remede, & la Diete de pacification ne sauroit être mieux établie pour en arrêter les progrès, & en éteindre les suites; mais il s'en faut bien que cette guerre soit telle que je viens de la représenter. Elle a véritablement pris sa source parmi nous; mais delà, comme un torrent, elle a entraîné presque toutes les Puissances de l'Europe; & cela étant ainsi, est-ce à la Pologne à redonner la paix à toutes ces Puissances? Et une Diete de pacification indiquée & tenue par les seuls Partisans de l'Electeur de Saxe, que d'ailleurs vous ne pouvez désavouer vous-même ne point constituer le Corps de la République, peut-elle avoir la force & l'autorité de concilier d'aussi grands intérêts que ceux qui se trouvent aujourd'hui nécessairement confondus avec les nôtres? Si déjà ceux de notre parti ont protesté contre tous les réglemens que vous pouvez faire dans cette Diete, pensez-vous que la France & ses Alliés voudront s'y soumettre aveuglément? Et si, comme il arrivera sûrement, ces Puissances & nous, nous ne tenons aucun compte

de ce grand ouvrage de paix que vous vous flattez d'établir, cet ouvrage pourra-t-il subsister? Et votre Diete, au-lieu de vous être réellement utile, ne servira-t-elle pas à irriter davantage ces mêmes Puissances, qui, effectivement se trouveront offensées, que vous ayiez osé prononcer de vous-même, & sans leur aveu, sur des intérêts qui les concernent, & vouloir leur imposer, je ne dis pas des conditions de paix, mais une paix déjà toute dressée, comme s'il ne leur restoit plus rien à faire que de mettre bas les armes, & se soumettre entièrement à vos décrets? Non, Monsieur, la guerre étant devenue générale, la paix doit être générale aussi, & vous concevez bien que, quoique vous puissiez faire, vous ne sauriez procurer cette paix générale par la Diete de pacification que vous êtes sur le point de tenir.

Je dis bien plus. Il ne vous est pas même possible de vous donner par cette Diete une paix particuliere, & qui soit propre à vous seuls. Y a-t-il en effet de l'apparence que vous puissiez jouir d'un tranquille repos, dans le temps que toute l'Europe est dans une violente fermentation, & que vous ne ressentiez point les secousses du vaisseau où vous êtes renfermés, lorsque ce vaisseau se trouve agité de la plus rude tempête? ne riroit-on pas de ceux qui, au milieu d'une mer cour-

roucée , tiendroient conseil entre eux , & , après être convenu que tout est calme , or donneroient gravement aux Compagnons de leurs dangers , & aux Pilotes mêmes , de se croire tranquilles , lorsqu'ils sont tous sur le point d'être engloutis ? Voilà , Monsieur , votre situation ; je ne saurois vous la rendre plus sensible.

Car enfin , qu'est-ce qui peut arriver après votre Diète ? Ou l'Empereur fera sa paix avec la France , ou il ne la fera pas : s'il la fait , tous vos efforts sont vains dès ce moment , & vous serez contraints d'effacer vous-mêmes jusqu'aux moindres de vos décisions , pour travailler sur un autre plan à la paix que vous aurez cru vous être procurée ; & plaise au Ciel que vous n'ayiez à courir d'autre risque que d'accepter un nouveau système de tranquillité où vous n'auriez point concouru ! que si , au contraire , l'Empereur ne fait pas de long-temps sa paix avec la France , la guerre reprendra de nouvelles forces ; & vous trouvant en butte aux ennemis que vous vous connoissez déjà , & peut-être à d'autres aussi que vous ne connoissez pas encore , pourrez-vous jouir de ce doux repos que vous vous proposez ? Et ce renouvellement de guerre ne vous deviendra-t-il pas d'autant plus funeste , que vous étant rendus vous-mêmes les arbitres de votre sort

& de celui de nos Etats, qui ne dépend plus ni de vous ni de nous par la liaison qu'il a avec celui de plusieurs autres Puissances, vous aurez prétendu les assujettir à vos décrets, & faire expirer tout d'un coup leurs prétentions, que vous savez être réellement mieux fondées que celles de l'Electeur de Saxe, dont, entraînés par la force, ou domptés par la crainte, vous soutenez ou vous faites semblant de soutenir les intérêts.

Ainsi, Monsieur, à quelque égard que vous considérez votre Diete de pacification, elle est tout-à-fait inutile, si elle n'est même, & pour vous & pour notre Patrie, un nouveau surcroît de troubles & de malheurs. C'est là toutefois un des motifs qui vous fait sacrifier les droits de votre conscience au parti que vous avez malheureusement embrassé. Mais j'en ai assez dit; je vous laisse à digérer mes réflexions. Il n'en falloit pas de moins solides à un homme comme vous, & je ne connois aussi personne plus capable de les approfondir, & d'en tirer, pour ainsi dire, tout le suc qu'elles peuvent rendre. J'en attends aussi un très-heureux succès, & suis très-véritablement, &c.



L E T T R E

D' U N

HABITANT DE DANTZIC,

En réponse à celle d'un de ses Amis, demeurant à Varsovie, 12 Décembre 1735.

J'AI reçu, Monsieur, par votre dernière dépêche, le résultat du Conseil qui vient d'être tenu à Varsovie, & qui, pour me servir de vos expressions mêmes, doit, au moyen de la Diete de Pacification qu'il semble annoncer, dissiper au plutôt les troubles de notre Royaume, & lui redonner la paix. Je ne m'étonne point que vous ayiez été enchanté de la seule idée de ce bonheur. Qu'avons-nous à desirer que de voir fixer le sort incertain de notre malheureuse République, que de nous voir exempts des calamités funestes que nous essuyons depuis si long-temps? Mais nous pourrions bien être la dupe de nos desirs & des promesses dont on les flatte. Aussi je ne craindrai pas de vous dire que, n'ayant aucun droit de suffrage à cette Diete, j'ai résolu d'en attendre ici le succès, per-

suadé qu'elle n'en sauroit avoir aucun qui puisse répondre à notre attente. Je vais vous communiquer les raisons qui me font prendre ce parti, & vous laisser juger ensuite du fondement que peuvent avoir vos espérances.

Depuis que les Troupes Stanislaïques sont dispersées, & que les Armées étrangères, faute de combattants qui leur résistent, tiennent toute la Nation sous le joug, on diroit que la guerre a cessé, & qu'il est permis de bien augurer de la tranquillité publique : mais cette guerre n'en est que plus d'angereuse, à présent qu'elle est concentrée dans les cœurs ; & cette tranquillité doit ressembler à la bonace qui suit la tempête, & qui souvent est plus funeste aux navigateurs que ne l'étoit la tempête même.

Et en vérité, si l'on vous demandoit vos conseils pour l'établissement d'un nouveau Royaume, ne voudriez-vous pas lui donner d'abord la Religion pour fondement ? Mais la Pologne, dont on vient de renverser toutes les Loix, peut-elle en avoir d'autre dans la refonte qu'on en veut faire, que cette même Religion qui forme les liens les plus forts des Sociétés civiles ? Remarquez cependant que c'est à quoi l'on s'attache le moins dans cette réforme ; & qu'au contraire, l'infidélité envers Dieu est la base de tous les changements qu'on y veut introduire. C'est un Etat

nouveau qu'on élève sur le parjure & sur le mensonge; & cela étant, je vous demande si ces mêmes Peuples peuvent jouir d'une paix solide, tandis que leur conscience ne sera point en repos; & si la Diète de pacification est capable de calmer des cœurs agités par leurs remords & par les reproches continuels de tout ce qui aura été fait contre une cause qui, par les (*) serments volontaires de toute la République, n'est plus tant la cause des Polonois que de Dieu même?

Si néanmoins on passe par-dessus les maximes de Religion le plus profondement gravées dans leurs cœurs, & qu'indépendamment des obligations qu'elles nous imposent, on n'ait dessein de se laisser conduire qu'aux fausses lueurs d'une justice arbitraire, à l'exemple de ces Peuples, qui, privés de la connoissance du vrai Dieu, ne se gouvernent que par un instinct brut & grossier, quel sera le fondement de cette pacification qu'on projette? En est-ce un solide, en est-ce un qui puisse subsister, que celui qui servira à soutenir un Trône dont les Russes seuls ont dis-

(*) A la Diète de convocation qui précéda la Diète d'élection, tous les Députés des Diétines avoient fait chacun serment de n'établir pour Roi qu'un *Piast*, c'est-à-dire, un Polonois né de pere & mere Catholiques. *Note de l'Editeur.*

posé? Y a-t-il de la justice à ruiner, depuis deux ans, un Royaume, sans aucun sujet de guerre, sans aucune vraie occasion de rupture qui ait précédé? Y a-t-il quelque apparence d'équité à bouleverser les Loix d'une République qui compte les années de sa liberté & de son indépendance par celles de sa durée depuis son établissement; à forcer les consciences au parjure, & les sentimens à la prévarication; à menacer des dernières rigueurs des Citoyens fideles; à les traiter de rebelles, eux qui n'ont jamais été Sujets; à les punir en criminels d'Etat, parce qu'ils refusent constamment d'agir en esclaves, & à contraindre enfin toute une Nation à ne plus chercher son salut que dans la perte entière de sa liberté & de sa gloire?

Quelles mains si habiles pourront venir à bout de ce grand ouvrage de pacification? Car enfin il s'agit d'y concilier des choses entièrement opposées: un Maître à qui, de son coup d'essai, l'on a fait violer des Loix que son équité naturelle lui eût fait respecter sans doute; & des Peuples, qui, à moins d'être subjugués tout d'un coup, ne peuvent être assujettis que par un consentement unanime à la servitude qu'ils détestent. Il s'agit de légitimer une élection qui peut abolir à jamais tous les droits des élections futures, de rétablir la confiance entre les deux corps qui

se sont formés dans l'Etat, & qui sont aussi opposés l'un à l'autre, que s'ils formoient deux Nations séparées, & vivant sous différents climats. Il s'agit de réunir ceux qui ont tout sacrifié pour la défense de la Patrie, avec ceux qui l'ont rendue la victime de leurs intérêts particuliers. Il s'agit de ressusciter la liberté du milieu des fers où on la tient enfevelie; & de la faire réfléchir, si j'ose ainsi dire, sur le même Trône d'esclavage où elle vient d'être entrée. Il s'agit de faire reprendre son ancien cours aux Loix, malgré les digues qu'on leur oppose; de réparer l'honneur & la réputation d'une Noblesse illustre qu'on méprise & qu'on ne cesse d'insulter par tout ce qu'il y a de plus déshonorant pour elle, de lui faire espérer quelque dédommagement des biens qu'elle a perdus, dans le temps qu'on ne cesse, par des impôts cruels, de lui enlever le peu de bien qui lui reste. Il s'agit de pourvoir à la sûreté de l'habitant accablé sous le joug d'une Puissance étrangère, & de soulager son misérable état, lors même qu'on fait tous ses efforts pour accroître ses peines. En un mot, il s'agit de punir l'innocence, & de guérir une playe en ly entretenant le venin qui la produit ou qui l'augmente. Conciliez, si vous pouvez, toutes ces contrariétés, & nous pourrons espérer le succès de la Diète de pacification dont on nous flatte.

Mais, direz-vous, vous avez beau nous prouver que cette Diète ne sauroit compâtrir avec la Religion & la Justice, & qu'elle ne peut être établie sur aucun de ces fondemens essentiels; doit-on regarder de si près aux projets que l'intérêt enfante, & où faut-il trouver des avantages réels? Telle est la situation des Puissances déchaînées contre la Pologne: le profit qui leur revient des hostilités qu'elles exercent, ne permet pas d'examiner si elles ont droit de les exercer. Quelque fausse que soit cette maxime, je suis prêt néanmoins à l'approuver, si l'on peut me convaincre que ces mêmes Puissances trouvent leur intérêt dans la perte du Royaume qu'elles s'efforcent de ruiner. Je suis au contraire prêt à démontrer que leur véritable intérêt étoit de ne point y allumer la guerre qui le désole.

Je dirai d'abord en général ce qu'il est aisé de prévoir, qu'il en sera de la nouvelle République qu'on veut former sur ce principe d'intérêt, comme d'une vaste maison bâtie sur un fondement ruineux, laquelle a toujours besoin de nouveaux appuis, & dont l'entretien coûte plus que si on l'avoit d'abord élevée sur un terrain solide; qu'il y aura toujours des vuides, des crevasses dans cet édifice de pacification, & que ceux qui l'élèvent seront toujours exposés à de nouveaux fraix, jusqu'à ce que l'ouvrage tombant de lui-mê-

me, ou démoli par ses Architectes, il soit rebâti sur des fondemens plus fermes, tels que ceux que j'ai déjà représentés devoir être la base de tout ouvrage de politique qui doit durer.

Mais, pour en venir à un détail plus précis, peut-on disconvenir que l'Empereur, qu'on regarde, à bon droit, comme l'auteur de la guerre qui se fait à présent dans l'Europe, n'eût beaucoup mieux fait pour lui-même s'il n'en avoit point allumé le flambeau? L'événement nous fait déjà voir que, pour vouloir disposer à son gré d'une Couronne à laquelle il n'avoit aucun droit, il faudra qu'il renonce à celles qu'il croyoit lui appartenir: & en vérité, la satisfaction qu'il a eue de faire mettre la Pologne à feu & à sang, le peut-elle dédommager de ses pertes? Oubliant les obligations essentielles qu'il avoit au Roi Stanislas, du temps de la dernière guerre de Suede, il a cru de son intérêt de s'opposer au rétablissement de ce Prince, pour ne pas avoir un voisin dangereux dans la personne d'un Beau-pere du Roi de France: vaine appréhension qui a été la cruelle source de tous les malheurs qu'il éprouve & qu'il peut encore éprouver! Et, en effet, a-t-on jamais vu la Pologne attaquer aucun des Etats qui l'environnent, elle qui s'estimeroit heureuse d'être en état de se défendre quand
on

on vient l'attaquer? Et ce même Roi Stanislas, qu'on a pris plaisir à se figurer si redoutable, peut-être pour avoir occasion de blesser en sa Personne l'honneur d'un Roi qui mérite si fort d'être respecté, peut-il de lui-même entamer une guerre sans la République, & suivre en cela l'exemple du Roi Auguste, son prédécesseur? Mais le regne du Roi Stanislas finira avec sa vie; & l'Empereur doit-il compter pour rien le juste ressentiment de la Pologne qui ne meurt point? Peut-il croire que, dans cette foule d'événements qui naissent dans le monde, & qui se choquent & se brisent dans leurs cours, comme les flots d'une mer agitée, il ne s'en présentera pas quelqu'un de favorable, où la Pologne pourra se venger & éteindre sa colere dans la source même de ses malheurs? Ainsi la Cour de Vienne, en voulant sur une fausse supposition, se precautionner contre le Roi Stanislas, s'est mise réellement dans le cas qu'elle a voulu éviter, & dans un cas même beaucoup plus fâcheux pour elle, puisqu'en laissant un cours libre à la tendre affection de la Pologne pour le Roi qu'elle souhaitoit, elle avoit beaucoup moins de sujet de craindre ce Roi, que la France irritée, & qu'elle auroit même pu s'en faire un ami.

Mais un autre motif aussi mal fondé, & qui peut également avoir bientôt de fâcheux

ses suites, animoit encore l'Empereur. Il a cru de son intérêt d'assurer sa pragmatique-sanction du côté de la Maison de Saxe, en la substituant d'autorité, & comme par droit de succession, à une Couronne élective : dessein mal conçu, puisque cette pragmatique, après avoir long-temps languï & essuyé divers symptômes, est déjà comme expirée ; & que le pouvoir de l'Electeur de Saxe étant accru, ce Prince lui-même pourroit essayer de la renverser si elle subsistoit encore. Ainsi l'Empereur se creuse un abyme dont il est aisé de mesurer la profondeur par l'élévation de celui qu'il favorise. On ne peut comprendre un pareil aveuglement dans une Cour qui a toujours été estimée si habile à démêler ses moindres avantages. Ne devoit-elle pas s'apercevoir qu'elle n'a aucun intérêt à maintenir l'Electeur de Saxe, & qu'elle a au contraire plus à craindre de ce Prince que du Roi Stanislas, qu'elle fait pourtant tous ses efforts pour éloigner de la Couronne que la Pologne lui a déferée.

Allons plus loin encore ; & après avoir montré le peu d'intérêt que l'Empereur a effectivement à maltraiter, comme il fait, un Roi légitime & une République indépendante, je veux vous représenter la Czarine aussi peu fondée en cela même que l'Empereur.

Personne ne doute que l'intérêt de la Czarine ne l'engage à regarder l'Empereur comme son Allié naturel contre les Turcs ; mais n'auroit-elle pas dû réfléchir combien elle risque , par la guerre injuste qu'elle fait aux Polonois , de s'attirer sur les bras ces mêmes Turcs , sans qu'elle puisse espérer aucun secours de l'Empereur si occupé d'ailleurs à se défendre ? Est-ce par une plus grande confiance en l'Electeur de Saxe , qu'au Roi Stanislas , que la Czarine s'est déclarée pour l'un au préjudice de l'autre ? Mais d'où peut venir sa prédilection & son assurance ? Cette Princesse a-t-elle oublié qu'à la Paix d'Alt-Ranstad le feu Roi Auguste ne craignit point de sacrifier l'alliance de Pierre I. & les obligations qu'il lui avoit , à la conservation de la Saxe ? Qui peut l'affurer que le fils sera plus religieux à garder ses engagements , que le pere ne l'a été ? Mais est-il de l'intérêt de la Russie d'ébranler les libertés de la Pologne , qui lui sont réellement plus utiles , & j'oserais même dire , plus avantageuses qu'à la Pologne même ; puisque , par la forme de gouvernement qu'elles soutiennent dans celle-ci , elles sont comme la sauve-garde de la Russie , en donnant plus de sûreté aux frontieres de ses Etats , qu'elles n'en donnent à celles de la Pologne , d'ordinaire trop exposées aux incursions des voisins ? Est-il de l'intérêt de

la Russie de placer sur le Trône de la Pologne un Prince puissant, & d'indisposer contre soi une Nation qui lui a été jadis redoutable, & qui peut le devenir encore par cette même vicissitude qui vient de lui rendre la Russie redoutable à son tour? Cette Monarchie ne devoit-elle pas, dans les commencements de sa grandeur, ménager ses forces, & éviter de donner de la jalousie à ses voisins? Pour triompher, comme elle fait, de la Pologne désarmée, se croit-elle si puissante, que la Suede ne puisse un jour revendiquer ses pertes, que les Turcs ne puissent se ressentir de la partialité qu'elle affecte pour les Perses, & de l'infraction du Traité de *Pruch*; & que les Polonois eux-mêmes, sortis une fois de l'abyme où elle les a précipités, ne cherchent à se venger des malheurs dont on les accable?

Je fais ce que vous pensez. La Cour de Russie regarde peut-être des mêmes yeux que nous, les dangers où l'expose l'injuste guerre qu'elle fait en Pologne; mais c'est une affaire où l'honneur l'a engagée, & qu'elle doit soutenir par l'honneur. J'accorde à la Czarine tout ce qu'elle veut; mais à présent qu'elle a rempli ses desirs, qu'elle est persuadée que l'Electeur de Saxe regne paisiblement à Varsovie, & qu'elle est rassasiée de cet honneur qu'elle a tant recherché; qu'elle revienne aux justes sentiments

dont elle pourroit se repentir un jour de s'être éloignée; qu'elle se fasse un honneur plus convenable à son rang & plus digne d'un grand cœur, de ne plus opprimer une Nation qui ne lui a donné aucun sujet de lui faire la guerre; qu'elle retire ses troupes; qu'elle rende aux Polonois leur première liberté; qu'elle les abandonne à eux-mêmes, & leur laisse le soin de décider de leur sort; & alors je pourrai bien augurer de la Diète de pacification que l'on est prêt de convoquer sous le prétexte du bien de la Pologne.

Pour ce qui est de l'Electeur de Saxe, je conviens que la Couronne de Pologne lui coûte trop cher par le sacrifice qu'il lui a fait de ses droits aux Etats de la Maison d'Autriche, pour qu'il ne soit pas de son intérêt de la soutenir. Mais j'ajoute à cela que, s'il lui en a coûté beaucoup pour l'acquérir, il s'expose à tout perdre pour la conserver; & ce qui est arrivé à son Pere, peut d'avance lui tenir lieu de leçon. Croit-il, pour être monté sur le Trône par le violement des loix & des libertés que les Russes ont foulées aux pieds, & dont ils lui ont fait comme autant de marches pour y parvenir, croit-il en être absolument le maître? Il se trompe. Il peut réussir à rendre les Polonois malheureux; mais en fera-t-il plus heureux lui-même, à moins, ce qui n'est absolument point dans son carac-

tere, qu'il ne se fasse un bonheur de régner par la force, d'avoir autant d'ennemis que de Sujets, & de ne porter qu'un vain titre de Roi sous le joug des Russes qui commandent actuellement dans la Pologne avec plus d'empire & de hauteur, qu'ils ne le font dans leur Pays même, où ils dépendent d'une Puissance qui les gouverne plus en esclaves qu'en Sujets.

Je fais bien que les Polonois ne jouiront jamais de leur liberté, s'ils sont malheureusement destinés à subir le regne de l'Electeur, celui-ci ayant un extrême intérêt de les servir, de les contraindre, de les brider de plus en plus; mais leur Royaume, devenu comme une Place conquise, quelles forces, quelle puissante Garnison ne demandera-t-il pas pour être toujours contenu dans le devoir? Sera-t-il possible de subjuguier un Pays si vaste, & une Noblesse si nombreuse & si jalouse de ses droits? Pourra-t-on mettre des freins à toutes les langues & des chaînes à tous les bras? Quelle sera cette espece de Royauté? Viro-n jamais un regne plus monstrueux, puisqu'il ne sauroit être qu'un combat perpétuel entre le despotisme & la liberté, toujours opposés l'un à l'autre? Il s'agit néanmoins, dans la Diete de pacification, de combiner deux choses si contraires, deux choses qui ne peuvent non plus compatir ensemble que la lumiere & les ténèbres.

C'est vraiment un nom des plus spécieux, dans le cas dont il s'agit ici, que ce nom de pacification. Il représente encore la forme du gouvernement; mais il en est de cette Diète à-peu-près comme d'un beau tableau déjà effacé, où l'on ne voit que quelques traits équivoques dont on ignore le dessein, & qui ne servent qu'à faire regretter le plaisir qu'on auroit eu à le considérer dans tout le lustre de ses couleurs & dans toute la perfection qui faisoit autrefois son mérite; ou plutôt cette Diète de pacification aura rapport à celles des anciens Polonois, comme les fantômes de ces grands hommes, s'ils venoient à paroître, ressembleroient à leurs personnes qui n'inspiroient que le respect & l'amour, au lieu que leurs ombres n'exciteroient en nous que la frayeur & l'épouvante.

Pour mieux juger du succès que peut avoir cette Diète, j'entre dans l'esprit d'un vrai & bon Citoyen qui se présentera à cette respectable Assemblée. Il sera d'abord saisi de joye en voyant du moins cette image du Corps de la République. Son premier point de vue sera ce Trône, où l'on ne doit monter que par l'amour des Peuples, que l'on ne possède que par la justice, où l'on ne se soutient que par les graces & les bienfaits; mais avec quelle douleur le verra-t-il ce Trône occupé par un Prince qui, malgré sa douceur & son

humanité, ne s'y maintient qu'à la faveur des armes? Avec quel désespoir ne verra-t-il pas les calamités, les horreurs du regne passé sortir du milieu des cendres de nos freres, où elles paroissent ensevelies avec eux, & devenir, comme par un droit de succession, héréditaires à la Patrie? Approchera-t-il de ce Trône avec confiance; & les glaives dont il est hérissé, & qui l'environnent, & qui, funestes instruments de la mort de tant de Citoyens, le menacent à son tour, lui permettront-ils d'y contempler un Pere de la Patrie? Y verra-t-il un Roi placé par son suffrage? Lui parlera-t-il avec cette liberté dont il est le défenseur, avec ce zele toujours agréable aux Princes qui ne veulent être que les protecteurs des Loix, avec cette noble soumission qui disparoît aussi-tôt qu'on veut la convertir en un devoir servile? Dès que ce bon Citoyen se verra au pied de ce Trône, ne reconnoîtra-t-il pas qu'il n'est qu'esclave & tributaire, que la voix ne lui reste plus libre que pour exposer ses malheurs, & demander vengeance au Ciel des maux dont on l'accable? Qu'ai-je dit? Pourra-t-il même impunément exhaler ses plaintes? & triste victime d'une autorité dont on ne vit jamais d'exemple parmi nous, ne fera-t-il pas obligé de dévorer ses pleurs en secret? Si, jettant la vue sur le passé, il examine ce qui a conduit l'Elec-

teur sur son Trône, ne sera-t-il pas frappé du sacrifice que la Nation est forcée de faire à ce Prince, du salut, des privilèges, des biens, de la vie de ses enfants, de son honneur même & de sa gloire. S'il examine l'avenir, que lui reste-t-il à espérer d'une succession établie de pere en fils, & d'une sujétion entiere au pouvoir d'une Puissance étrangere, & dès long-temps notre ennemie? Il faudra cependant que cet homme, plein de sentiments, de sagesse & d'équité, force sa conscience, ses inclinations, le tendre amour de la Patrie, pour ne pas troubler le cours d'une Diete dont on lui fait espérer la paix, & dont il n'oseroit retarder l'activité, en refusant d'y donner son suffrage. S'il se tourne du côté du Sénat, il y verra peut-être le Primat qu'on y aura entraîné de force, &, dans le triste & muet personnage qu'y feroit ce digne & vénérable Chef de l'Etat, il verra le vrai portrait des persécutions & de l'affreuse captivité de sa Patrie; il verra des Membres de la République, qui, déjà pros crits par eux-mêmes, oseront proscrire la vertu de leurs freres, par cela seul qu'elle condamne leur perfidie & leur lâcheté; il verra enfin l'ordre des Nonces, ces illustres Législateurs qu'on force depuis quelque temps à paroître à Varsovie pour les accoutumer au joug qu'on leur destine à cette Diete, il les verra plier malgré

eux leur tête sous ce malheureux joug. Si quelqu'un d'entre eux (car j'espère encore que, dans une Nation élevée dans d'aussi généreux sentiments que la nôtre, il pourra se trouver des *Mutius*, qui ne craindront pas les ardeurs du feu, des *Regulus* qui ne succomberont point aux menaces des tortures, des *Rutilius* qui braveront l'exil, & des *Catons* que la vue de la mort ne fera point pâlir;) si quelqu'un, dis-je, d'entr'eux se récrie contre les projets absurdes ou les injustes décisions de cette Diète qui, tenue sous les armes des Russes & des Saxons, méritera plutôt de passer pour un conseil de guerre que pour une assemblée de Citoyens, d'autant plus que des Ministres & des Généraux étrangers en auront d'avance formé tout le résultat; en un mot, s'il a le courage de se récrier, on lui dira peut-être, pour le réduire, que ce que les Saxo-Russes ont voulu, est la volonté de Dieu, comme si Dieu s'étoit choisi de pareils oracles pour annoncer ses desseins à la Pologne. On lui dira peut-être aussi ce qu'on a déjà répandu avec tant d'affectation dans tous ces libelles dont on a infecté la République, que la France l'a trompé lui & tous ses freres : quel argument pour autoriser les lâchetés & les meurtres qui se commettent dans nos Etats ! comme si la France étoit à nos gages pour nous secourir

au besoin, qu'elle eût d'autres motifs de nous défendre que celui d'une pure générosité, qu'elle n'eût pas entrepris la guerre pour protéger nos libertés; comme si cette guerre qu'elle fait à nos ennemis étoit l'ouvrage d'un jour, & que nous ne fussions pas obligés de nous défendre nous-mêmes.

Enfin, pour finir comme j'ai commencé, j'aurai l'honneur de vous dire qu'il se pourroit bien que vous n'en croyiez pas à l'horoscope que j'ai tirée de cette Diète, mais du moins vous devez convenir qu'il n'y a nulle part de vraie & solide paix, si la Religion, si la Justice, si la raison n'en sont le fondement, le principe & la fin. Pour moi, je me promets une meilleure pacification de la guerre qui se fait au-dehors de nos Etats pour la bonne cause, que je ne l'attends de cette tranquillité plâtrée qu'on médite en-dedans; & je vous conseille, en bon & fidele ami, d'épouser ces mêmes idées pour votre repos, auquel vous ne doutez pas que je ne m'intéresse.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LE VRAI BONHEUR

CONSISTE A FAIRE DES HEUREUX.

S'IL est naturel à l'homme de travailler à se rendre heureux, si c'est là son unique desir dès qu'il commence à vivre, & si ce desir l'occupe si fort, que la vie même lui devient à charge dès qu'il ne peut le remplir, rien ne lui est sans doute plus nécessaire que de savoir en quoi consiste le vrai bonheur, & quel est l'usage qu'il en doit faire.

Le bonheur s'offre à lui de toutes parts; mais ou il manque de le saisir, ou il le saisit mal, ou il ne le sent point, ou il n'en jouit pas tranquillement par la crainte qu'il a de le perdre.

Il est pourtant plus ordinaire à l'homme de se le figurer où il n'est pas, & de n'en juger que par son goût & ses caprices. Les uns le font consister à satisfaire leurs passions, les autres à les vaincre. Plusieurs ne le trouvent que dans certaines passions qui les flattent, & jamais dans celles qu'ils n'aiment point.

L'ambitieux, le plus riche des biens de la fortune, voit ordinairement ces biens avec indifférence, & ne court qu'après la gloire qui l'a séduit; tandis que l'avare, insensible à

cette gloire , n'aspire qu'aux richesses qu'il croit seules capables de le contenter.

Celui-là se plaît dans l'agitation & le travail ; celui-ci ne trouve de satisfaction que dans le repos & l'indolence : mais tel homme s'estime heureux qui ne l'est pas , & tel passe pour malheureux dont le sort est digne d'envie.

Je me représente un homme comblé de félicité , mais isolé , réduit à lui-même , & séparé de tout commerce du monde. S'il s'est acquis une grande réputation , en sentira-t-il le prix , du moment qu'il n'a personne qui l'admire & qui sache lui préparer l'encens qui lui est dû ? Que cet homme possède de grands biens , je le veux ; s'estimera-t-il heureux dès qu'il est réduit à n'en pouvoir faire usage ? Qu'il ait un génie plein de force & de lumieres , il ne laissera pas de se déplaire souvent ; & , comme une matiere embrasée qui agit sur elle-même , son génie s'usera par sa propre ardeur. Que cet homme ait des sentiments & de la vertu , il les connoîtra tout au plus ; mais ne pouvant faire aucun bien , il aura lieu de douter si tout ce qu'il sent , il peut le mettre en pratique. Qu'il ait enfin les plus rares talents , quel cas en fera-t-il dès qu'ils lui sont inutiles , & qu'il ne peut faire usage du premier de tous les talents : celui de les faire valoir ?

De ces vérités constantes tirons une induction nécessaire, & disons qu'un homme ne se suffit pas à lui-même pour être heureux, & qu'il ne peut l'être réellement qu'autant que son bonheur peut se répandre sur les autres. Il est vrai que souvent c'est assez de se croire heureux pour l'être, & qu'un amour-propre déréglé peut nous faire trouver des plaisirs dans les choses même les plus frivoles : mais cet amour-propre, le premier de tous les flatteurs, ne nous séduit que parce qu'il nous persuade que nous pouvons tromper les autres ; & rarement nous tromperoit-il, s'il ne nous représentoit aussi aimables aux yeux de ceux qui nous connoissent, qu'il nous fait paroître aimables à nos propres yeux.

C'est donc par l'estime des autres que nous nous estimons ; & le bonheur que nous ne pouvons trouver en nous-mêmes, nous ne l'attendons que des hommes avec qui nous vivons.

Mais combien plus ce bonheur, qu'il nous faut mendier, en quelque sorte, nous sera-t-il plus assuré, quand nous l'achèterons, quand nous le mériterons par nos bienfaits, quand nous nous efforcerons de rendre heureux ceux qui peuvent seuls nous rendre heureux nous-mêmes ? Car enfin le bonheur que l'on procure aux autres ne peut manquer de rejaillir sur le cœur généreux qui le produit ;

c'est une eau , qui , après avoir arrosé des terres arides , remonte vers sa source pour en couler de nouveau. Les biens dont on jouit peuvent échapper des mains de ceux qui les possèdent ; mais les biens que la charité fait répandre , quoique sujets aux caprices , durent du moins toujours par le plaisir ou par la gloire de les avoir fait servir à faire des heureux.

Formons-nous ici l'idée d'un Souverain dont ses Courtisans , dont ses Peuples , dont tout le monde entier prévient les desirs. On l'idolâtre ; mais il ne peut ignorer que les hommages qu'il reçoit , on les rend plutôt à sa dignité qu'à sa Personne , & qu'il les doit plus au devoir , à l'usage , à l'intérêt , qu'à un amour pur & sincere. Parvenu à ce qu'on appelle le suprême bonheur , est-il bien convaincu qu'il le possède ? Ses plaisirs ne se nuisent-ils pas par leur continuité même ? Dans ses plus grands plaisirs ne sent-il pas le besoin d'autres plaisirs , & de plus grands plaisirs encore ? Les chagrins l'ont assiégé sur le Trône ; ils s'y sont assis avec lui. Tout ce qui satisfait ses desirs les réveille ; ses passions croissent par tout ce qui les assouvit ; en croissant , elles multiplient ses peines ; elles renaissent de leurs cendres pour le tourmenter de nouveau ; & son cœur , toujours vuide , toujours altéré , toujours endurci aux plaisirs par

les plaisirs mêmes , ne jouit véritablement que de ses inquiétudes & de ses dégoûts. Sa grandeur elle-même , qui le prive des douceurs de la Société , fait le malheur de sa vie ; & il est forcé de reconnoître , qu'incapable de le satisfaire , elle lui est moins donnée pour lui que pour les autres , & que le premier de ses soins doit être de faire des heureux pour le devenir lui-même.

Donnez-moi un Souverain qui ait de l'humanité & des entrailles , je lui maintiens ce qui paroît incompatible avec son état : des amis qui lui feront sentir les dangers de la flatterie , & lui apprendront par leur conduite que les louanges les plus sinceres ne sont pas celles qu'on s'empresse de lui donner , mais celles qui leur échappent. Ce Prince , devenu , par la bonté de son cœur , le Ministre de la providence de Dieu sur ses Peuples , ne peut manquer de trouver dans ses bienfaits & dans leur amour de sûrs garants de leur respect & de leur obéissance ; il n'aura point lieu de douter des éloges qu'on lui donnera ; il se verra revivre avant que de mourir , & jouira dès cette vie même de l'immortalité qui lui est assurée pour le temps à venir.

Ainsi tous les Héros , ainsi tous les grands Hommes , quels qu'ils soient , ne peuvent goûter un bonheur plus véritable que celui qu'ils doivent procurer au reste des humains.

Leur vertu consiste , non à ravager des Provinces , à saccager des Villes , à faire égorger des malheureux , mais à rendre leur Patrie & leurs Concitoyens heureux , soit en écartant l'ennemi qui les menace , soit en triomphant de celui qui veut les subjuguier. La gloire des conquêtes est toujours souillée par le sang : on ne l'acquiert que par le carnage & la mort , & son plus noble appareil ne peut flatter qu'autant qu'il est funeste : mais la gloire la plus pure & la moins équivoque est de faire des heureux. Conquérir des cœurs , c'est régner sur eux ; & ce regne n'est-il pas préférable à celui qui ne se soutient que par la force & la puissance , puisque la puissance & la force ne se maintiennent plus sûrement elles-mêmes que par l'amour des Peuples qui sont obligés d'obéir ?

Après tout , c'est la nature elle-même qui nous apprend qu'on ne peut être heureux que par le bonheur d'autrui. A-t-on des enfants , on s'intéresse à leur conservation , & l'on oublie volontiers ses propres besoins pour ne s'occuper que de ce qui leur est utile ou nécessaire.

Tels sont à peu près tous ceux qu'on rend heureux ; ils sont notre ouvrage , notre production , des enfants adoptifs , des créatures que nous avons formées , & à qui nous redonnons en quelque sorte la vie qu'ils n'a-

voient reçue que pour la traîner ou la perdre dans la misère & dans la douleur.

Qu'est-ce que le tendre amour qui fait le plus doux de tous les sentiments ? & d'où vient ce sentiment si délicieux & si difficile à bien rendre ? Vient-il uniquement du plaisir d'aimer ? Non sans doute. Sa source est dans le plaisir qu'on a d'exciter dans la personne qu'on aime les mêmes traits de flamme qui nous ravissent, & dont nous sommes enchantés. L'unique but de la passion, c'est de rendre heureux l'objet qui l'a fait naître.

Que voit-on dans les sociétés mêmes les plus indifférentes ? Chacun cherche à s'y faire goûter ; on s'y rend agréable pour plaire, tant on est persuadé que, pour faire son propre bonheur, on doit toujours commencer par s'occuper de celui des autres.

Et quel plaisir plus sensible que de faire des heureux ! Est-il rien qui flatte autant que de procurer à des malheureux des grâces ou des secours qu'ils ne peuvent recevoir que de leurs semblables, à qui Dieu en a confié le soin ! Coopérateurs de ses bontés, on entre dans ses fonctions, & l'on s'élève au-dessus de l'humanité. Sans doute ce seroit se dégrader soi-même que de la mépriser ; & n'y a-t-il pas une espèce de grandeur à sentir ce que valent les hommes ?

Le seul inconvénient est de faire des in-

grats ; mais l'ingratitude a-t-elle le pouvoir de diminuer le prix des bienfaits , & ne sert-elle pas plutôt à les faire éclater avec plus de gloire ? Un cœur noble & bien fait doit-il attacher la récompense de ses actions à des sentimens dont il n'est pas le maître , plutôt qu'à la satisfaction intérieure qu'il en ressent ? S'il doit oublier les plaisirs qu'il a faits , peut-il s'appercevoir de la reconnoissance qu'il mérite ? Ne fait-il pas que le moyen de l'obtenir , c'est de n'en point exiger ; & que la prétendre comme un devoir , c'est la révolter & l'autoriser en quelque sorte à s'éteindre ?

Les Riches , les Grands , tous les hommes ne sont donc maintenus , 'conservés ici-bas , que pour l'utilité des autres hommes. Faire du bien est le seul plaisir qui soit sans remords , sans trouble , sans amertume , le seul qui ne s'use point , puisque le long usage , qui endurecit le cœur à tous les autres plaisirs , rend tous les jours celui-ci plus doux & plus sensible. C'est ce qui paroît plus clairement , & par un contraste bien opposé , dans l'indigne & méchant caractère de ceux qui ne fondent leur bonheur que sur le malheur des autres , ou qui , rongés d'une détestable envie , se font du bonheur des autres une source éternelle de chagrins. Il n'est pas jusqu'à ces cœurs malins , espece de monstres dans la nature , qui , par l'horreur qu'ils inspirent , ne

nous prouvent invinciblement que le plus grand de tous les bonheurs consiste à faire le bonheur des autres, & qu'il est aussi glorieux de répandre des graces que de les mériter.

L'Espérance est un bien dont on ne connoît pas assez le prix.

IL est étonnant que l'homme, la plus noble des créatures, soit rempli d'autant d'imperfections qu'on en voit en lui. Il paroît qu'il y a toujours quelque chose qui lui manque, puisqu'il ne passe aucun moment de la vie sans desirer. Tout ce qu'il voit, tout ce qu'il entend, tout ce qu'il imagine, excite dans son cœur autant de desirs que rien ne peut éteindre, & qu'il lui est presque impossible de remplir; sa foiblesse ne peut répondre à la vivacité de son imagination, ni son imagination lui fournir les moyens de se satisfaire; une éternelle inquiétude le dévore, & l'espérance est seule capable de la calmer.

Quoique souvent malheureux dans ses projets, l'homme s'y attache avec ardeur; & le malheur même d'y avoir échoué, lui sert presque toujours de nouveau motif de les poursuivre. Cette soif, qu'il ne peut étancher, & qui le brule sans cesse; ces desirs toujours in-

fatiables, & qu'il n'est jamais sûr de contenter, lui deviendroient sans doute un supplice affreux sans l'espérance du succès dont il se flatte, & qui le rend du moins heureux par l'idée qu'il se fait de ne pouvoir manquer de l'être.

En effet, l'espérance ne le mène que par des routes agréables jusqu'au terme même où elle est contrainte de l'abandonner; elle seule a l'art de lui dérober le sentiment du présent lorsqu'il est désagréable, & de lui rendre comme présent l'avenir gracieux où il se propose d'arriver. Quelque éloigné que soit ce qui plaît, elle le rapproche; on jouit d'un bonheur tant qu'on l'espère; s'il échappe, on l'espère encore; si on l'acquiert, on se promet de le posséder toujours.

Heureux ou malheureux, l'espérance nous soutient & nous anime; & telle est l'inconstance des choses humaines, qu'elle justifie elle-même nos projets les plus hardis; puisque, par de continuelles vicissitudes du bien & du mal, nous n'avons pas plus de raison de craindre ce que nous détestons, que d'espérer ce que nous désirons qui nous arrive.

La Providence elle-même semble nous avoir donné l'espérance comme un remède toujours présent aux peines que nous ne pouvons éviter. Il n'est pas jusqu'à l'avenir qui ne nous tourmente; mais elle nous le cache.

*Prudens futuri temporis exitum
Caliginosa nocte premit Deus.*

Et ce n'est, dit Lucain, qu'afin qu'au milieu de nos craintes, il nous soit permis d'espérer.

*Sit caeca futuri
Mens hominum fati, liceat sperare timenti.*

Ne pourroit-on pas dire avec vérité que l'espérance est pour nous comme une seconde vie qui adoucit les amertumes de celle dont nous avons le triste espace à remplir ? mais elle est encore l'ame de l'Univers & le ressort le plus puissant pour en maintenir l'harmonie.

Je la regarde comme un sentiment inné, universel, qui se répand sur tous les maux, & les soulage. C'est un besoin de l'ame, un germe de bonheur qui contient notre impatience plus funeste encore que les plus cruelles adversités. Supérieure à la raison qui ne voit plus rien où la crainte domine, elle nous soutient quand celle-ci nous abandonne. On peut dire d'elle, avec plus de fondement ce qu'un Auteur Anglois a dit de l'amour, qu'elle est la goutte cordiale que Dieu a jetée dans notre coupe pour ôter à la boisson de la vie ce qu'elle a de dégoûtant. Généreuse sans opulence, si elle ne nous rend tout-à-fait heureux, elle nous inspire le cou-

rage de l'être, & ce courage est un bonheur; elle nous séduit lors même qu'elle n'est pas vraisemblable; elle réalise rapidement dans l'esprit les illusions du cœur, & le plaisir qu'elle cause est d'autant plus vif, que rien n'en émousse la pointe : ce plaisir est pur, parce qu'il ne dépend point des sens. La crainte ne le corrompt, ni le dégoût ne l'accompagne. Qu'importe qu'il soit sujet à mécompte. Le plaisir est toujours plaisir tant qu'il est senti. En est-il aucun qui ne soit un vain songe? Tout n'est que rêve ici-bas. Il en est de l'espérance, comme de ces monnoyes bizarres auxquelles les besoins pressants d'un Etat ont quelquefois donné l'être; elles soutiennent le commerce presque autant que celles dont elles tiennent lieu. Tous les chemins où nous marchons sont remplis de ronces, il ne tient qu'à nous d'y semer des fleurs; l'espérance les fournit, & ses fonds sont inépuisables.

C'est par elle que le monde entier se gouverne; y feroit-on des loix, si l'on n'en espéroit une sage police? Y verroit-on des Sujets obéissans, si chacun d'eux par sa soumission ne se flattoit de contribuer au bonheur de sa Patrie? Que seroient les Arts, & ne les jugeroit-on pas inutiles, sans l'espérance du fruit qu'on en doit retirer? Les Sciences ne seroient-elles pas négligées, les ta-

lents incultes, les génies les plus heureux abrutis, sans l'espoir flatteur d'un goût plus sûr & plus épuré dans tout ce qu'il importe de connoître?

Si l'on demande à un Guerrier ce qui le porte si souvent à exposer aux hazards des jours qu'il pourroit se rendre moins périlleux, ou plus tranquilles; il vous dira que c'est l'espérance de la gloire qu'il chérit, & qu'il préfère aux tristes douceurs d'une vie obscurément oisive. Le Négociant traverse les mers, mais il espère se dédommager par ses richesses des craintes qu'il aura essuyées parmi les tempêtes & les écueils. Le Laboureur, courbé sur sa charrue, arrose la terre de ses sueurs; mais cette terre doit le nourrir : & il se dispenserait de la cultiver, s'il n'en attendoit le prix de ses peines.

Quelles que soient nos entreprises, l'espérance en est le motif; elle est l'avant-goût de nos succès, &, du moins pour quelque temps, un bien réel au défaut de celui qui nous échappe. C'est une joye anticipée qui trompe quelquefois, mais qui, tant qu'elle subsiste, donne un plaisir qui ne le cede guères à la jouissance de celui qu'on se promet, & qui efface souvent tous les plaisirs qu'on a déjà goûtés dans la situation la plus heureuse.

Et comment pourroit-on jouir tranquillement de la vie, si l'on ne vivoit d'un jour à l'autre

l'autre dans l'espoir de la prolonger ? Il n'est pas jusqu'aux malades, même les plus désemparés, qui ne s'étourdissent sur les approches de la mort, & qui n'espèrent de guérir presque au moment qu'ils expirent. Nous portons même nos espérances au-delà de la mort ; & lorsque nous pensons le plus qu'elle est inévitable, nous tâchons de nous immortaliser dans la mémoire des hommes. Pleins de cette flatteuse idée, nous sommes plus disposés à nous perdre sans retour dans les abîmes de l'éternité.

Pour tout dire enfin au sujet de l'espérance, dont on ne peut assez rehausser le prix, je dis qu'elle a part à toutes nos actions. Faisons-nous bien ? nous en attendons la récompense. Avons-nous fait du mal ? nous en espérons le pardon. Nous sommes-nous trompés ? nous nous proposons de nous corriger. Avons-nous fait quelque perte ? nous nous flattons de la réparer. Et de quelle ressource l'espérance n'est-elle pas pour un mortel qui a eu le malheur d'offenser Dieu ? il espère du moins en la miséricorde de cet Etre suprême. Et ici, comme par-tout ailleurs, cette même espérance qui excite nos desirs, fait que nous cherchons avec plus de soin les vrais moyens de les satisfaire.

P E N S É E S

S U R

LES DANGERS DE L'ESPRIT.

L'ESPRIT est sans doute un des plus beaux dons de la nature ; mais de combien de dangers ne l'a-t-elle pas environné ? Seroit-ce pour nous ménager la gloire d'avoir su les éviter ? Seroit-ce pour nous empêcher de nous enorgueillir d'un présent qui peut si souvent nous devenir funeste ? J'aime à excuser la nature ; c'est une mere si tendre, nous devons nous déguiser ses défauts : peut-être même la rendons-nous comptable de ce qui vraisemblablement ne vient que de nous ; accourumés à abuser de ses bienfaits, ne ferions-nous pas mieux de n'attribuer qu'à nous-mêmes les dangers de notre esprit ? Je vais entreprendre de les montrer. Cette entreprise elle-même en est un qui pourra servir à les prouver ; puisse-t-elle du moins en garantir tous ceux qui, faute de les connoître, ont si souvent le malheur d'y tomber !

Pour mieux exposer ces dangers, je vais donc commencer par définir l'esprit, & pour cela développer ses ressorts, suivre ses opéra-

tions, mettre sous les yeux tout son mécanisme; mais une analyse si nécessaire à mon dessein est-elle bien possible? L'esprit, qui conçoit tout, ne se conçoit pas lui-même, & ce n'est pas par lui-même qu'on peut le saisir. N'importe, je vais hasarder ici des réflexions qui seront comme une nouvelle preuve des dangers que je veux faire connoître. Au défaut de l'esprit, je prends mon cœur pour guide, & le cœur est un grand Peintre aussi.

Je remarque d'abord que l'esprit, qui nous fait tout voir, jusqu'aux écueils qui l'environnent, bien-loin de servir à nous les faire éviter, est presque toujours le premier qui nous y entraîne. Ce phare, qui n'est fait que pour nous conduire au port, nous éclaire moins qu'il ne nous éblouit, & nous fait donner contre les rochers mêmes qu'il nous découvre. Vit-on jamais une pareille contrariété? & comment définir l'esprit, qu'un assemblage confus de lumières & de ténèbres, qu'un mélange bizarre de folie & de raison?

Cet assemblage est pourtant moins difficile à concevoir qu'il ne le paroît. Attaché à la matière qui l'appesantit, l'esprit n'est point ici-bas tout ce qu'il peut être.

Libre de sa nature, il se trouve dans l'esclavage. Immortel, il se voit resserré dans le temps. Toujours prêt à s'élancer vers le lieu

de son origine, il ne peut se dégager de la masse qui le retient. Occupé, par un secret pressentiment, des avantages dont il doit jouir dans une autre vie, il les voit à peine à travers les voiles grossiers dont il est enveloppé; il veut avant le temps déchirer ces voiles, & le temps les épaissit de plus en plus. Faut-il donc s'étonner si dans le même instant il voit & ne voit pas, s'il nous égare lorsqu'il doit nous conduire, & si, toujours nécessaire, il nous est souvent moins utile que dangereux.

Combien plus ne l'est-il pas, lorsqu'au lieu de maîtriser la matiere qu'il anime, il s'abandonne aux impressions qu'il en reçoit; lorsqu'au lieu d'en réprimer les passions, il les excite ou les fomenté lui-même; lorsqu'il nous endort avec lui dans le sein de la volupté qui l'a séduit; lorsqu'il entreprend de nous justifier ses égarements & les nôtres?

Ce que je trouve encore de plus funeste, c'est que plus il a de noblesse & d'élévation, plus il a sujet de se redouter lui-même. Les plus grandes qualités avoisinent les plus grands défauts; & quel est l'esprit supérieur que sa vivacité ne transporte, que ses succès ne flattent, que la vanité n'aveugle, & qui, dans la confiance qu'il met en ses forces, n'affronte hardiment les plus grandes difficultés? Souvent il lui suffit d'avoir conçu un projet pour le croire aisé. Il renverse en idée tous

les obstacles. Les routes qu'il se trace, il croit les voir s'applanir devant lui; mais à peine y est-il entré qu'il s'égare: il avance d'autant moins, qu'il se presse davantage. Malheureusement encore il ne peut reconnoître sa présomption: aigri par le sentiment intérieur de sa foiblesse, il cherche à se la déguiser à lui-même. De nouveaux desseins viennent en foule exciter son orgueil, & rien ne peut le réprimer ni le confondre. Il se nourrit dans l'humiliation même qui doit l'anéantir.

C'est donc ainsi que l'esprit, cette précieuse émanation du souffle divin, de ce souffle qui ne doit être en nous que ce qu'il est dans l'immensité de l'Univers qu'il anime, un principe de vie qui fait tout mouvoir avec ordre & sagesse: c'est ainsi, dis-je, que l'esprit sert moins à notre bonheur qu'à notre perte, & nous creuse des précipices, où vraisemblablement le seul instinct nous auroit conduits sans danger.

Je me le représente ici élevant dans la Religion des disputes aussi vaines que hardies sur des mystères qu'il ne sauroit pénétrer. Au-lieu de laisser à nos cœurs le seul grand avantage qu'ils puissent avoir, celui de sentir & de mériter la grace, l'esprit se fait fort de la connoître, il s'ingère même de la définir; & tandis que, dans de certaines écoles, il la prétend victorieuse de la liberté de l'homme

qui s'y livre & la suit; dans d'autres, il la fait dépendre de cette même liberté qui la méconnoît & la rebute. Que de querelles, que de combats ces deux opinions n'ont-elles pas excités dans l'Eglise, quels troubles n'ont-elles pas répandus dans l'Etat? Je pourrois dire plus; ne sont-elles pas une des sources de ces doutes monstrueux qui ébranlent de nos jours la plupart des consciences, & y éteignent insensiblement les lumières de la Foi? Nous cherchons, dans l'impiété déterminée de quelques Ecrivains étrangers, la cause d'un événement si funeste; elle est au milieu de nous: nos guides nous égarent eux-mêmes sans le vouloir. En s'efforçant d'approfondir ce qu'ils ne parviendront jamais à connoître, ils nous ont encouragés à sonder aussi ce qu'il ne nous est pas permis d'examiner. Opposés de sentiments sur ce qu'ils seignent de plus important dans la Doctrine, ils nous tiennent du moins à cet égard dans une incertitude qu'ils ne sauroient condamner, parce que ce sont eux qui la font naître; & pour des hommes comme nous, moins instruits ou moins sages qu'ils ne le sont, combien le pas n'est-il point glissant d'une incertitude à une autre! Toute hardiesse est contagieuse; & où l'esprit ne mene-t-il point, lorsque, ridiculement honteux de ne pouvoir tout comprendre, il veut découvrir des vérités qu'il ne peut saisir?

& n'est-ce pas beaucoup pour lui qu'il puisse se procurer le mérite de les croire, lorsqu'il est forcé de renoncer à l'avantage beaucoup moins précieux de les concevoir?

Il y a pour l'esprit une sage ignorance, & qui ne lui est pas moins nécessaire qu'utile. Il est heureux s'il la connoît; plus heureux encore s'il l'avoue. Sa force vient souvent de sa foiblesse; sa gloire, de savoir moins qu'il ne veut. La raison & son intérêt lui prescrivent des bornes; s'il les franchit, il tombe tout-à-coup dans un vuide immense, dans un abyme de ténèbres, dans une espece de néant, où il ne se trouve qu'en revenant sur ses pas, si toutefois il peut encore en découvrir les traces, & ne pas continuer à se perdre, lors même qu'il sent le malheur qu'il a eu de s'égarer.

Ce n'est presque jamais qu'en voulant s'élever au-dessus de sa sphere, qu'il se met en danger d'éprouver ce malheur; pour en être convaincus, suivons-le un moment dans les affaires & dans le commerce ordinaire de la vie. Dans les affaires, je les lui vois souvent manquer par trop de finesse & de précaution. On sait qu'en voulant passer le but, on risque de ne pas l'atteindre; qu'il est des occasions où il ne faut pas tout voir; & que ce qu'on voit de trop, nuit à l'impression de ce qu'on devoit se contenter d'avoir vu d'un

coup d'œil perçant & rapide; plus l'esprit a de profondeur & de force, plus il a le défaut d'aimer les détails: il croiroit manquer de bien saisir un objet, s'il n'en examineroit jusqu'aux superficies. Aussi combien d'entreprises utiles & même praticables ne rejette-t-il pas quelquefois, pour avoir trop bien apperçu tout ce qui pourroit s'y rencontrer d'obstacles?

Il en est de même dans le gouvernement des Etats; trop de perspicacité y devient souvent plus pernicieuse qu'utile. De là ces engagements fastueux, mais équivoques, ces détours honteux, ces subterfuges rampants, &, si j'osois parler ainsi, ces sinuosités d'une politique tortueuse qui ne suit ses vues qu'aux dépens de la droiture & de l'équité, tandis que des manœuvres moins concertées les eussent remplies avec moins de peine & plus de décence, & sûrement avec plus de gloire & de succès. Mais il est rare que l'esprit ait recours à ce qui est simple: il aime l'art & les prestiges; il préfère les phosphores à la lumière, il se plaît à marcher dans les routes les plus épineuses, qui, pour l'ordinaire, ne sont pas celles de la vérité.

Qu'on parcoure les Tribunaux de la Justice, combien y verra-t-on de causes défendues par une éloquence apprêtée, qui n'a pour but que de les déguiser sous des voiles imposteurs? C'est que l'esprit croit au-dessous

de lui d'appuyer, de protéger la raison qui se soutient & se protège elle-même. Il trouve plus de gloire à combattre une ennemie qui lui paroît digne de ses efforts. Il néglige le vrai, qui presque toujours porte avec lui ses titres; & il fournit des preuves à ce qui n'est pas même vraisemblable, parce que le triomphe qu'il lui ménage doit être en même-temps le triomphe de son adresse à fasciner la raison. Ce triomphe lui est d'autant plus cher, qu'il s'étend sur lui-même. Il parvient d'ordinaire à se persuader ce qu'il s'est imaginé. Sa propre fausseté lui en impose; il souscrit à son délire; &, s'efforçant à le faire approuver, il accuse d'ignorance ou de mauvaise foi quiconque le condamne. Frappé de l'infailibilité de ses systèmes, quels qu'ils puissent être, il en fait une règle d'orthodoxie, & ce n'est que sur cette règle qu'il apprécie les talents, les connoissances, les travaux, les succès, peut-être même la vertu de tous ceux qu'il veut soumettre à ses idées.

Cette présomption, apanage trop ordinaire de l'esprit, nuit autant à la fortune qu'à la droite raison. On voit en effet plus de médiocres esprits s'avancer dans le monde, que de grands génies. Les uns proportionnent les objets à leurs moyens, & ne sont point honteux de n'y arriver que d'un pas lent & timide. Les autres ont à peine aperçu le but où

ils prétendent, qu'ils s'y portent d'un vol audacieux. Leurs forces, dont ils présument, leur tiennent lieu de tout arrangement : mais leur but lui-même est souvent moins réel que chimérique ; & quel qu'il soit, ils s'efforcent en vain d'y parvenir. Ils ne savent que planer dans les airs, sans y tenir une route certaine ; & ce qui devoit achever de les humilier, ne sert qu'à rendre encore plus circonspects, & conséquemment plus heureux, ceux dont ils prenoient la lenteur pour un signe constant de découragement & de foiblesse.

Cette idée exagérée, que l'esprit se fait de ses propres forces, empêche en toutes choses ses progrès. Combien ne les retarde-t-elle pas dans l'étude des Sciences ? Il n'est que trop ordinaire que l'esprit se croye fort au-dessus de celle qui convient le plus à ses talents. Les facilités qu'il y trouve la lui font mépriser ; & comme il veut toujours aller au-delà de ce qu'il comprend, il fait mal ce qu'il pourroit bien faire, & mal encore ce qu'il n'auroit pas dû tenter. Ce tort que l'esprit se fait à lui-même, retombe malheureusement sur les Sciences, & il n'est pas le seul.

Subjugués par le goût du temps, les gens de Lettres ont perdu cette espece de rusticité qu'ils contractoient dans la retraite, & qu'on leur passoit trop aisément dans des siècles

moins épurés. Mais qu'ont-ils gagné à prendre le ton & les manieres du grand monde ? Dans leurs ouvrages, on trouve plus de délicatesse & moins de force, plus de précision & moins de chaleur, plus de brillant & moins de hardiesse, plus de mots que de choses, plus d'emphase que de simplicité, plus d'esprit que de génie. Dans leurs mœurs, on découvre à regret plus de parure que de réalité ; & ce sont eux peut-être qui les premiers ont substitué à des principes jusqu'alors immuables, des paradoxes révoltants. Ce sont eux peut-être qui, se plaissant à colorer les vices, ont contribué à n'en faire que des sujets de raillerie, des imperfections capables tout au plus de blesser les regles de la décence & de l'honnêteté. Disons-le hardiment, les mœurs des Savants sont devenues des torts pour les Sciences ; & c'est sans doute sur ce fondement qu'un Auteur, en s'exceptant modestement lui-même, a prétendu prouver que l'étude des Sciences ne servoit qu'à corrompre les cœurs.

Du moins l'esprit, que je représente ici aussi nuisible qu'utile, devoit couvrir ses défauts sous le vernis si commun de la politesse du siècle ; il devoit du moins s'étudier à plaire pour se faire aimer. C'est pourtant ce qu'il ne fait point, sur-tout dans le commerce ordinaire de la vie.

Je conviens que les Sociétés les plus aimables ne sont pas celles où il se trouve le plus de gens d'esprit. La douceur, la complaisance, la gayeté, l'indulgence en font, je crois, les principaux agréments. Mais l'esprit ne suppose point ces qualités précieuses : l'idée même qu'on s'en forme les exclut ; celle qui frappe le plus quand on l'examine, c'est une idée de supériorité sur les autres, d'où naissent plusieurs défauts contraires à la Société. On se croit en droit d'y jouer le premier rôle, d'y manquer de subordination pour ses supérieurs, d'égards pour ses semblables, d'indulgence pour ses inférieurs. On ne cède rien aux premiers ; on dispute tout aux seconds ; on méprise les troisièmes ; on veut les subjuguier tous ; on prétend seul avoir raison : & où regne le plus la liberté, on tâche d'établir un despotisme qui rompt bientôt tous les liens de la confiance & de l'amitié.

Juge fastueux, toujours prêt à prononcer, maître altier voulant toujours instruire, l'esprit se concilie rarement les cœurs, & plus fréquemment il excite la haine & l'envie. Comme son talent est de bien voir, & qu'à tout moment & par-tout il découvre plus de vacuité que de goût, plus d'ignorance que de savoir, plus de petitesse que de grandeur, pour tout dire enfin, plus de défauts que de vertus, plus d'objets de dégoût que d'amuse-

ment ou d'estime ; il saisit beaucoup mieux les uns que les autres : & ce talent, si c'en est un, lui attire souvent plus d'ennemis qu'il ne lui a fourni de sujets de satire. Il est vrai que, rappelant alors tout ce qu'il a de brillant & de graces, & s'en servant à couvrir sa mordante causticité, il plaît, il charme, il attache, & répand dans les conversations une sorte de chaleur qui les soutient & les ranime ; mais bientôt il sent que cette chaleur se dissipe, que son feu lui-même, qui l'a produite, s'éteint ; il s'apperçoit que la malignité, qui lui sourioit, cesse d'applaudir à ses saillies ; qu'elle commence elle-même à la craindre, & qu'il n'a remporté que haine & mépris de son acharnement & de son adresse à médire.

Qu'est-ce donc que l'esprit, & quelle estime doit-on en faire, dès que ses avantages ne peuvent balancer ses dangers ? Pour le peu de louanges qu'il nous attire, à combien de reproches ne nous expose-t-il pas ? Il nous découvre quelques vérités : mais qui peut nombrer les erreurs où il nous plonge ? Il nous fait des amis : mais combien nous suscite-t-il de rivaux ? Et s'il a des qualités aimables, combien n'a-t-il pas de travers choquants ? Que de malheureux, que de coupables n'a-t-il pas toujours faits dans le monde ! Que de trahisons, que d'injustices, d'infames passions, d'o-

dieux manéges, de faux préjugés n'a-t-il pas justifiés! Que de vertus n'a-t-il pas décriées! Il n'est pas jusqu'aux mystères les plus sacrés, qu'il n'ait tâché de pénétrer pour s'enhardir à ne les pas croire.

Toutes ces horreurs, j'aurois pu sans doute les imputer à l'esprit. Je me suis contenté de le faire voir aussi dangereux dans la Société que dans les affaires; aussi capable de nuire à la fortune qu'à la droite raison. Il ne me reste qu'à souhaiter que, se désiant sans cesse de lui-même, il s'abandonne tout entier à cette même raison qu'il aime si peu. Et, sans un gouvernail, que deviendrait le vaisseau qui, se confiant à lui seul, & voguant toujours à pleines voiles, n'iroit qu'au gré des vents & de l'orage sur une mer pleine d'écueils?



L E T T R E

Sur l'éducation des enfants, & particulièrement sur celle des Princes.

JE suis si persuadé, Monsieur, qu'une bonne éducation est de tous les moyens celui qui contribue le plus au bien de l'Humanité, que je ne puis qu'admirer celle que vous donnez à votre fils.

Loin de vous appliquer, selon l'usage d'aujourd'hui, à lui donner du brillant plutôt que de la justesse, de la politesse plutôt que des sentiments; loin d'aguerrir sa pudeur & son innocence, plutôt que de lui inspirer de la modestie & de la vertu, vous vous efforcez de le rendre aussi parfait que la nature elle-même l'exige.

Je dis la nature; car s'il étoit vrai ce qu'un Auteur de nos jours, plus bel esprit que philosophe, n'a pas craint d'avancer, que la nature ne nous a faits que pour vivre séparés les uns des autres, je conviendrois de l'inutilité de vos soins. Dans cet état, le seul instinct pourroit nous suffire; & nous serions d'autant plus heureux que, sans égards pour nos semblables, nous aurions moins d'atten-

tion pour eux, & plus d'amour pour nous-mêmes.

Mais alors, être oisifs & malfaisants, nous peserions plus à la terre que les brutes même les plus féroces; & notre stupide existence seroit aussi funeste à nos semblables, que la leur nous le seroit par un pareil excès d'orgueil & de brutalité.

Non, non, destinés à vivre en société, je veux dire, à mettre en commun nos forces & nos talents, réduits à emprunter les secours qui nous manquent, obligés, pour notre propre intérêt, à rendre ceux que nous avons reçus; créatures, en un mot, nécessairement dépendantes les unes des autres, il nous faut des sentiments qui nous lient; & ces sentiments que la nature ordonne, la bonne éducation les fait éclore, les épure & les nourrit.

L'esprit & le savoir y peuvent être également utiles. Delà, les soins que vous prenez pour former dans votre fils un jugement sain, qui, sans nuire à la vivacité de son imagination, l'accoutume à saisir d'un coup d'œil les vrais principes des choses, & à les entraîner avec un ordre qui, les rendant plus lumineux, semble les rendre plus solides. Mais avoir de l'esprit, qu'est-ce en effet, qu'avoir de bons yeux? C'est par l'esprit que l'ame discerne les objets inaccessibles aux sens, comme par les yeux du corps elle apperçoit

les objets que les sens lui présentent; & selon cette idée, y auroit-il plus de mérite à avoir de l'esprit qu'à avoir une vue forte & pénétrante, si notre esprit ne nous persuadoit l'amour de l'ordre & des loix, s'il ne nous inspireroit de la douceur & de la complaisance, de l'estime & de l'amitié pour nos semblables, s'il ne nous rendoit enfin honnêtes gens & bons Citoyens?

Telle seroit aussi l'inutilité des Sciences, si elles ne servoient, comme il n'est que trop ordinaire, qu'à nous inspirer de la présomption & de la vanité; & si elles ne nous monstroient les devoirs de la Société, que pour nous apprendre à nous justifier d'avoir négligé de nous y soumettre.

Il n'y a que le bon usage de l'esprit & du savoir, qui puisse compenser les peines & les tourments d'une Jeunesse appliquée à s'instruire; & en vérité, il nous importeroit peu d'avoir acquis des connoissances au-dessus du reste des humains, si nous n'avions appris l'art de vivre avec eux, & par des services mutuels, de nous attirer leur amour & leur estime.

L'éducation est d'autant plus nécessaire pour arriver à ce bonheur, qu'avec ses secours mêmes, rien n'est si rare que d'y parvenir. Quelle en effet a toujours été la société parmi les hommes, & quelle est elle-

encore au moment que nous en parlons? Jettons un coup d'œil sur les jalousies, les haines, les injustices, les fraudes, les vengeances, les trahisons, sur tous les vices que l'intérêt fait naître; ne sont-ce pas autant d'obstacles à l'union des cœurs? Et comment est-il possible que nous ayons encore quelque habitude entre nous, parmi tant d'efforts que nous faisons sans cesse pour rompre les liens qui nous rassemblent?

La seule apparence de ces liens subsiste; & c'est peut-être elle seule qui a toujours fait, & qui fait encore que les hommes ne sont point des êtres entièrement isolés: c'est donc à dire que notre liaison n'est qu'une feinte; & comment ne le seroit-elle pas? Nous portons chacun dans notre cœur un fond de liberté sauvage qui nous fait tout prétendre & tout contester.

Dans cet amas confus d'intérêts particuliers, embarrassés les uns dans les autres, on ne prend conseil que de son orgueil ou de ses besoins; & quoiqu'il soit difficile de dissimuler avec ceux que l'on méprise, on cache des desseins pervers sous des manières douces; la haine prend le masque de l'amitié, la fourberie se couvre d'une apparence de franchise, la dissimulation passe pour habileté, la ruse pour prudence, l'artifice affecte les dehors les plus séduisants de la bonne foi.

Cependant la Religion nous prêche l'amour de nos semblables; &, tout ainsi que la nature, elle ne tend qu'à nous réunir: remarquons cependant que ce n'est pas simplement un ombre, un fantôme de société que l'une & l'autre exigent.

La Religion va même plus loin que la nature; & dans la seule égalité qu'elle met entre les intérêts de notre prochain & nos intérêts propres, en sorte qu'à l'un & l'autre égard nous n'ayions qu'une même mesure d'affection & de zèle, je trouve la preuve la plus convaincante de la grandeur, de la noblesse, de la divinité de cette Religion. Qu'on l'appuye, tant qu'on voudra, par tant d'autres caractères qui lui sont propres; il n'en est point, à mon gré, qui lui donne une conviction plus certaine & plus sensible; que cet amour de nos semblables, qu'elle exige aussi clair-voyant, aussi attentif, aussi tendre, aussi parfait que celui qu'il nous est permis d'avoir pour nous-mêmes.

On diroit qu'en cela la nature & la Religion ont consulté nos intérêts. Je soutiens en effet que c'est nous aimer autant qu'il est possible, que d'aimer sincèrement tous ceux avec qui nous vivons.

Le bonheur dont nous sommes le plus jaloux, n'est-ce pas l'estime & l'amitié des autres hommes? Et ce bonheur si précieux,

sur-tout aux ames bien nées, qui, pouvant consentir à être privées de la gloire, ne sauroient se résoudre à se passer de l'honneur; ce bonheur est-il l'effet du tempérament, l'ouvrage de la raison, l'apanage des dignités, un des avantages de la richesse? Non: c'est en vain qu'on le chercheroit en nous; il est dans les mains de nos semblables. C'est d'eux qu'il nous le faut attendre: nous ne pouvons faire autre chose que le mériter; mais quel autre moyen de le mériter, que par des prévenances sans bassesse, par des politesses sans fausseté, par des égards sans contrainte, par autant de marques d'estime que nous desirons en recevoir?

Si cela est, c'est donc nous aimer véritablement que d'aimer les hommes, les seuls appréciateurs de nos talents & de nos vertus, les seuls dont les suffrages récompensent & soutiennent le mérite, les seuls auteurs du bonheur qui nous flatte davantage, & que nous ambitionnons le plus.

Je demande en effet ce qu'il en seroit de nos qualités les plus estimables, s'il n'étoit personne qui daignât les estimer? Rensermées dans nos cœurs, ou elles seroient pour nous un sujet de complaisance; & dès-lors elles perdroient tout leur prix; ou un objet d'indifférence, & rien ne nous porteroit à les entretenir. Dans le premier cas, notre orgueil,

s'il étoit connu, ne nous attireroit que de la haine; dans le second, notre indolente froideur ne mériteroit que du mépris. Dans ces deux cas, tout mérite seroit bientôt anéanti.

Aussi, quel que soit notre amour-propre, il arrive heureusement que nous nous aimons hors de nous beaucoup plus que dans notre propre existence; nous croyons, & nous avons sujet de croire la raison des autres, un juge moins aisé à séduire que notre propre raison. Incapables de nous bien voir nous-mêmes, notre image se retrace dans ceux qui nous connoissent comme dans un miroir. Elle s'y reproduit, s'y étend, se multiplie, & nous nous efforçons de l'embellir à mesure que nous sentons qu'elle a eu le bonheur de plaire; c'est-à-dire, que dès-lors nous avons plus d'attention sur nos vertus & sur nos défauts; que dès-lors notre esprit s'épure, notre cœur s'élève & s'agrandit en quelque sorte; que nos devoirs nous deviennent plus chers & moins pénibles; & que, par une vanité louable, plus sévères à notre égard, nous nous montrons, par un juste retour, plus indulgents à l'égard des autres.

Il est donc vrai que nous devons à ceux dont nous recherchons l'estime, ce qui contribue le plus à notre perfection; & de là j'infere qu'on ne sauroit trop tôt inspirer aux jeunes gens l'amour de cette estime. Elle est

réellement le bonheur le moins frivole & le moins flatteur ; & le desirer ce bonheur , ce n'est point , à la vérité , une vertu , mais une espece de nécessité , que le bien de l'Humanité , que la nature même nous imposent.

Il est certain en effet que ce desir excite jusqu'aux moindres talents , & qu'il enrichit la Société de toutes les especes de mérites qui auroient été perdus pour elle , soit qu'une lâche paresse les eût enfouis , soit qu'une orgueilleuse timidité n'eût osé les produire , soit qu'une ridicule modestie les eût fait avorter.

Ce desir est même d'autant plus utile aux jeunes gens , qu'en essayant de donner à leur caractère la souplesse & le lien qui gagne les cœurs , en leur apprenant à rompre leur humeur pour s'accommoder à celles des autres , en les tenant dans la dépendance des jugements de tout homme qui peut s'ériger en arbitre de leurs actions , on leur fait contracter l'heureuse habitude de commander à leur cœur , & de maîtriser des passions qui , dans leurs commencements , aisées à vaincre , sont , dans leurs moindres progrès , si difficiles à contenter.

Eh ! comment pourroit-on négliger de faire sentir de bonne heure au commun des hommes l'importance de cet amour de la considération , la source , ou du moins l'appui de nos vertus , puisqu'il est également utile & né-

cessaire de l'inspirer aux jeunes Princes, tout Princes qu'ils sont ?

Il est vrai que cet amour, qui nous porte si puissamment à tout ce qui peut relever la dignité de notre nature, ne fait d'ordinaire que de foibles impressions sur des hommes nés dans l'abondance de tous les biens, & qui, n'ayant point de vœux à faire, & pouvant à leur gré réaliser ou rendre infructueux tous ceux qu'on forme dans leur empire, n'attendent du reste des hommes que de la soumission & du respect.

Je dis néanmoins que ces hommes si puissants tiennent aux autres hommes par une infinité de devoirs; & que, si la fortune n'a rien à leur offrir qu'ils n'aient reçu de leur naissance, il leur reste à desirer quelque chose de plus grand & de plus heureux ! je veux dire l'amour des Peuples, & particulièrement cette sorte d'amour que l'estime fait naître, & qui devient plus fort que le devoir.

Qu'elle est à plaindre, malgré tous ses brillants dehors, la condition de ces Maîtres de la terre ! Elevés dans le centre des passions, il leur est presque impossible de s'en défendre, & on leur laisse sentir à peine le danger de celles auxquelles ils ont le malheur de se livrer. Jamais inquiétées par des reproches ou même par des conseils, jamais réprimées par aucun obstacle, elles sont estimées

aussi souveraines qu'eux ; & quelle qu'elles soient , on les respecte , on y applaudit ; peu s'en faut même qu'on ne les justifie.

Combien de Courtisans , qui , ne pouvant exister que par les foiblesses de leur Maître , craignent ses vertus comme une disgrâce ; & qui , sans cesse appliqués à nourrir dans son cœur des penchans malheureux qu'ils y ont fait naître , trafiquent de sa gloire , & s'enrichissent de son indifférence à la soutenir.

Il n'est que le desir d'être aimé , qui puisse garantir un Prince des malheureux pièges qui l'assiègent de toutes parts.

C'est aussi à lui faire sentir le prix de cet amour , que doivent tendre tous les soins de l'éducation qu'on lui donne ; & qui peut ignorer que cet amour est infiniment plus flatteur qu'une obéissance forcée , qui trop souvent désespere celui qui la rend , & qui toujours accuse celui qui se la fait rendre ?

Ce n'est d'ordinaire ni la soif de l'or , ni la passion pour les honneurs , qui rendent les Souverains indifférens à la tendresse de ceux que le sort a soumis à leur empire. Nés dans la gloire & dans l'opulence , ils en jouissent presque jusqu'au rassasiement. Ce qui me paroît leur inspirer moins d'ardeur à captiver les cœurs des autres hommes , c'est le goût des plaisirs , écueil ordinaire de leur repos & de leur gloire.

Mais

Mais que les plaisirs, en général, sont frivoles, qu'ils sont insipides en comparaison de l'émotion agréable qu'excite dans l'ame d'un Prince le tendre retour d'un Peuple chéri ! Et puis, quels peuvent être des plaisirs que l'on n'a pas la peine de souhaiter, que l'excès rend languissans, d'où naît sans cesse le besoin d'autres plaisirs, & de plus grands plaisirs encore, & qui, usés par l'habitude, ressemblerent aux parfums qui perdent de leur vertu par un trop fréquent usage ?

Il n'est pour les Souverains de contentement véritable & solide que celui que leur donne une réciprocité de tendresse, toujours constamment établie entr'eux & leurs Sujets. Il en est de ce rapport mutuel, comme de celui qui subsiste dans toutes les choses de la nature, & sans lequel l'Univers seroit bientôt anéanti. En effet, si les Etats périssent parce qu'il y a de mauvais Souverains, il n'est pas moins vrai qu'ils périssent aussi, & peut-être même encore plutôt, parce qu'il y a peu de Citoyens sincèrement attachés à leurs Princes. C'est cette harmonie du Chef avec les Membres, qui rend un Souverain d'autant plus heureux qu'il sent, par l'amour de ses Sujets, qu'au défaut de la naissance qui l'a mis sur le Trône, ce même amour l'y auroit placé ; mais comment jouiroit-il d'une satisfaction si parfaite, & qui dépend d'une foule de senti-

ments mal-aisés à réunir, s'il ne se l'étoit ménagée par un accès toujours libre & ouvert; par une affabilité qui, paroissant suspendre les droits de la souveraineté, lui attire plus d'hommages; par une libéralité de discernement, & non de prévention ou de caprice; par des regards réfléchis pour les libertés & pour les préjugés mêmes des Peuples; & par une sorte d'esprit, de sagesse & de précaution, qui apprend à dominer avec réserve, &, selon les occasions, à plier avec dignité?

Que de devoirs se trouvent renfermés dans ce peu de mots qui viennent d'échapper à ma plume! Si j'avois le temps de les parcourir en détail, je dirois qu'un Prince doit savoir allier la clémence à la justice, adoucir l'amertume des reproches par les expressions, distinguer un foible d'un vice, substituer la pitié à l'indignation, s'attacher plutôt à ramener qu'à punir ceux qui ont eu le malheur de lui déplaire; &, comme le Ciel, si souvent irrité par toutes sortes de crimes, avoir plus de tonnerres pour épouvanter, que de foudres pour détruire.

Ajouterai-je ici que l'ambition, trop ordinaire aux Souverains, de se distinguer par les armes, doit les flatter beaucoup moins, toute noble qu'elle est, que le plaisir d'être aimés de leurs Peuples. Qu'un Prince prenne les armes, à la bonne heure, pour enchaîner

l'audace de ses voisins ; & qu'alors , Général & Soldat , il joigne à la vivacité du courage ce qui seul fait les vrais Héros , une justice sans cruauté , un ressentiment sans vengeance ; qu'il calcule le prix du sang pour le ménager ; qu'il tienne un juste milieu entre la précipitation téméraire & la timide lenteur ; qu'il craigne sur-tout de grossir la tempête en voulant la conjurer : rien n'est plus grand , ni plus louable aux yeux de l'Univers étonné.

Mais si , dans le temps même que le Prince se montre aussi hardi que s'il ne pouvoit manquer d'être heureux , il épie l'occasion de frayer un chemin à la paix , & qu'il immole ses succès aux besoins de ses Sujets , prêts à céder aux efforts de leur zèle ; la gloire qu'il acquiert alors , quoique moins brillante , & peut-être moins estimée , n'est-elle pas plus solide , parce qu'elle est plus indépendante des hazards ; & plus propre à faire honneur à l'Humanité , parce qu'elle est plus digne des éloges d'une raison éclairée ?

Les regnes les plus illustres nous offrent à la vérité peu d'exemples d'une si sage & si utile modération ; & presque de tout temps la valeur seule autorisa les Princes à provoquer celle de leurs voisins. Il leur suffisoit d'être rivaux pour être ennemis , & ils y brûloient de s'essayer les uns contre les autres. Il n'étoit donné qu'à notre siècle de voir le Chef

d'une Nation, qui ne trouve rien d'impossible quand on n'exige d'elle que de la valeur, éviter néanmoins la guerre sans la redouter, ne l'entreprendre qu'à regret, quoiqu'avec raison, & n'en redoubler la chaleur que pour parvenir plutôt à l'éteindre.

Il est des Héros de plus d'une sorte ; & celui qui fait sa principale étude de rendre les hommes bons & heureux, n'a rien à céder au Héros qui ne cherche à s'illustrer que par ses triomphes.

Heureux donc le Souverain qui, pour s'attirer l'amour de ses Peuples, ne néglige rien de tout ce qui peut le lui mériter, & qui, dans ce dessein, s'attache à ménager ses finances avec économie, & les répand à propos sans regret ; qui se plaît à récompenser le mérite, & qui, forcé quelquefois de refuser, fait du moins obliger dans ses refus mêmes ; qui, s'appliquant à raccourcir l'intervalle qui le sépare du reste des mortels, les élève jusqu'à lui pour mieux entendre leurs plaintes, ou daigne descendre jusqu'à eux pour mieux connoître leurs besoins ; & qui enfin, par une autorité sans orgueil, & par une bonté sans foiblesse, obtient ce que sa dignité même n'est pas en droit d'exiger, un amour d'estime & de confiance, qui, ne devant rien à la crainte, devient dans les cœurs, où il s'est formé, une espèce de passion d'autant plus

forte qu'elle est approuvée par la raison, animée par la reconnoissance, soutenue par l'intérêt, enflammée par le bien général de la Patrie !

C'est cet amour qu'un bon Souverain a le bonheur de voir passer durant sa vie à ses enfants, & qui, devenant dans ceux-ci comme un sentiment naturel, se perpétue à jamais d'un siècle à l'autre : ainsi nous aimons encore les Trajan & les Marc-Aurele. La tendresse de leurs Sujets, empreinte, pour ainsi dire, dans notre nature, est venue jusqu'à nous à travers les débris d'une foule de Trônes occupés par des Princes haïs ou méprisés ; elle nous a été transmise avec la vie, & ceux qui nous doivent l'être, la consigneront de même à leur postérité.

Il est donc vrai que, de tous les biens que possèdent les Princes, l'amour de leurs Sujets est le plus digne de leurs recherches, le plus capable de satisfaire leur ambition. J'avoue qu'il est toujours temps de leur en faire sentir les avantages : mais c'est particulièrement dans leur tendre enfance qu'il faut leur en inspirer le desir. Semblable à ces caractères tracés sur l'écorce d'un jeune hêtre, qui croissent, s'étendent & se développent avec lui ; ce desir dans le bas âge doit se graver plus aisément dans leur cœur, s'y déployer un jour avec plus de force, & se mêlant à

leur instinct, devenir avec le temps comme une partie d'eux-mêmes.

Cette vérité établie, & à laquelle mon sujet m'a conduit sans dessein, je reviens à présent sur mes pas, & je dis que, s'il importe aux Princes même de se faire aimer de leurs Sujets, il est encore plus indispensable au commun des hommes de se ménager l'estime & l'amitié de leurs semblables, & que ce doit être l'un des premiers principes de leur éducation; parce qu'en effet il n'en est point de plus propre à les rendre heureux, de plus capable d'entretenir l'ordre & la paix dans le monde, & de faire comme une seule famille de tous les Citoyens d'un Etat.



ENTRETIEN D'UN SOUVERAIN

A V E C

S O N F A V O R I ,

*Sur le bonheur apparent des condi-
tions humaines.*

LE SOUVERAIN.

DEPUIS quelque temps j'aperçois en vous un fond de tristesse qui ne convient point à votre heureuse situation. Je vous ai élevé au plus haut point de grandeur où vous pussiez atteindre, je vous ai comblé de biens, & vous jouissez d'un état de vie d'autant plus agréable que vous n'êtes assujetti à aucun devoir qui puisse vous gêner.

LE FAVORI.

Rien n'est si vrai que ce que vous me faites l'honneur de me dire. Tous ceux qui me connoissent pensent ainsi ; chacun me croit heureux ; il ne me manque que d'en être persuadé moi-même. Le degré d'éléva-

tion où je suis parvenu, a toujours été l'objet de mes desirs : mais il m'est devenu presque insupportable. Les uns ne voyent que de la hauteur & du mépris dans mes regards, les autres n'apperçoivent dans ma fortune qu'une heureuse bizarrerie de votre faveur. Il n'est pas jusqu'à mes anciens amis qui n'affectent pour moi une indifférence qui m'est plus cruelle que ne l'est à eux-mêmes la jalousie qui les dévore, & qu'ils n'osent faire éclater. Les biens immenses que vous avez versés sur moi, n'ont pu jusqu'à présent assouvir ma cupidité, & j'ai regret de ne les employer qu'à des superfluités dont mon état me fait des besoins; j'éprouve en effet que rien ne dédommage d'un vain faste, & qu'on est toujours puni de sa vanité. Vous ne m'avez asservi à aucun devoir pénible : mais le Public en infere que je ne suis bon à rien, & que je suis incapable de vous rendre aucun service. Ceux qui ont besoin de quelque grace me cajolent, & ceux qui n'en demandent point me regardent comme un étourdi qui prétend usurper votre puissance & vous gouverner. Les fautes qu'on s' imagine que vous faites, on me les attribue, & je suis le seul objet de tous les mécontentemens; on croit vous corriger en ne m'épargnant pas. Enfin, pour me ménager votre faveur, je suis ordinairement forcé de me contraindre, uniquement attentif à vous

plaire, & toujours réduit à ne me soucier d'avoir aucun égard pour personne.

Voilà mon état. Jugez si vous avez réussi à me rendre parfaitement heureux. Vous avouerez encore que, pour l'être, il faudroit être assuré de l'être toujours; & qui peut me répondre que les ennemis que mon crédit m'attire, n'en aient pas eux-mêmes un jour assez pour me l'ôter; & que vous-même, dans la suite, vous ne croyiez faire une action juste & louable en me sacrifiant à leur animosité? Pour prévenir cette disgrâce, & pour vous délivrer en même-temps des tourments que vous causent mes persécuteurs, je crois quelquefois ne pouvoir vous donner une plus grande marque de reconnoissance qu'en me retirant de votre Cour; & d'autres fois aussi, persuadé que mon éloignement passeroit pour la plus insigne ingratitude, je n'ose me résoudre à vous quitter. Ces deux sentimens opposés me tourmentent, & voilà le sujet du chagrin que vous avez remarqué. Ma raison flotte entre deux extrémités également raisonnables, le goût qui m'attache à votre Personne, & les obstacles qui ne me permettent point de vous aimer tranquillement.

LE SOUVERAIN.

Dans le portrait que vous me faites de vos sentimens, je vois une image assez fidelle

de ce que j'éprouve moi-même : quoique votre condition & la mienne ne nous mettent pas au niveau l'un de l'autre, nous nous ressemblons toutefois. Je suis homme, & conséquemment sujet à toutes les passions ordinaires à l'Humanité. Vous avez de l'ambition, j'en ai aussi ; mais mon ambition, parvenue au plus haut degré, ne me flatte point autant que peut vous flatter la vôtre. Pour jouir avec plus de satisfaction des honneurs qui me sont dûs, je voudrois pouvoir me persuader qu'on les rend à mon mérite, plutôt qu'à mon élévation, & que ces hommages s'adressent bien plus à ma personne qu'à ma dignité. Il est vrai que, pour m'élever au-dessus même du Trône que j'occupe, j'ai toujours tâché de me faire une réputation qui, par sa solidité plutôt que par son éclat, fût capable de remplir mon ambition dans toute son étendue ; mais, malgré tous mes soins, je suis encore tous les jours exposé à la censure du Public, qui, ayant continuellement les yeux sur moi, juge de mes actions selon son caprice. Combien de gens qui croient ne pouvoir se montrer bons Citoyens, qu'à force de critiquer le Gouvernement sous lequel ils vivent, ni se donner pour bons politiques, qu'en essayant de pénétrer les mystères des Cabinets ! Et puis ; les succès de mon ambition, quels sont-ils ? Plus satis ai-

fants que ceux des Particuliers, il ont pourtant des bornes comme ceux-ci. Tout se ressent dans les Rois mêmes de la foiblesse de l'Humanité.

Quant aux richesses, leur abondance me les rend moins précieuses qu'elles ne le sont aux Particuliers; la satiété en étouffe le goût: d'ailleurs je n'ai eu aucune peine à les acquérir; aussi n'y suis-je pas attaché de manière qu'elles puissent contribuer à mon bonheur. Je voudrois seulement que toute ma richesse ne consistât qu'au seul plaisir de ne voir personne de pauvre dans mon Royaume.

Pour ce qui est des devoirs dont je vous ai dispensé pour vous laisser jouir plus tranquillement de toutes les douceurs de la vie, je souhaiterois qu'il en fût de même de ceux auxquels je suis assujetti; mais à cet égard je ne puis avoir le même avantage que vous.

Le principal de mes devoirs est d'employer utilement tous les moments de ma vie; je parle de ceux que je dois sacrifier au bien de l'Etat. Souvent un seul de ces moments perdus ne peut se réparer dans toute la suite d'un siècle. Et comment l'attention continuelle que je dois au bien de mes Etats pourroit-elle ne pas me rendre insensible à tout ce qui pourroit m'en distraire? Voulez-vous favoir ma passion dominante & qui seule pourroit faire mon parfait bonheur? Cette passion, c'est de rendre, s'il m'étoit possible,

tous les mortels heureux; ce qui fait mon tourment, c'est quand il est question de contenter les goûts, les caprices, les prétentions souvent déraisonnables de ceux qui aspirent à mes graces. L'expérience ne me fait que trop connoître combien il est difficile, pour ne pas dire impossible, de satisfaire tous ceux qui croient devoir y avoir part. Dans la distribution que j'en fais, je donne la préférence à ceux qui les méritent; mais qui est celui qui ne croit pas les mériter? Il suffit qu'il ait assez bonne opinion de lui-même, pour concevoir du mécontentement du bien que j'ai fait : il croit ce bien mal placé; & ce qui ne satisfait qu'un seul homme, devient une injure pour plusieurs : de là le refroidissement à me servir; toute fonction devient dès-lors onéreuse & pénible, le zele ne se regle plus que sur l'intérêt, & chacun, m'estimant l'auteur de ses peines, ne peut s'imaginer le desir que j'aurois de le satisfaire, si ce qu'il desire pouvoit s'accorder avec le bien public. Puis-je compter alors sur la tendresse de tous mes Sujets?

Puis-je même me flatter de l'attachement de ceux que j'ai comblés de plus de graces? Ils jouissent entr'eux des douceurs d'une société dont l'union & l'amitié relevent les charmes; & quels amis puis-je avoir, que ceux que l'intérêt me donne?

Que dirai-je des autres devoirs attachés à ma Couronne ? Dans l'exercice de la Justice, il m'est autant dangereux de dissimuler, qu'il m'est fâcheux de punir : cependant ma clémence passe souvent pour faiblesse, & ma fermeté pour cruauté. Dans le Militaire, je n'oublie rien pour soutenir la gloire & les intérêts de la Nation ; mais si je fais des conquêtes, on m'estime usurpateur ; si je recherche la paix, on me croit incapable d'user de ma puissance. Dans le Civil, quelque justes que soient les mesures que j'aurai prises, on les dira mal concertées si elles n'ont un bon succès ; & si, usant du pouvoir de législation, j'abroge d'anciennes Loix autrefois utiles, à présent peu convenables, & qu'à leur place j'en crée de nouvelles, on regardera ce changement comme un despotisme. Dans les finances, on m'accusera de mauvaise administration ; je fais pourtant ce qu'il en coûte à mes Peuples pour fournir aux besoins de l'Etat : je ne leur impose des taxes qu'à regret ; je m'imagine m'arracher à moi-même ce que je leur demande, & je sens vivement combien il est triste de se voir Pere d'une famille dans la misère.

Je n'ignore point les détours & les ruses qu'on a introduits dans la politique, mais je n'en ai d'autre que la bonne foi guidée par la vérité & par la justice. Vous le savez néan-

moins ; si ma sincérité , toujours la même , ne réussit point , on me blâme d'en avoir fait usage ; & ce qu'on ne peut s'empêcher d'estimer une vertu , on m'en fait une espece de crime. Je dirai plus ; ce qu'on déteste dans mon ennemi , malgré ses succès , on voudroit que je l'eusse employé au hazard même de n'en avoir retiré aucun avantage. Et combien pensez-vous qu'en suivant mes maximes , il m'en ait dû coûter dans certaines occasions , où , par des raisons d'Etat , je me suis vu contraint de rétracter ma parole ?

Je viens de vous dévoiler mon ame toute entiere. Vous voyez du moins en elle la droiture de mes intentions ; mais ces intentions droites , m'en a-t-on toujours tenu compte ? Et n'est-ce pas un sujet de chagrin pour moi quand on ne leur rend pas justice , & qu'on interprete en mal ce que je fais de mieux pour le bien de mes Peuples ? On peut cependant se consoler aisément , quand on n'a point de reproche à se faire.

Il n'en est pas de même sur ce que je vais vous dire , en continuant à ne me point déguiser. Pour être Roi , je n'ai point cessé d'être homme , & je me reconnois bien des défauts ; il pourroit bien arriver que ma puissance & mon amour-propre m'écarterent quelquefois des sentiers de la justice & de la raison ; que la vaine gloire me fassé entrepren-

dre des guerres, sans en trop sentir la nécessité, & sans prévoir que, pour quelques avantages douteux, remportés sur mes ennemis, je mets mes Peuples en danger d'être écrasés par des fraix inévitables. Il pourroit se faire que je dissipe mes finances mal-à-propos, ou du moins que je néglige de les ménager avec une exacte économie; que dans les Conseils, au-lieu d'interroger la vérité, & de l'encourager à me répondre, prévenu de mes idées, je les soutienne opiniâtrément; que dans la société, je supporte souvent par complaisance des fautes qui seroient dignes de répréhension; & que, dans l'habitude de recevoir des louanges, j'y sois devenu trop sensible. Il pourroit arriver que je ne m'applique pas assez à veiller sur la conduite de mes Ministres; que je les laisse souvent abuser de mon autorité; que j'aye, comme eux, la foiblesse de penser que d'avoir vieilli dans un emploi, c'est y avoir acquis de l'expérience; & qu'enfin, le plaisir de faire des heureux ne me coûtant rien, j'accorde souvent à l'importunité ce que je devois ne donner qu'au seul mérite.

Voyez donc à présent si, sur le Trône même où l'on est tous les jours exposé à tant d'occasions de manquer à son devoir, on peut goûter un parfait bonheur. Quand je fais le bien, on ne le sent point comme il le mérite; & quand je fais du mal, on ne me le pardonne point.

LE FAVORI.

Je suis pénétré, Seigneur, de la confiance que vous venez de me marquer. J'avoue que, parmi ceux qui vous entourent, plusieurs trouveront toujours à redire à vos vertus, & plusieurs autres auront le front d'applaudir à vos défauts mêmes. C'est à votre prudence à discerner les uns & les autres, & à votre sagesse à les mépriser tous également.

LE SOUVERAIN.

Je suivrois volontiers ce dernier avis, si, en me mettant au-dessus de toute censure, je pouvois étouffer en même-temps la voix de ma conscience & de ma raison. L'ensemble de ma condition charme; le détail en fait frémir. Ainsi votre état & le mien se ressemblent malgré leur distance infinie. Tous les hommes sont faits pour se croire libres, & pour vivre enchaînés; & il n'en est point qui, dans quelque situation qu'il se trouve, puisse se dire parfaitement heureux. Pour pouvoir cependant adoucir mon sort, il ne me reste qu'une chose à souhaiter; c'est que mes Sujets formant avec moi le même corps de Royaume, il se fasse entr'eux & moi une espèce d'union démocratique & inséparable; en sorte que mes Sujets aient autant de confiance en mon gouvernement, que j'en ai toujours eu en leur fidélité & en leur zele.

DE L'AMITIÉ.

JE fors d'une compagnie où j'ai fait connoissance avec deux personnes qu'on fait être intimes amis depuis long-temps. Pendant qu'ils s'entretenoient des tendres douceurs de leur union, je faisois réflexion sur leur contentement mutuel, & je me proposois de m'en procurer un semblable. Depuis ce moment j'ai étudié plus particulièrement que je n'ai encore fait, le caractère de tous ceux qui se disent ou que j'appelle mes amis. Mon dessein est de me fixer à celui d'entr'eux que je croirai le plus sûr, le plus fidele, le plus digne de ma confiance, le plus capable d'y répondre avec sincérité.

Mais avant de faire ce choix, qui peut contribuer au bonheur de ma vie, je veux savoir en quoi consiste l'amitié, quels sont ses devoirs, quels sont ses avantages, & si elle n'a pas des risques & des dangers; car il en est jusques dans la vertu même

Sans beaucoup de recherches, je trouve d'abord dans l'amitié le plus grand charme de la vie, le lien le plus naturel & le plus pressant d'une belle ame, la marque la plus sensible d'un cœur bien fait, le germe le plus

fécond de la plupart des vertus qui nous rendent utiles les uns aux autres : bien entendu cependant que je ne parle ici que de l'amitié particulière qui subsiste entre deux cœurs également épris l'un de l'autre ; & non point de cette amitié générale , & toujours équivoque , qui s'offre presque sans attention , qu'on accepte sans reconnoissance , & qui n'a rien de cette intimité qui , dans deux corps , ne laisse subsister qu'une seule ame.

On diroit que tous les hommes se sont donné le mot , pour être , ou pour se dire amis de la première façon. Ce sentiment , qui paroît inné , prévient presque toujours la raison ; on s'aime avant de se connoître , quelques traits de mérite nous frappent , notre prévention les embellit , nous nous plaisons à parer cette idole , nous adorons l'ouvrage de notre imagination : mais peu à peu l'éclat de cet objet , qui n'est dû qu'à nous seuls , se dissipe ; nous cessons d'admirer ; & l'amitié s'envole avec le fantôme qu'elle s'étoit formé.

Il est des amitiés qui paroissent mieux fondées entre des personnes qui même ne se sont jamais vues. Des gens d'une grande réputation s'unissent par une estime réciproque ; chacun d'eux aime à se voir dans l'autre , comme dans un miroir qui le représente fidèlement : mais à force de se contempler , on se reconnoît ou plus ou moins de ressemblance ; l'a-

meur-propre souffre ou s'enorgueillit, & détruit une amitié dont il pouvoit tirer tous les jours un nouveau sujet de gloire.

On ne connoît que trop les amitiés que l'intérêt a formées; ce sont celles qu'on voit le plus communément; à la vue du moindre avantage, on diroit voir l'amitié se détendre comme un ressort; mais a-t-on obtenu ce qu'on espere, on cesse d'être ami, ou l'on ne l'est qu'autant de temps que notre avidité & notre propre satisfaction nous permettent de l'être.

Il y a une amitié passionnée qui n'est autre que l'amour. Celle-ci seroit peut-être la plus agréable de toutes, si, en cessant d'être amoureux, on ne cessoit point d'être ami.

De toutes ces sortes d'amitiés, la plus estimable devroit être celle qui, exempte de toute prévention, de toute envie, de tout intérêt, de toute passion, confond deux cœurs ensemble, & les lie d'une chaîne dont le poids même fait leur bonheur.

C'est à cette espece d'amitié que je voudrois volontiers me fixer; sa seule idée me ravit, elle m'enchanté; je me la peins avec ces traits de chaleur qui l'animent; mon cœur s'enflamme, & je crois déjà en goûter toutes les douceurs dans cette émotion délicieuse, & presque aussi vive que si les liens que je desire, étoient déjà formés. Une réflexion m'in-

quiete & vient troubler l'espérance dont je me suis flatté; elle me force à mettre en balance avec cette amitié précieuse, la liberté dont je jouis, & dont je dois d'abord lui faire le sacrifice.

Ai-je rien en moi qui marque plus la dignité de mon être que la liberté, ce bien inestimable dont l'Auteur de la Nature a fait présent à l'Humanité? Je suis maître de mes volontés, & il faudra que je les immole aux volontés, aux sentiments, aux opinions, souvent aux caprices de l'ami que je me serai choisi. Je m'impose donc un arbitre souverain qui pourra disposer de mes pensées, m'assujettir aux siennes; &, par un surcroît d'esclavage, je devrai, dans cet état d'humiliation, (j'ai presque dit d'anéantissement) me piquer de constance & de fidélité; & pour être sans réserve à mon ami, me croire obligé, me faire même honneur de n'être plus à moi-même. Je devrai donc applaudir à ses folies, m'aveugler sur ses défauts, épouser ses passions, l'imiter, le prendre pour modèle. Je ne ferai donc que m'agiter tristement dans les entraves d'une amitié que je dois soumettre à la sagesse des Loix, aux préceptes de la raison, aux principes sacrés d'une Religion qui a seule le pouvoir de commander à mes sentiments, & d'étouffer en moi le cri de la liberté dont je me fais gloire.

Tout cela, me dira-t-on, dépend du choix de l'ami que vous vous ferez donné; & qu'avez-vous à craindre de la sagesse & de la probité d'un homme attentif à ses devoirs, & dont la conduite ne se règle que par les mouvements d'une conscience toujours exempte de reproche?

Vous pensez donc que de tels hommes se trouvent aisément? La colombe sortie de l'Arche ne trouve point où prendre terre; un déluge d'erreurs & de vices couvre par-tout la face du Monde : mais dans le cas que je puisse rencontrer un ami sage & vertueux, qui m'assurera de sa constance & de sa fermeté dans la voye de l'honneur qu'il s'est choisie? L'ambition ou l'intérêt ne lui feront-ils jamais trahir ma confiance? La moindre passion dénature les vertus; & l'on n'examine d'ordinaire le principe de ses devoirs, que pour s'en affranchir, ou pour se justifier de les avoir violés. Que reste-t-il, qu'à se conduire avec son ami avec tant de précaution qu'il ne puisse nous nuire en devenant notre ennemi, & qu'à lui ôter d'avance toutes les armes dont il pourroit se servir contre nous?

Je dirai plus : puis-je me répondre à moi-même de ma persévérance dans une liaison d'amitié qui me gêne & me contraint? Puis-je m'assurer de ne pas sacrifier un ami à un ami nouveau? D'abord il en coûte peu pour

plaire, & il en coûte toujours beaucoup pour plaire long-temps. On languit dans l'uniformité, tout change en nous, excepté notre inconstance; & doit-on me faire un crime, ou du moins un déshonneur, si, avec la meilleure foi du monde, je cede à un penchant nouveau dont je ne suis pas le maître, & qui prévient en moi l'usage de ma raison?

Est-il rien d'ailleurs de plus dangereux qu'une amitié d'habitude, ordinairement contractée sans connoissance, & plus fondée sur des qualités qu'on suppose que sur celles que l'on apperçoit?

Un Souverain voudra jouir des douceurs de l'amitié. Accablé de mille soins, il n'en peut soutenir lui seul tout le poids, & il se trouve dans un état où la confiance lui devient un besoin; il se fait un ami d'un favori qui a eu le bonheur de lui plaire; sûr de lui-même, il croit pouvoir oser se donner un ami qu'il croit vertueux, il se rend en quelque sorte son égal; & quoiqu'ordinairement l'autorité ne souffre point de compagne, il la partage avec son favori, ou pour mieux dire, il la lui cede toute entière. Le moindre canal, où se décharge un fleuve, s'agrandit bientôt de lui-même, & l'on vient jusqu'à ignorer le fleuve qui l'a formé.

Ce Prince, sans doute, s'estime heureux: mais il ne peut plus ni penser, ni sentir de

lui-même; ou, s'il en a le courage, la plus foible contradiction de la part de son favori le rebute & l'effraye: il ne peut point se persuader que ce favori n'ait toujours raison, ou du moins, à force de le souhaiter, il s'accoutume à le croire. De là, les malheurs d'un Etat entre les mains d'un homme bien plus attentif à ses intérêts, qu'à ceux de sa Patrie; & qui, semblable au lierre qui attire le suc de l'arbre qui le soutient, dépouille son Maître de son pouvoir, & ne l'emploie qu'à autoriser des injustices.

Combien de fois des Magistrats, de qui l'on ne doit attendre que la probité la plus exacte, la sacrifient aux intérêts d'un ami, pour ne pas blesser l'union qui les y attache!

Dans toutes les Sociétés, si je donne la préférence à mon Ami, j'éloigne de moi tous ceux qui cherchent à le devenir, & j'en fais autant de jaloux & d'impitoyables censeurs de celui que j'aime.

Dans une République, mon Ami me rendra un mauvais Citoyen, si, adoptant ses opinions en ce qui regarde le Gouvernement, je me rends plus attentif à le suivre qu'à ce qui concerne le véritable bien de l'Etat.

L'amitié se soutient-elle dans les familles, & sur-tout dans les mariages, qui d'ordinaire sont le moyen le plus infallible de former des divisions?

Revenons, & disons que l'amitié, étant un des biens les plus agréables de la vie, elle paroît bien mériter qu'on lui sacrifie cet autre bien que nous appelons la liberté. Faut-il, en effet, pour cette liberté, dont nous faisons ordinairement un si mauvais usage, que nous nous rendions insensibles à ce qui intéresse le plus notre ame, à ce qui exerce si délicieusement les sentimens de nos cœurs? Non, si je ne trouve pas un véritable ami, espece si rare ici-bas, je veux le devenir de tous ceux que je croirai dignes de mon estime; mais néanmoins, sans aucun assujettissement, sans autre intérêt que celui de ma satisfaction propre, & sans m'imposer d'autre devoir que celui d'une générosité que je me sens capable d'exercer envers tout le monde, par la crainte sur-tout de m'attirer des ennemis. Je voudrois seulement partager mes sentimens avec une sorte de distinction; &, suivant les attraits de chacun de ceux qui m'engageront à être leur ami, je marquerai au vertueux toute l'estime qui lui est due; je n'épargnerai point au vicieux tous mes soins pour le ramener à lui-même; aux gens de peu de considération, un air de complaisance qui cache le mépris qu'ils croient mériter; à ceux qui m'obligeront, ma reconnoissance: je n'exigerai même aucun retour des ingrats que j'aurai faits, m'estimant trop heureux d'avoir eu le pouvoir

pouvoir d'en faire , & me trouvant plus satisfait du bien que j'aurai fait, que je ne le serois de celui qu'on pourroit me rendre ; ce qui s'appelle ne point attendre son bonheur d'autrui, & s'aimer véritablement sans le secours de personne. Ainsi tout ce que je pourrois faire, & quelques services dont je serois capable, je mettrois tout à fonds perdu, ne cherchant d'autre avantage que celui de me contenter moi-même, de suivre mon penchant, de mettre mon bonheur dans celui des autres ; & , pour tout dire enfin, n'espérant de mes bienfaits d'autre récompense que de Dieu seul.

Si, malgré ces sentiments gravés dans mon cœur, on ne laissoit pas de m'offenser, je ne me vengerois qu'en mettant dans son tort celui dont j'aurois sujet de me plaindre. Toujours prêt à pardonner les torts qu'on oseroit avoir avec moi, jamais je ne saurois en avoir avec personne.

Une des plus grandes dispositions à être ami de tous les hommes, c'est de se vaincre au point de n'en jamais haïr aucun. De toutes les passions, la plus funeste c'est la haine ; elle dévore le cœur qui la conçoit, & lui fait incomparablement plus de mal qu'à celui qu'elle attaque. Eh ! pourquoi se prendre d'aversion pour un homme ? Si l'on ne peut ni l'aimer ni l'estimer, qu'on le regarde avec

indifférence. Mettons toujours le vice au rang des malheurs, & que la pitié tienne dans notre cœur la place de l'indignation qu'il mérite.

Deux raisons cependant me font revenir, comme malgré moi, à mon premier sentiment. La première, c'est que je désespère de trouver un ami tel que je le desire, & qui le soit toujours à toute épreuve. La seconde, c'est que je crains de nouveau de donner atteinte à ma liberté. Au-lieu donc de chercher inutilement cet ami que j'estime si rare, je veux, comme je l'ai déjà dit, devenir moi-même l'ami de tous les hommes; je veux l'être de tous ceux à qui je pourrai me rendre utile. Si quelqu'un, après avoir reconnu ma façon de penser, veut se lier d'amitié avec moi, je l'accepte volontiers, & si gratuitement, que je ne prétends point qu'il me sacrifie sa liberté, puisque je veux également avec lui conserver la mienne.

La plus sûre leçon pour cultiver une tendre amitié, est celle que nous donne l'Évangile, en nous recommandant, au prix de notre salut, un amour aussi véritable pour notre Prochain, que celui que nous avons pour nous-mêmes.

Nos Supérieurs, quoique élevés au-dessus de nous, sont notre Prochain; nos égaux & nos inférieurs le sont aussi. Aux uns nous devons des attentions & des égards; aux autres,

de la douceur, de la complaisance, de la protection : & ces devoirs, gardons-nous de les remplir froidement ; ce seroit ne s'en point acquitter : ce que l'on fait à regret, il est rare qu'on ne le fasse mal. C'est à l'accomplissement de ces devoirs que l'on pourra juger de notre prudence, de notre sagesse, de notre justice, des sentiments de notre ame, de la noblesse de nos cœurs, & de l'heureux assemblage de toutes les vertus que nous ne saurions mieux faire connoître qu'en les reproduisant par notre amitié dans les autres.

DES DESIRS.

NOs desirs font notre destinée. Qu'est-ce en effet que le desir ? C'est un mouvement de l'ame qui l'occupe, la remue, l'échauffe, l'anime ; qui montre sa grandeur ou sa petitesse, & fait son bonheur ou son malheur, selon la nature des choses qu'elle ambitionne, ou selon le bon ou le mauvais succès qu'elle éprouve en les recherchant.

Le seul desir de l'ame devoit être le repos. Aussi ne peut-on concevoir aucun mouvement en elle sans avoir une idée d'agitation & de trouble, souvent de peine & de tourment. Cette idée est d'autant plus vraie,

qu'il n'est aucun desir qui ne soit accompagné d'inquiétude ; ne fût-ce que par la crainte de ne pouvoir vaincre les obstacles qui peuvent le faire avorter.

Un homme, quel qu'il soit, seroit donc heureux, qui, ne desirant rien, jouiroit de lui-même dans toute la plénitude d'une sage tranquillité ; mais où trouver un tel homme ? Ce ne pourroit être que dans l'école de Zénon, si elle subsistoit encore ; mais cette école ne prêchoit qu'une vertu chimérique. Je ne fais, en effet, s'il seroit possible de vivre sans desirs. Notre ame est sensible ; & tant d'objets l'entourent, qu'il en est du moins qui font sur elle de vives passions. Il en est même dont elle a besoin ; & tout ce qu'elle peut faire, c'est de desirer sans chagrin & sans impatience ce qu'elle est portée à desirer par raison. Ajoutons encore que l'agitation est aussi nécessaire à l'ame, que le mouvement dans les êtres physiques. Engourdie dans le repos, elle y seroit comme anéantie. Il n'est pas jusqu'à l'air qui, pour se purifier, n'ait besoin d'orages.

S'il n'est donc pas possible de vivre sans desirs, il ne nous reste qu'à les régler ; & pour cela, d'en connoître la source, pour étouffer, dès leur naissance, tous ceux qui pourroient nuire à notre bonheur.

Il est des desirs qui viennent de nos pen-

chants naturels, & qui different dans chaque homme, selon la différence des penchans qui sont nés avec eux.

Il en est qui viennent des sentimens, ou, pour mieux dire, des passions du cœur. Ceux-ci, suscités d'ordinaire par les circonstances de l'âge, des lieux, des affaires, varient & ne durent qu'un temps, tandis que les premiers, fondés dans le caractère particulier de chaque homme, subsistent d'ordinaire autant que le caractère qui ne change presque jamais.

Il est enfin des desirs plus communs, plus ordinaires, dans lesquels on reconnoît plus de saillies que de suite, quelquefois plus de chimeres que de vues. Ces desirs viennent de l'esprit, qui, ne pouvant ignorer l'estime qu'on fait des talents, veut s'attribuer ceux qu'il n'a pas, & les recherche moins que l'empire que donnent sur le commun des mortels des qualités supérieures.

De tous les desirs, les plus dangereux, ce sont ceux que forment en nous les penchans naturels qui nous dominent. Combien n'est pas funeste le desir des richesses dans un avaré ! combien, la passion des plaisirs dans un voluptueux ! combien, le desir des honneurs dans une ame ambitieuse ! Le premier est-il à l'abri d'aucune sorte d'injustice, dès qu'il y apperçoit un moyen de s'enrichir ? Quelle est la concussion qui l'étonne, quelle est la voix

si touchante des malheureux qu'il fait, qui pourra l'attendrir? Plus terrible que ces crises épouvantables qui, ébranlant la terre, y forment des abîmes où se perdent sans retour les Villes & les Campagnes, l'avare mine les fortunes des autres pour les engloutir; & presque aussi à plaindre que ceux qu'il appauvrit, il profite aussi peu des ruines qu'il fait, qu'un immense souterrain de celles qui s'y précipitent.

Le voluptueux n'est pas moins funeste à la Société. Je parle ici de ces hommes qui ne recherchent le plaisir ni avec ce choix de sentiment qui l'épure, ni avec cette délicatesse de goût qui ne fait que s'y prêter. Je parle de ces hommes si communs à présent, qui, n'ayant nuls principes, vicieux par air & débauchés par oisiveté, ne trouvent plus que du dégoût dans l'habitude au plaisir, & ne peuvent corriger ce dégoût que par des excès qui deviennent des besoins d'autres excès plus grands encore. Je dis que ces sortes de gens sont, dans l'Humanité, d'aussi grands fléaux que les avares par leurs rapines. Ce sont eux qui pervertissent les mœurs, & détruisent les Etats par des préjugés pires que les vices qu'ils y répandent. C'est à eux qu'on doit cette Philosophie licenciée qui, voulant paroître avoir la raison pour appui, est comme un lierre qui s'y attache & l'étouffe

en l'embrassant. C'est à eux qu'on doit cette politesse de manège, qui, trop connue aujourd'hui, semble avertir de se méfier d'elle : c'est à eux qu'on doit ce goût du luxe, qui n'a déjà presque plus de bornes que l'impuissance de croître ; cet esprit de frivolité, qui essaye tout & ne s'attache à rien, qui ne fait que voltiger sur la superficie des objets, qui met de l'importance aux petites choses, & traite sans attention les plus essentielles, qui n'aime que ce qui l'amuse, & qui n'aime plus rien dès qu'il en jouit : c'est à eux enfin que l'on doit ce rétrécissement, cette petitesse, cet avilissement des ames d'à-présent, qui, accablées du poids de leur existence, se fuyent, s'évitent, s'éloignent d'elles-mêmes, n'osent se chercher dans le vuide des jours qu'elles perdent, ni dans un amas d'idées sans objet, qui se confondent les unes dans les autres, & qui tombent & disparaissent à mesure que d'autres viennent leur succéder.

Ce que je viens de dire des desirs du voluptueux & de l'avare, on peut le dire également des desirs de l'ambitieux. Que de feintes, que de trahisons, que d'injustices celui-ci n'emploie-t-il pas pour parvenir ? Trouve-t-il sur ses pas des concurrents ; il les écarte : des protégés, il en médit ; des parents même, il les écrase. Plus il se sent de défauts, plus il est ingénieux à relever ceux de ses

émules. Il voit devant lui une foule d'heureux sans talents; il croit pouvoir s'avancer comme eux sans mérite. Il s'avance en effet; mais dans les postes qu'il obtient, porte-t-il une ame noble, un cœur sage, un esprit éclairé? Il n'a voulu qu'attirer sur lui les regards des autres hommes; &, dans le temps qu'il devoit être l'œil ou le bras du Souverain, il ne fait que se donner en spectacle, & faire un orgueilleux étalage du pouvoir & de l'indépendance dont il jouit. Cependant l'Etat chancelle, il dépérit; & ses malheurs, dont un Peuple étonné cherche en vain la cause, viennent uniquement de la folle ambition d'un homme que la nature n'avoit mis ici-bas que par erreur, & comme si elle n'avoit prétendu s'en servir qu'à faire nombre.

Combien d'autres penchans naturels pourrois-je rappeler, qui enfantent des desirs aussi préjudiciables à l'Humanité! Mais autant qu'il est dangereux de suivre ces émotions qui nous entraînent, autant seroit-il avantageux de ne s'y pas livrer. Il n'en est point qui n'obéissent dans les commencemens, mais les plus foibles commandent dans la suite; aussi sont-elles plus aisées à vaincre dans leur naissance, qu'à contenter dans leurs moindres progrès. Jamais desir ne fut pleinement accompli; l'un est toujours le germe d'un autre. Il est vrai qu'en se succédant, les desirs s'ef-

font , se détruisent , & qu'ils ont même tous un but différent ; mais liés & comme enchaînés par l'idée confuse de plaisir qui les produit , un nouveau desir remplace dans l'instant celui qui s'éteint , & ne s'éteint lui-même à son tour , que pour faire place à mille autres , qui , à force d'agiter notre ame , épuisent les forces , & après l'avoir poussée d'écueils en écueils , la ramènent , sans plaisir & sans succès , au même point d'inquiétude & d'ennui d'où elle étoit partie.

Que j'estime heureux ces naturels doux & paisibles , qui , éclairés d'ailleurs par la réflexion & les connoissances , n'ont que des desirs conformes à la raison ! Loin d'écouter les prétentions de l'orgueil , les suggestions de l'envie , les cajoleries de la volupté , ils ne sentent que le besoin le plus vif & le plus pressant de l'ame : celui de la vertu.

Ils éprouvent tous les jours que rien ne manque au bien-être physique de l'homme. Ils savent que les Arts , dès leur naissance , n'ont cessé de travailler à remplir en lui les besoins de la vie ; & qu'à proportion de leurs progrès , le cercle de ces besoins , d'abord si étroit , s'est toujours successivement élargi d'âge en âge. Ils n'ignorent pas que , même à présent , l'esprit humain est dans la plus violente fermentation pour substituer de nouveaux Arts à ceux qui , déjà épuisés , ne peuvent

satisfaire aux besoins que le luxe, nouveau besoin lui-même, a fait éclore, & qu'encouragent à tout moment la mollesse & la vanité; mais ils savent aussi que, si l'homme extérieur est déjà pourvu, & n'a plus rien à désirer des commodités qui lui sont propres, il n'en est pas de même de l'homme intérieur à l'égard des vertus & des sentiments qui lui sont nécessaires. Depuis les temps qu'on travaille à l'ébaucher, on n'a fait encore qu'apercevoir ses travers, ses égarements, ses faiblesses; & pour le savoir malheureux, l'a-t-on rendu plus sage? Quelles lumières nous ont donc laissé les Platons, les Socrates, les Zénons, les Epictètes? Jouets de leurs passions & de leurs vertus mêmes, nous les comparons aujourd'hui à ces ouvrages de l'Art, qui offrent, à la vérité, quelques beautés de détail, mais dont l'ensemble ne sauroit plaire, parce qu'on n'y voit ni dessein, ni liaison, ni ordonnance, ni symétrie.

Quoique l'ancienne Philosophie eût, pour se mouvoir, une sphere plus libre & plus vaste, & que son activité fût moins contrainte qu'elle ne le seroit aujourd'hui sous le joug d'une Religion qui borne les vues en les éclairant, elle n'a jetté néanmoins sur les devoirs de l'homme qu'une lumière faussée, & elle a cru pouvoir soumettre à l'exacritude du raisonnement les saillies d'une ame noble

& généreuse, qui, du fond de sa misère, ne laisse pas de sentir sa force & sa dignité. Ainsi que Prométhée, simplement statuaire, cette Philosophie n'a su qu'en étudier, en arranger méthodiquement les parties; mais elle n'a point aperçu le feu sacré qui l'anime, & dont il importe de régler l'ardeur & les mouvements.

Les Savants de nos jours s'estiment plus éclairés, & s'imaginent que le Créateur, en les mettant au monde, a dit une seconde fois à toute la Nature : Que la lumière se fasse. Mais ces génies mâles & hardis, qui osent méditer sur le système du meilleur des Mondes, qui se plaisent à s'enfoncer tous les jours dans les profondeurs de la Géométrie, & à mesurer, dans la vaste étendue des Cieux, les grandeurs plus éloignées, ont-ils su démêler dans l'ame ce mélange bizarre de grandeur & de petitesse qui l'élève & l'abaisse tour-à-tour? &, plus touchés des germes d'honnêteté que la Nature y a semés, que de ceux que le vice y a fait croître, ont-ils étouffé ceux-ci, & fécondé les autres?

Je le répète donc avec plaisir; heureux ces caractères modérés & tranquilles, qui, jugeant de tout sans passion, ne vont point chercher leur bonheur hors d'eux-mêmes; & maîtres de leurs desirs, savent se rendre contents à peu de frais, & sont réellement d'au-

tant plus heureux, qu'ils pensent moins à l'être, ni même à regarder s'ils le sont ! Tout ce qu'ils ont à craindre, c'est que, n'ayant que des desirs honnêtes, ils n'en supposent de pareils dans tous les hommes, & ne se prêtent quelquefois à des desirs injustes dont ils ne peuvent prévoir les effets. Sujets, par trop de confiance, à des préventions injustes, dont la bonté de leur cœur fait tous les fraix, & à qui l'on fait aisément grace des lumieres de l'esprit, ils peuvent devenir coupables, sans être criminels. Il n'est qu'une longue expérience qui puisse les endurcir aux passions des méchants ; & , sans leur rien ôter de leur innocente sensibilité, leur apprendre à ne rechercher leur bonheur que dans les attraits de la vertu qu'ils aiment.

Les sentiments sont la seconde source d'où viennent les desirs. Ceux-ci, comme je l'ai déjà dit, ne sont pas d'ordinaire les plus durables, mais ils sont presque toujours les plus vifs ; & communément ils recherchent plutôt ce qui plaît que ce qui est utile & nécessaire. On diroit que, par leur violence, nous voulons racheter leur peu d'importance & leur légèreté.

Il n'est presque point d'homme qui ne soit content de lui-même ; mais, par un événement des plus singuliers, il n'en est presque point aussi qui soit content de son état & de sa fortune. Dans le bonheur le plus parfait

on en recherche toujours un autre ; & l'espérance de ce bonheur, toute incertaine qu'elle est, rend moins sensible, & corrompt même tout celui que l'on possède. Ainsi, une idée qui n'est rien, anéantit un bien réel, & nous en prive autant que s'il n'existoit non plus que celui où l'on aspire.

Comme il y a, dans plusieurs Sciences, une chimere où les plus habiles veulent parvenir, il en est une aussi dans toutes les conditions de la vie ; mais, dans la recherche de l'une & de l'autre, les efforts ne sont pas également heureux. Celle des Savants les mene presque toujours à quelque chose d'utile. En marchant au hasard vers l'impossible, souvent ils découvrent ce qu'ils n'auroient pas cru possible de trouver. Dès-lors leurs lumieres s'étendent, & ils acquierent des connoissances qu'ils ne doivent réellement qu'à la folie de leurs préjugés, & à leur ignorance même. Il n'en est pas de même des desirs du reste des hommes ; leurs chimeres sont aussi vaines, sans être aussi avantageuses ; le bonheur dont ils jouissent n'augmente point ; il diminue même à proportion de celui auquel ils s'efforcent d'atteindre, si même encore il ne disparoit à la simple apparence du plus petit bonheur qu'ils espèrent.

Mais quelle est donc cette chimere qui occupe la plupart des hommes ? Je l'ai déjà dit :

c'est ordinairement ce qui plaît, presque jamais ce qui est le plus utile? Mais qu'est-ce qui est le plus utile? Deux choses seulement : la santé du corps, & le repos de l'esprit. Il n'est personne qui, à l'égard de ces deux choses, ne sache, comme par instinct, ce qu'il doit suivre ou rejeter. Voilà aussi ce qui constitue ici-bas le bonheur le moins équivoque; voilà ce qu'il est permis de désirer, & ce que l'on peut aussi se procurer sans peine. Tout ce que la Nature exige est aisé; il ne s'agit que de régler ses desirs sur ses besoins & ses facultés. Quiconque veut la forcer, l'irrite & doit souffrir nécessairement de la gêne où il la met. On ne la tourmente point impunément; ce n'est que dans la proportion de nos vues & de nos projets avec les siens, que nous pouvons vivre tranquilles. Le grand art est de ne rien prétendre au-delà de ce qu'elle souhaite, & de nous reposer sur elle de tout ce qu'il nous faut. Alors on ne veut que ce que l'on peut, & l'on fait conséquemment tout ce qui plaît. Ingrats & aveugles que nous sommes! nous accusons la Nature de tout ce qui nous donne de l'inquiétude & du chagrin, & nous ne voyons point que nos chagrins & nos inquiétudes ne viennent que de ce que nous refusons de l'écouter. La Nature est une mère sage qui s'occupe sans cesse à éloigner de nous tou-

tes sortes de maux, & c'est nous qui la détournons de ses fonctions, & qui rompons ses efforts, ainsi que des malades, qui, pour satisfaire une faim & une soif qui les pressent, l'empêchent de les rétablir dans une santé parfaite.

Si chaque mortel savoit rester à sa place, il n'en est point qui ne fût heureux; mais personne n'est content de celle qui lui est échue en partage, & pour laquelle il avoit reçu tous les talents qui devoient y être assortis. On s'en suppose que l'on n'a pas, & par cela même on se croit destiné à un rang plus élevé que celui que l'on occupe. De là le malheur général de l'humanité. Une partie contriste l'autre par le mérite qui l'élève & la distingue, & l'autre maltraite le mérite qui l'offusque & l'avilit. Les uns souffrent des vertus, ou des talents qu'ils ont; les autres se font un supplice des talents ou des vertus qui leur manquent. Ainsi la moitié du Genre-humain fait le tourment de l'autre, parce que l'envie, qui date du commencement du monde, & qui y regne avec empire, afflige & désole également & les cœurs nobles & vertueux qui l'excitent sans le vouloir, & ces cœurs massifs & rampants qui s'y livrent par un sentiment d'amour-propre, ou, pour mieux dire, par un honteux désespoir de leur foiblesse & de leur impuissance:

Que de desirs retranchés, s'ils venoient

tous d'une ame qui fût mesurer , calculer , apprécier ! Souvenons-nous du moins que leur effet ordinaire est de nourrir notre foiblesse , de troubler notre entendement , de faire naître successivement dans notre cœur mille sentimens différens ; & , à force de nous tourmenter plus qu'ils ne nous occupent , de rendre notre ame toujours mobile & flottante , & toujours incapable d'avoir des mœurs constantes & solides.

DISCOURS

SUR

LE BONHEUR DE LA VIE.

NOUS avons en nous-mêmes trois sources de bonheur. L'amour-propre en est une ; c'est lui qui allume nos desirs. Trop aisé à satisfaire , il s'anime & s'étend ; trop comprimé , il fait effort pour vaincre tous les obstacles. L'autre source est la raison , ce discernement du bien & du mal que Dieu a gravé dans nos ames , ce droit naturel qui prescrit les regles d'honneur & de justice pour la conduite de nos actions & pour le maintien de la Société civile. La troisieme source , c'est je ne sais quel instinct aveugle , qui ,

fondé sur la complexion physique de notre être, répugne au moindre mal, & recherche tout ce qui peut le satisfaire.

Ces trois sources, les seules d'où peut couler le bonheur, sont pourtant quelquefois peu profitables, presque toujours plus dangereuses qu'utiles.

L'amour-propre est d'ordinaire mal concerté dans ses desseins. A force d'être intéressé, il trahit plus souvent ses intérêts qu'il ne les ménage. Il se livre à tous les goûts, ses plaisirs sont dans la diversité; mais à force d'aspirer à tout, il ne parvient à rien; il perd toujours de ses droits en cherchant à les accroître. Mille événements sont toujours prêts à l'humilier, très-peu sont capables de le satisfaire; & malheureusement, moins il obtient, plus la valeur de ce qu'il desire augmente; & cette idée, en redoublant ses forces, les épuise sans les anéantir. Aussi se contente-t-il de la surface des choses; & tout ce qu'il peut faire, c'est de se soustraire au bonheur qu'il desire, & qui passe sans qu'il puisse le saisir.

La raison seroit plus capable de le procurer; mais en voulant faire des sages, elle ne forme souvent que des présomptueux. Le Philosophe de nos jours prétend la suivre & l'enseigner; mais lorsqu'il s'attache effectivement à détruire les préjugés qu'elle con-

damne, il déracine les vertus qu'elle prescrit.

C'est un débiteur qui s'acquitte mal de ce qu'il doit à la raison, qui cause tous les jours familièrement avec elle, sans lui payer ce qu'il lui doit, & qui apprend même aux autres à ne jamais s'acquitter avec ce créancier malheureusement trop facile. Ces Sages prétendus, ordinairement mieux élevés & plus instruits, devroient sans doute écouter la raison ; & toute leur attention est de la façonner au goût de leur siècle. Elle a beau vouloir les ramener à ces sentiments d'ordre, d'honneur & de décence, à ce respect pour les Loix dont on a jetté les germes dans leur cœur ; ils prennent leurs passions pour leur raison même, & l'on ne la reconnoît en eux que par les efforts qu'ils font pour la combattre. Le reste des hommes en fait-il plus d'usage ? la plupart ne pensent ni ne sentent ; ils se chargent des idées qu'on leur fournit, bientôt même ils les perdent de vue pour d'autres qu'on leur suggere. Vils automates, ils n'ont de droit à l'Humanité que par leur figure. Faut-il donc s'étonner s'ils n'ont point aussi de droits au bonheur ? Leur tempérament, leur instinct, le pur mécanisme des sens le leur procurera-t-il ? Hélas ! lorsque les sens sont satisfaits, ils ne tardent pas à reconnoître le vuide & le néant des biens qu'ils avoient osé se promettre.

Non : s'il est quelque bonheur dans le Monde, ce bonheur doit être durable; & où trouver un bonheur qui subsiste toujours? Si plus on en a joui, plus il cause de regrets quand on n'en jouit plus; si de tous les biens, il n'en est point qui ne nous échappe, à quoi sert le souvenir qu'on en conserve? Et n'est-il pas plus à désirer de n'avoir jamais été heureux, que d'éprouver le chagrin de ne pouvoir pas l'être toujours? Ce n'est pas dans le temps qui passe qu'on peut goûter des plaisirs qui passent avec le temps; malheureusement ce n'est qu'à la fin de la vie que la plupart des hommes reconnoissent la frivolité de ce qu'ils croyoient les flatter le plus. Alors l'ame, humiliée & avilie à ses propres yeux, s'affaîsse sous le poids des remords qui l'accablent; ces remords la tourmentent sans la justifier; & quels remords n'a-t-elle pas déjà sentis dans le cours de ses prospérités? & quelles ont pu être des prospérités auxquelles ces remords ont dû la rendre presque insensible? Au bonheur qui l'abandonne à la mort, nul autre ne peut succéder; il n'en est qu'un seul immuable qu'elle a négligé : celui-ci n'est connu que des vrais Sages, qui, pour en jouir, évitent les écueils les plus capables de les en priver.

Veut-on savoir quels sont ces écueils? c'est la haute opinion de soi-même, & l'envie

d'égaliser ou de surpasser les autres dans tout ce qui les distingue à nos yeux. Déjà, rien n'est tant opposé au bonheur de l'homme que l'orgueil. Tout mortel, en effet, qui, dans son air & ses manières, s'attribue plus de génie & de prudence, plus de vertus ou de talents qu'il n'en a, court risque de se voir accablé de mépris par tous ceux qui le connoissent. L'homme modeste, au contraire, qui, lors même qu'il le pourroit, ne se donne ni tout l'honneur, ni toute la réputation qu'il auroit droit de prétendre, se procure des louanges qu'il n'attendoit pas, & qui le dédommagent avec usure des pertes que lui cause sa vertu. Ce bonheur est d'autant plus grand que, sans prévention pour soi-même, cet homme proportionne ses desirs à ses talents, & ne porte aucune envie aux talents des autres.

Ce vice, suite ordinaire de l'orgueil, nous suscite plus d'ennemis que l'orgueil même. Quelque grande que soit l'estime des talents des autres, qui fait naître l'envie & qui la nourrit, on n'en est pas plus considéré, on en devient même plus méprisable; mais pourquoi n'excite-t-elle pas plutôt l'émulation, qui, loin d'abaisser le mérite, cherche à l'atteindre? Celle-ci porte sur le sentiment de nos forces que personne ne conteste, parce qu'elles sont l'essor du talent, & que ce talent s'occupe plus

de lui-même que de ses rivaux; au-lieu que l'envie nous occupe plus de nos rivaux que de nous-mêmes. De là le calme intérieur de l'homme sage & modeste, qui, sans de grands soins, ni de grands efforts, se trouve heureux, en cela du moins que, voyant avec plaisir le bonheur des autres, personne ne cherche à troubler celui dont il jouit. Mais que l'homme est aveugle! c'est lui-même qui se précipite dans le malheur en voulant l'éviter. Il en souffre d'autant plus qu'il en est l'artisan. Il paroît en effet que le mal qui vient d'une cause étrangere & qu'on ne peut éviter, doit être plus supportable que celui qu'on se procure volontairement à soi-même. Eh quoi! sans chercher un bonheur incertain, n'est-ce pas assez, pour être heureux, que de n'être pas aussi malheureux qu'on le pouvoit être?

Outre l'orgueil & l'envie, c'est encore l'ambition qui s'oppose à notre bonheur, & cette passion n'est pas moins difficile à se satisfaire qu'à se soutenir. Il est étonnant, sans doute, que l'homme, qui ne peut ne pas sentir ses imperfections, soit si vivement touché de l'amour de la gloire; mais il n'est pas étonnant aussi qu'il ne recueille que du mépris des efforts qu'il fait pour l'acquérir; & qu'aveugle comme il est, il se traîne, il rampe pour s'élever, & n'employe que les moyens les plus

bas & les moins propres à la fin qu'il se propose. Celui-là seul peut y parvenir, qui, renfermé dans les bornes de l'état où la Providence l'a fait naître, en remplit fidèlement les devoirs; qui, sans lutter contre la fortune, se contente du fruit de ses talents; qui les consacre, dans le besoin, à l'avantage des autres; à qui les revers n'ôtent point le courage, ni les succès la modestie qui pare ses vertus; qui, digne des plus grands emplois, s'estime autant heureux de les mériter que de les posséder; & qui, cher enfin à la Société, s'attire, sans le vouloir, une réputation d'autant plus précieuse qu'elle augmente à mesure qu'il est plus connu.

Peu de gens seront capables de l'imiter, sur-tout ceux qui, épris du violent desir de faire fortune, ne cherchent uniquement qu'à accumuler des biens; mais le bonheur se trouve-t-il parmi les soins, les travaux, les dangers qu'entraîne la passion d'acquérir des richesses? Elle conduit à deux extrémités également funestes à la paix de l'ame: ou l'on craint de jouir des biens acquis, & ils restent inutiles; ou l'on ne craint pas de les épuiser, en donnant dans le superflu. Combien d'exemples n'a-t-on pas vus de gens qui ont préféré à l'humiliation de passer pour avarés, le supplice d'être prodigues; ou qui, par pure vanité, n'osant se dédommager en secret de leur

faſte, s'en ſont trouvé punis par un excès de pauvreté !

Parlerai-je ici du penchant aux plaisirs dont tant de gens ſe promettent un bonheur ſuprême ? C'eſt le goût du ſiècle de ſe livrer avec fureur à toutes les ſenſations agréables. Elles préviennent à préſent le deſir naiſſant, & ce deſir n'a qu'à ſe manifefter pour être comblé ſans obſtacles. On ne cherche plus même à voiler l'indécence des mœurs. Avec une ame impétueuſe & légère on eſſaye de tous les objets, & le paſſage de l'un à l'autre n'eſt marqué que par un moment de ſatiété, qui ſert bien plus à réveiller les deſirs qu'à les éteindre. Je le demande donc à tout homme raiſonnable : eſt-ce de là qu'on doit attendre une vraie & ſolide félicité ? Peut-on en jouir dans une folle ivreſſe qui ne laiſſe aucun inſtant à la réflexion ? Qui ne connoît le néant des plaisirs, & qu'ils ne peuvent rendre un homme heureux qu'autant qu'il a ceſſé d'être raiſonnable !

Ce n'eſt pas toujours des ſatiſſactions qu'on y trouve, que l'on a droit d'eſpérer le bonheur ; il eſt des gens plus délicats qui le cherchent dans d'aimables Sociétés, dans des liaiſons agréables ; ils croient augmenter leur être par une union qui leur ſemble les reproduire dans les autres & les agrandir. L'amitié leur devient un beſoin ; mais ce beſoin, peuvent-

ils le remplir toujours avec succès? Ou, lorsqu'il est rempli, peut-il toujours les satisfaire? Trouve-t-on aisément de vrais amis, dans un siècle sur-tout où l'éducation porte plus sur les manières que sur les mœurs, où la prudence n'est que ruse, où les graces accréditent les vices, où les passions colorent tous les objets, où l'on ne trouve que des hommes bas & rampants dès qu'ils desirer, fiers dès qu'ils esperent, ingrats dès qu'ils obtiennent; des hommes enfin qui n'ont rien de commun entr'eux que l'esprit d'intérêt qui les anime? Ces sortes de gens méritent-ils qu'on renonce à soi-même pour ne vivre que pour eux, & qu'on sacrifie la liberté de ses sentiments au desir de leur plaire? Est-ce sur de tels amis qu'on peut fonder le bonheur de la vie, & sont-ce de tels amis qui méritent qu'on travaille à les conserver, & pour lesquels on doit se piquer de garder avec soin les regles d'une amitié sincere?

Mais, dira-t-on, où est donc le bonheur de la vie? Ce bonheur auquel tout le monde aspire, & que vous nous montrez si difficile à acquérir, en quoi donc consiste-t-il? Je réponds qu'on le trouve dans la tranquillité de l'esprit, qui vient d'une égalité d'ame, qui ne rebute les plaisirs, ni ne les recherche; qui réprime ses desirs de crainte qu'ils ne se portent à ce qu'on ne peut obtenir, qui voit
avec

avec indifférence les bons & les mauvais succès. Notre vie est continuellement agitée par l'espérance & par la crainte; si l'on espere avec trop de confiance, quel malheur n'est-ce pas de se voir trompé! Mais, dans la crainte d'être trompé, prenons de si justes mesures, que nous ayions lieu d'espérer sans avoir rien à craindre; ou plutôt craignons de desirer: ou, si nous desirons, desirons moins ce qui nous plaît, que ce qui nous paroît & qui est en effet le plus raisonnable. La simplicité, l'innocence, la tempérance doivent former en nous cette apathie heureuse. Ou plutôt, soyons bons & véritables Chrétiens, & soumis conséquemment à la volonté de Dieu; nous n'aurons d'autres desirs que de voir ses desseins s'accomplir sur nous. Bons Citoyens en même-temps, nous serons soumis aux Loix de nos Souverains; nous les servirons avec autant de fidélité que de zele. Nous ne courrons point après les faveurs des Grands. Nous ne mépriserons point nos inférieurs, nous abrègerons par bonté le chemin qui les sépare de nous, & nous descendrons jusqu'à eux pour les soulager dans leurs peines; nous vivrons enfin sans reproche avec nos égaux; nous louerons leurs vertus, nous excuserons leurs foiblesses; & s'ils nous offensent, nous ne nous vengerons d'eux qu'en leur pardonnant.

Défiions-nous sur-tout de notre esprit, il va

Tome I.

M

presque toujours au mal sans détour. S'il est d'accord avec le cœur, nous sommes perdus sans ressource; la pensée & l'exécution ne souffrent alors aucun intervalle, & nous sommes plutôt plongés dans le vice que nous n'avons songé à nous y livrer.

Malgré ces précautions à nous rendre heureux, il n'est pas impossible que nous ne cessions de l'être. Il est tant d'événements dans la vie, & les choses humaines ont si peu de stabilité, qu'elles changent sans cesse.

Mais ce n'est qu'en supportant le malheur avec courage, qu'on le surmonte. Le rocher ne résiste à la tempête que parce qu'il est immobile au milieu des flots; & le vaisseau qui leur obéit, évite rarement de faire naufrage. La patience dans l'infortune donne plus d'éclat qu'on n'en perd; l'infortune passe, & cet éclat redouble, ainsi que le plaisir qu'on ressent de n'être plus malheureux. Le propre de ce nouvel état est de se rendre sensible aux peines des autres, & de croire n'avoir jamais fait assez de bien, dès qu'on sent qu'on peut en faire davantage. Cet état a ses délices, c'est la volupté d'une belle ame; mais il est peu d'ames capables de cette volupté.

Le vrai bonheur de la vie ne consiste donc point à être toujours heureux. Quelle que soit la modération de nos desirs, ne nous

croions jamais à l'abri de toutes sortes de revers : sur-tout ne faisons point consister notre bonheur dans une suite de joyes excessives. Tout plaisir vif est danger : puissions notre bonheur dans nos vertus, afin que, lorsqu'il faudra le quitter avec la vie, rien ne nous empêche d'aspirer à celui qui doit être éternel.

LE T T R E

*A Messieurs de la Société Royale de
Nancy.*

J'Ai lu, avec un extrême plaisir, le Discours que vient de prononcer votre nouveau Directeur. J'admire toujours en lui ce talent aisé de la parole que vous lui connoissez depuis long-temps, cette majestueuse simplicité de style qui lui est propre, & qui, dans une seule idée, offre le germe de plusieurs autres, dans un seul trait une image, dans un seul mot un sentiment. Je ne puis assez louer son éloquence vive & légère qui semble ne rien devoir au travail, & qui, décelant en lui l'usage du grand monde, ôte au bel-esprit sa forme naturelle, fait le contenir sans le captiver, & ne le montre, malgré ses graces, que corrigé par la profondeur des connoissances & par la sagesse & l'utilité des projets. Ceux qu'il vous a proposés vont don-

ner vraisemblablement à votre Société une nouvelle vie.

Ce n'est pas qu'elle n'ait marqué jusqu'à présent toute la chaleur d'une ame pleine de vigueur & de force ; mais le temps, qui chaque jour doit ranimer votre zèle, vous invite aussi, d'une année à l'autre, à de plus nobles efforts. Et combien devenus aujourd'hui plus heureux qu'autrefois, ces efforts deviendront-ils plus heureux encore, en vous amenant insensiblement au point de perfection où vous desirez d'atteindre, & où vous vous êtes engagés de parvenir ?

Je dis insensiblement. Je n'ignore pas en effet qu'il n'est rien en ce monde de si lent que la marche de l'esprit. Quelle n'est pas sa *tardivité* dans chaque homme ! Quel temps ne lui faut-il pas pour se produire & se développer ! Mais combien n'est-il pas plus lent dans la masse entière de l'humanité ? Il ne faut là que des années ; il faut ici des siècles pour lui faire porter des fruits. Et quels fruits encore ! Je lui en connois depuis la naissance du monde ; mais il doit les uns au hasard, & nous attendons la parfaite maturité des autres.

Quoique faites pour dispenser la lumière au reste des hommes, il en est des Académies comme du Soleil. Nous le jugeons dans notre façon de penser le plus rapide des astres, il ne répand néanmoins chaque jour que

peu à peu sa clarté dans la plaine de airs. Peut-être même la lenteur, qu'on est souvent tenté de reprocher aux Sociétés littéraires, a-t-elle une utilité propre. Voudroit-on qu'elles fussent semblables à l'éclair qui perce en un instant la nue, & qui, disparaissant dès sa naissance, semble augmenter les ténèbres qu'il est venu dissiper? Ce n'est qu'à la Fable qu'il appartient d'imaginer ces orgueilleux enfans de la terre, qui, croissant par an de plusieurs coudées, pouvoient ensuite entasser Ossa sur Pelion.

Tout ce qu'on peut exiger de vous, Messieurs, & que je suis en droit de vous demander, c'est une union intime, c'est un travail toujours assidu. Qu'êtes-vous en effet dans ce Lycée où vous vous faites un plaisir & un devoir de vous rassembler? Il me semble voir, ainsi que dans un parterre, des fleurs d'un divers émail, ramassées avec soin, plantées à côté les unes des autres, & assorties avec goût; elles entrelacent leurs feuilles, elles s'embellissent mutuellement, & forment un mélange de couleurs & de parfums d'autant plus agréable, qu'on ne peut y distinguer la moins brillante d'avec celle qui l'est le plus, & qui, seule & isolée, auroit peut-être moins d'éclat qu'elle n'en reçoit du voisinage de ses compagnes. Tel sera le vôtre, si vous vous tenez toujours étroitement unis, & qu'aucun

de vous n'envie ni ne méprise des talents qui servent à relever les siens.

Mais c'est sur-tout le travail qui vous fera toujours avancer, quoique imperceptiblement, dans la carrière où vous êtes engagés de marcher. Le plus doux repos est toujours celui qui s'achete par la fatigue & la peine. Tout autre anéantit l'ame, & la tient douloureusement suspendue entre l'inertie qui l'abrutit, & le néant dont elle est à peine échappée.

Et quelle honte pour un homme d'honneur, si, une fois admis parmi des gens dévoués par devoir à l'étude, il se contentoit de traîner régulièrement chez eux une masse inutile, & de ne s'y faire regarder que comme une erreur & une méprise. Un tel homme, effrontément oisif, je le regarderois comme une branche inutile, comme un rameau desséché, qui, ne voulant point profiter d'un suc plein de vie, déshonoreroit le tronc qui le porte à regret, & feroit beaucoup mieux de s'en détacher insensiblement de lui-même.

C'est donc le travail, Messieurs, & ce n'est que le travail qui peut vous conduire au terme où vous aspirez, & vous aider à former ce fonds de lumières & de connoissances sur lequel chaque Lorrain a droit d'assigner quelque espérance pour le bien commun de l'État.

Fin du Tome premier.

T A B L E

D E S M A T I E R E S

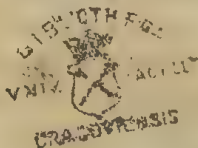
Contenues dans le premier Volume
des Œuvres du Philosophe Bien-
faisant.

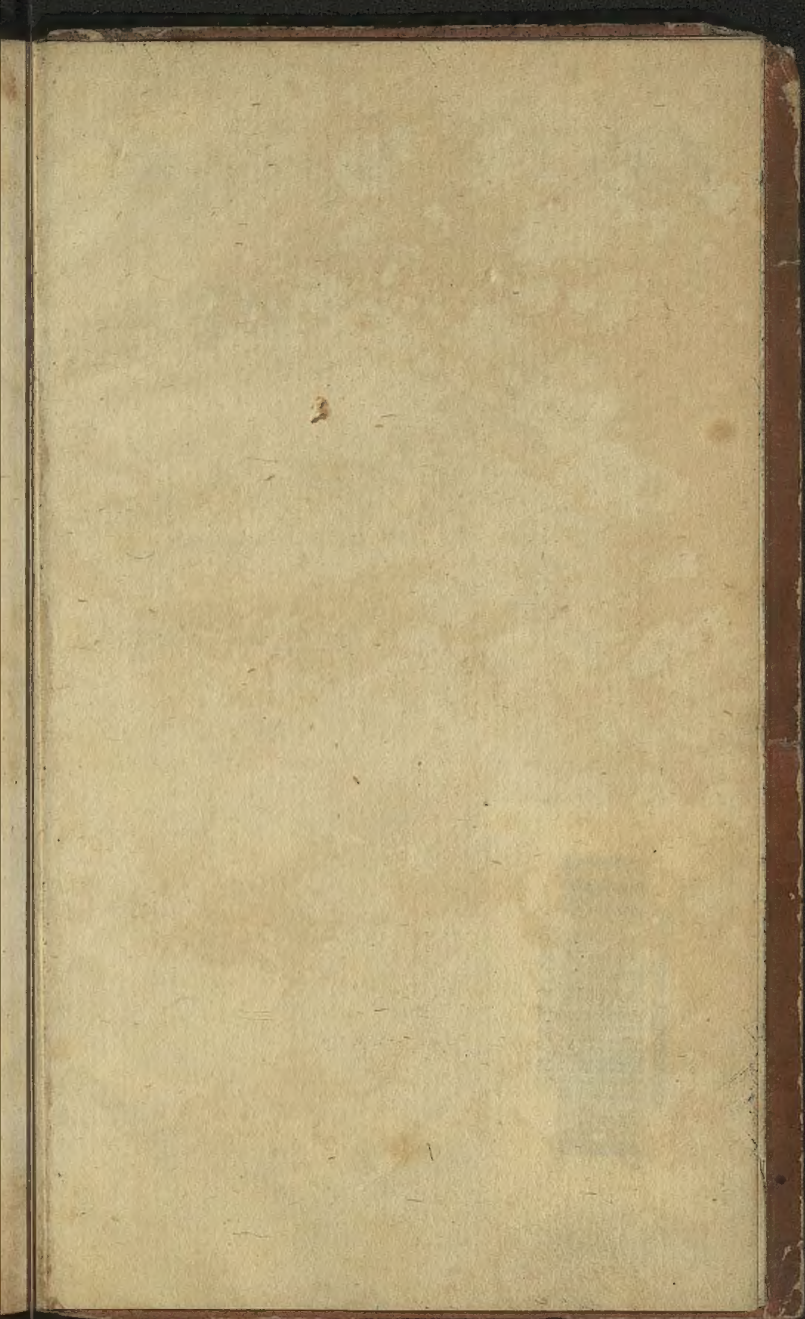
P Réface de l'Editeur,	page j
Avis du Roi à la Reine, sa fille, lors de son mariage,	page 1
Lettre du Roi de Pologne, Stanislas I, & Avis de l'Editeur sur cette Let- tre,	19 & 21
Lettre d'un Seigneur Polonois, &c. & Avis de l'Editeur sur cette Lettre,	94 & 95
Lettre d'un Habitant de Dantzic, en Réponse à la précédente,	126
Le vrai Bonheur consiste à faire des Heu- reux,	144
L'Espérance est un bien dont on ne con- noît pas assez le prix,	152
Pensées sur les dangers de l'Esprit,	158

T A B L E.

<i>Lettre sur l'Education des Enfants, & particulièrement sur celle des Princes,</i>	171
<i>Entretien d'un Souverain avec son Favori, sur le bonheur apparent des conditions humaines,</i>	187
<i>De l'Amitié,</i>	197
<i>Des Desirs,</i>	207
<i>Discours sur le Bonheur de la vie,</i>	220
<i>Lettre à Messieurs de la Société Royale de Nancy,</i>	231

Fin de la Table du Tome premier.





VII, VIII, X, XI, XII

Biblioteka Jagiellońska



stdr0009795

